
3 1761 09546852 6

MEMOIRES

DE GEORGE-ANNE BELLAMY,

ACTRICE DU THÉATRE DE COVENT-GARDEN.



GEORGE ANNE BELLAMY

Actrice du Theatre de Covent-Garden

MÉMOIRES
DE GEORGE-ANNE
BELLAMY,
ACTRICE DU THÉATRE
DE COVENT-GARDEN.

Traduit de l'Anglais, sur la quatrième édition,

PAR A.-V. BENOIST.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez H. NICOLLE, libraire, rue du Bouloy, n°. 56.

AN VII.

MÉMOIRES
DE GEORGE-ANNE
BELLAMY,

Actrice du théâtre de Covent-Garden.

LETTRE PREMIÈRE.

Mrs. BELLAMY *à Miss* — —

Londres, 20 Septembre 17 —

MADAME,

Par déférence pour vos ordres et pour les conseils de plusieurs de mes amis, j'entreprends d'écrire mon apologie, et de me disculper de toutes les calomnies qui ont été publiées contre moi. Ma conduite, à plusieurs égards, n'a pas été exempte de blâme ; je le sais ; et cependant, je ne peux me refuser au désir

de me laver de ceux de ces reproches que je n'ai pas mérités.

Ce n'est pas sans amertume que je vais traîner mon imagination sur le souvenir de toutes mes erreurs; mais vous avez désiré de connoître dans le plus grand détail, les particularités de ma vie. Je tâcherai de me les rappeler toutes, et je les mettrai sous vos yeux dans une suite de lettres que je continuerai à mesure que les faits se présenteront à ma mémoire. Vos bons offices répandront, je l'espère, ma justification dans cette société choisie, dont je désire de recouvrer la considération. Un jour, peut-être, j'oserai donner au public ces Mémoires recueillis pour votre amusement. Heureuse, si le tableau de mes fautes et de mes malheurs peut, comme un fanal salutaire, écarter l'imprudente jeunesse de ces rives trompeuses sur lesquelles on lui promet le plaisir et la gloire, et où, comme je le sais trop, elle ne doit trouver que le remords et l'infortune!

Je serai souvent prolixe; mais votre amitié ne me lira point avec l'œil sévère de la critique. La main consolatrice du tems n'a pu rendre encore à mon esprit une tranquillité, troublée par tant de tristes événemens, et de

plus tristes réflexions. Je compte donc sur votre indulgence pour mon style, comme je l'implore pour ma conduite.

Je n'ai pas, comme un personnage célèbre (*a*), le projet de remplir plusieurs volumes des événemens qui ont précédé mon existence. Cependant, comme j'ai lieu de penser que quelques unes des traverses de ma vie ont pris leur source dans des faits fort antérieurs à ma naissance, je suis obligée d'entrer dans plusieurs détails relatifs à ma famille. Un mauvais libelle publié en 1761, contenant, outre beaucoup de mensonges sur mon compte, plusieurs particularités offensantes pour ma mère; je dois, avant tout, la justifier d'imputations injurieuses, et pour cela, je suis contrainte de commencer mon récit à l'époque de sa naissance.

Ma mère étoit fille d'un riche Quaker, fermier du comté de Kent, dont le nom étoit Seal. Il retiroit de ses houblonnières qui étoient très-grandes, tant de bénéfice, qu'il se vit en état d'acheter, près des eaux de Tumbridge,

(*a*) Tristram Shandy, dont les malheurs, ainsi que chacun sait, commencèrent 9 mois avant sa naissance, et qui ne vient au monde qu'au 3e. volume de son histoire. *N. du Trad.*

une terre appelée le mont Sion. Pendant quelques années, il jouit en paix du fruit de son industrie. Mais, un soir d'automne, étant resté trop tard aux champs, il gagna un rhume, à la suite duquel vint une fièvre qui l'emporta en peu de jours.

Il n'avoit point fait de testament : tout ce qu'il possédoit tomba entre les mains de sa femme, sans qu'aucune portion en fût légalement réservée à ma mère, qui avoit alors environ quatre ans.

Ma grand'mère, jeune, encore jolie, se trouvant veuve avec un seul enfant, et propriétaire d'une fortune indépendante, pensa que rien ne l'obligeoit à suivre les entreprises de mon père, qui demandoient beaucoup de soins et d'activité. Elle vendit donc tout ce qu'elle avoit à Maidstone, et se retira aux eaux de Tumbridge. Elle y meubla avec élégance quelques maisons qu'elle louoit aux gens riches pendant la saison des eaux.

A peine fut-elle établie dans son nouveau domicile, que sa fortune et sa beauté lui attirèrent les regards de tous les jeunes gens du voisinage, principalement de ceux de la même secte. Pendant deux ans elle résista à leurs attaques. Enfin, pour son malheur

et celui de sa fille, elle donna sa main à un M. Busby, architecte estimé, et qui passoit pour riche. Ma grand'mère, pendant qu'il la recherchoit, avoit conçu une si haute opinion de sa probité et de sa délicatesse, qu'elle l'épousa sans stipuler, ni pour elle, ni pour son enfant, aucune réserve de sa fortune. Il lui fit, à la vérité, les plus belles promesses, tant pour l'une que pour l'autre; mais elle n'eut que trop tôt sujet de se repentir de son imprudence.

Parmi les personnes de qualité, qui occupoient de tems à autre les maisons de mon aïeule, étoit M[rs]. Godfrey, sœur du fameux Duc de Marlborough. Une fille d'un premier lit de M. Busby, étoit attachée à cette dame, et demeuroit chez elle. M[rs]. Godfrey, pendant son séjour à Tumbridge, avoit conçu pour ma grand'mère une telle bienveillance, et pour ma mère une telle tendresse, qu'elle offrit de prendre celle-ci chez elle, et de la faire élever, à tous égards, comme sa propre fille Miss Godfrey. Ma grand'mère qui n'avoit alors aucune raison de douter que son mari ne reconnût à sa fille une fortune considérable, se refusa poliment à cette offre; mais elle promit que, l'hiver suivant, lorsque M[rs]. Godfrey retour-

neroit à Londres, elle l'y accompagneroit, et y passeroit avec elle trois ou quatre mois.

Les eaux étant finies, Mrs. Godfrey partit pour Londres ; en y arrivant, elle apprit que son illustre frère étoit abandonné par les médecins; elle étoit alors un peu brouillée avec la Duchesse de Marlborough, à qui elle reprochoit avec raison d'avoir montré au public ce grand homme tombé en enfance. Cette circonstance l'empêcha de le voir à ses derniers momens. Je dois ajouter ici que la Duchesse avoit coutume de prendre dans son carosse le Duc de Marlborough, et de le conduire avec elle par-tout où elle alloit, faisant ainsi une espèce de parade de cet homme célèbre, aussi redoutable dans un camp, par ses talens militaires, que recommandable dans le cabinet, par l'étendue de ses connoissances; certes, ce spectacle des ruines d'un héros devoit révolter tous ceux à qui on avoit l'indiscrétion de le faire voir.

Mrs. Godfrey ne pouvant aller elle-même à l'hôtel de Marlborough, et cependant, désirant d'en savoir des nouvelles, y envoya la fille de M. Busby. Avec elle, y alla ma mère qui avoit suivi à Londres Mrs. Godfrey.

En arrivant à la porte de l'hôtel, elles la

trouvèrent ouverte, et à leur grande surprise, elles ne rencontrèrent pas une âme dans tout l'espace qu'elles eurent à parcourir pour parvenir à l'appartement où le corps étoit exposé. Pas un cierge ne brûloit dans la chambre; pas une personne n'y veilloit: tel étoit le respect, tels étoient les honneurs que rendoient à l'un des premiers hommes de son siècle, les personnes qui lui étoient unies par les liens les plus chers.

Mrs. Godfrey instruite de ce honteux abandon, en fut frappée au point qu'elle en contracta une longue et dangereuse maladie. Elle finit par tomber dans un état tel que si l'on eût eu pour elle aussi peu d'attention que pour son frère, elle eût été enterrée toute vive. Un dimanche matin, se trouvant mieux qu'elle n'avoit été depuis quelque tems, elle s'habilloit pour aller à la chapelle. Tout-à-coup, elle tomba, présentant toutes les apparences de la mort.

Les cris de sa femme-de-chambre et de ma mère attirèrent dans la chambre le Colonel Godfrey. Probablement, il se rappela dans ce moment quelques exemples de gens crus morts, et rendus ensuite à la vie; en conséquence, il ordonna que sa femme fût mise

au lit, et que deux personnes restassent constamment à côté d'elle jusqu'à ce que son corps offrît des symptômes infaillibles de mort. Le résultat prouva le grand sens du Colonel. Malgré l'opinion des médecins qui déclaroient tous que la vie étoit éteinte ; malgré les conseils de ses amis qui le pressoient de faire enterrer ce cadavre, il s'obstina à le conserver jusqu'au dimanche suivant, jour auquel, précisément à la même heure que la syncope avoit commencé, il reparut des signes de sensibilité.

Le moment du réveil répondit si exactement à celui de l'évanouissement, que M^rs^. Godfrey reprit ses sens à l'instant même où sonnoit le second coup de cloche de la chapelle. Ce son rappelant à sa mémoire l'action dont elle étoit occupée lors de son accident, elle gronda ses gens de ne l'avoir pas éveillée assez tôt pour qu'elle pût aller à l'église, comme elle se l'étoit proposé. Le Colonel Godfrey profita de cette circonstance : craignant de l'affliger par la connoissance du danger qu'elle avoit couru, il donna ordre qu'on ne lui parlât en aucune manière de ce qui s'étoit passé ; je crois que jusqu'à sa mort elle l'a ignoré. Cette anecdote qui m'a souvent été répétée par ma mère, se trouve racontée, à-peu-près de la même ma-

nière, dans un Ouvrage du Dr. Peckard, imprimé en 1757. Je dois ajouter que la personne qu'elle concerne, étoit la célèbre Arabelle Churchill, sœur du fameux Duc de Marlborough. Avant d'épouser le Colonel Godfrey, elle avoit eu, du Roi Jacques II, deux fils et une fille (*a*).

(*a*) Le Duc de Berwick, Maréchal de France, Henri Fitzjames, dit le Grand-Prieur, et Henriette qui épousa Lord Waldegrave.

LETTRE II.

24 Septembre 17 —

Je reviens à ce qui concerne ma famille. Peu de tems avant cet incident, mon aïeule avoit reconnu que l'homme en qui elle avoit pris tant de confiance, l'avoit étrangement trompée. M. Busby, loin de posséder la fortune qu'on lui supposoit, étoit perdu de dettes. Ses créanciers saisirent toutes les propriétés de sa femme qui, n'ayant pris aucune précaution pour s'assurer, non plus qu'à sa fille, une partie de son bien, se trouva dénuée de toute ressource.

Ce revers de fortune l'engagea à accepter avec reconnoissance l'offre que lui avoit faite Mrs. Godfrey. Elle s'estima heureuse d'avoir trouvé pour sa fille un si respectable asyle. Mais quelques avantages que semblât promettre alors cette protection, j'ai lieu de penser qu'elle devint la cause première des malheurs de ma mère qui, ainsi soustraite à la surveillance maternelle, se trouva exposée à toutes les tentations dont sont environnées la jeunesse et la beauté.

Placée par M^rs. Godfrey, dans une pension où étoit la fille de cette dame, elle y resta jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de quatorze ans, époque à laquelle, pour son malheur, elle attira les regards du Lord Tyrawley. Ce Seigneur, jeune alors, et aussi célèbre par sa galanterie, que distingué par son esprit, son courage et ses talens, ayant un jour rencontré ma mère, fut si frappé de ses charmes, qu'il résolut de la séduire. Ma mère, sensible à ses soins, flattée des attentions d'un homme d'un si haut rang, n'eut point de peine à se laisser persuader de quitter sa pension. Elle saisit, en conséquence, la première occasion favorable, et renonçant aux bontés de sa généreuse protectrice, alla chercher le bonheur dans les bras de son amant.

Lord Tyrawley, glorieux de son succès, conduisit sa conquête à sa demeure, à Sommerset-House, où elle fut traitée avec les mêmes égards que si elle eût été Lady Tyrawley. Souvent il lui avoit promis qu'il l'élèveroit à ce rang, et il continua de le lui faire espérer. Egarée par ses promesses mensongères, tranquillisée par l'affection qu'elle éprouvoit pour lui, par la tendresse, chaque jour plus vive, qu'il lui témoignoit, elle prit

le nom de Lady Tyrawley, et crut follement être aussi véritablement la femme de son amant, que si le nœud nuptial eût été serré d'une manière indissoluble.

Quelques mois s'écoulèrent, au bout desquels Lord Tyrawley reçut ordre de joindre en Irlande son régiment. Il lui étoit d'autant plus important d'obéir, que ses intérêts en ce pays avoient le plus grand besoin de sa présence. Leurs regrets furent mutuels : ceux de Mylord parurent extrêmes.

Arrivé en Irlande, il trouva ses affaires dans un état très-différent de celui où il les croyoit. Le régisseur de ses terres avoit profité de l'absence et de l'inattention de son maître pour s'enrichir à ses dépens. Il en résultoit que Mylord, au lieu de toucher une forte somme qu'il croyoit exister entre les mains de cet intendant, fut tout étonné de se trouver devoir beaucoup d'argent. Il avoit vécu jusqu'alors d'une manière très-dispendieuse, et ses dettes s'élevoient en masse à une énorme somme. Un seul expédient se présentoit pour le tirer d'embarras, celui d'épouser quelque riche héritière. Mais son attachement pour ma mère sembloit mettre à ce projet un obstacle insurmontable. Il se flatta qu'elle l'aimoit assez

pour ne pas s'opposer à une démarche qui pouvoit seule le sauver d'une infaillible ruine. Mais, comme il connoissoit la violence de son caractère, il trembloit de lui en faire la proposition. Il hésita long-tems avant de prendre un parti qui l'exposoit à la perdre pour toujours.

Cependant la nécessité le pressoit : il avoit jetté les yeux sur Miss Stewart, fille du Comte de Blessington. On supposoit une fortune de 30000 l. (*a*) à cette jeune personne qui d'ailleurs témoignoit pour lui quelque penchant. Elle n'avoit pas, il est vrai, à s'énorgueillir de sa beauté : cependant, sa figure étoit agréable ; et ce qui étoit d'un bien plus grand prix, le ciel l'avoit douée du plus heureux caractère qu'il ait jamais accordé à aucune femme. Inutiles avantages ! Une fâcheuse destinée devoit l'unir à un homme qu'un autre attachement rendroit incapable d'apprécier son mérite.

Pendant que Mylord lui faisoit la cour, le père de la demoiselle, soucieux du bonheur de sa fille, fit des recherches sur tout ce qui regardoit son gendre futur. Il entendit parler

(*a*) Cette expression, dans tout le cours de l'Ouvrage, désigne des livres sterling.

de sa liaison avec ma mère, et prit le parti d'écrire à celle-ci une lettre polie, par laquelle il la prioit de l'instruire de la nature de ses engagemens avec Lord Tyrawley. Il lui faisoit part en même tems du motif de ces questions.

Ma mère, lorsqu'elle reçut cette lettre, étoit encore mal rétablie d'une couche assez récente. Affoiblie par son indisposition, elle n'eut pas la force de résister au choc de ses passions. La colère l'emportant sur la tendresse, et lui faisant oublier toute prudence, elle adressa au Comte de Blessington toutes les lettres qu'elle avoit reçues de son amant. Dans le nombre, en étoit une qu'elle avoit reçue par le même courier : elle ne l'avoit pas encore ouverte, et elle l'envoya sans la décacheter. Lord Tyrawley, dans cette lettre, l'instruisoit de la triste position de ses affaires, et de la nécessité à laquelle il se voyoit réduit de faire un mariage de fortune. Il ajoutoit qu'il ne resteroit avec la femme qu'il se proposoit d'épouser, que le tems qu'il lui faudroit pour se mettre en possession de son bien, après quoi il voleroit sur les aîles de l'amour pour le partager avec elle; quoiqu'une autre dût avoir sa main, elle seule auroit son cœur, et seroit, devant Dieu, sa véritable femme. Pour

le lui prouver, disoit-il, il avoit préféré Miss Stewart, laide et sotte, à une autre personne qui, pourvue d'une fortune aussi considérable, avoit de plus de l'esprit et de la beauté; tant il avoit craint de trouver dans son mariage une occasion de porter atteinte aux sentimens qu'il avoit voués à sa maîtresse!

Vous concevez quelle indignation dut saisir Lord Blessington lorsqu'il vit des preuves aussi convaincantes de la perfidie de Mylord: dans sa colère, il se hâta de défendre à sa fille de recevoir Tyrawley, ou de lui écrire. Tardive précaution! Déja les deux jeunes gens étoient époux: ils avoient serré leurs nœuds à l'insçu du Comte.

Lord Tyrawley devint ainsi la victime de sa duplicité. Privé de la fortune sur laquelle il comptoit, et uni à une femme qu'il ne pouvoit aimer, il se trouva véritablement malheureux: déterminé cependant à se débarrasser, de quelque manière que ce fût, de sa nouvelle épouse, il demanda sur-le-champ au ministre à être envoyé à la cour de Lisbonne. Il obtint facilement cet emploi: personne n'étoit plus propre que lui à le remplir. Il possédoit à fond la langue portugaise, et surpassoit en talens et en connoissances tous ses concurrens.

En se séparant de sa femme, Lord Tyrawley lui fit 800 livres de pension : elle alla occuper dans Sommerset-House, l'appartement même dans lequel ma mère avoit demeuré. Celle-ci n'avoit pas plutôt appris le mariage de son amant, qu'elle s'étoit hâtée de fuir un lieu qui lui rappeloit son bonheur passé et ses espérances déçues. Déterminée à ne plus revoir des objets susceptibles de réveiller de si tristes souvenirs, elle n'emporta ni son argenterie, ni aucun des présens dont l'avoit comblée, en diverses occasions, le plus généreux des hommes.

LETTRE III.

17 Septembre 17 —

Peu de tems avant que ma mère, au désespoir, quittât la demeure de Lord Tyrawley, une parente de mon aïeule, prenant en considération les pertes que celle-ci venoit d'éprouver, lui avoit laissé par testament une maison : elle l'habitoit, en louoit une partie, et vivoit tant de ce petit revenu, que des bontés de sa respectable amie M[rs]. Godfrey. Quoiqu'elle n'eût pas vu sa fille depuis son évasion, et qu'elle fût très-mécontente de sa conduite, elle ne put, dans une circonstance si critique, lui refuser un asyle : ma mère vint demeurer avec elle.

Pendant qu'elle habitoit Sommerset-House, elle avoit eu occasion de voir une des principales actrices du théâtre de Drury-lane, nommée Butler, qui étoit venue la prier de s'intéresser à son bénéfice (*a*). Il s'étoit formé entre elles

(*a*) Représentation donnée à son profit. Chaque acteur, outre ses appointemens, a un bénéfice. Il en sera souvent question dans ces Mémoires. *N. du Tr.*

une espèce d'intimité, et pendant le séjour de Lord Tyrawley en Irlande, Mrs. Butler alloit souvent passer la soirée chez ma mère ; celle-ci qui lui avoit confié les détails de son bonheur, alla lui raconter ses peines, et la consulter sur sa position.

Mrs. Butler, ne voyant aucune apparence qu'elle renouât jamais une liaison avec son amant offensé, lui conseilla de prendre la profession qu'elle-même avoit embrassée. Ma mère étoit grande ; sa figure étoit imposante, et ne manquoit point de beauté ; mais un maintien froid et composé, qu'elle avoit pris probablement des Quakers, avec lesquels elle avoit passé les premières années de sa vie, lui promettoit peu de succès sur le théâtre : cependant, vaincue par les conseils et les instances de Mrs. Butler, elle se décida à entrer dans cette carrière.

Les théâtres de Londres ne pouvant alors lui offrir un engagement avantageux, on lui conseilla d'aller en Irlande, où elle trouveroit quelques amis parmi ceux de lord Tyrawley : elle en avoit vu plusieurs à Sommerset-House. Elle prit donc ce parti ; et laissant aux soins de sa mère le fils que depuis peu elle avoit mis au monde, elle entreprit, seule, sans amis, sans

protecteurs, d'exécuter un projet qui, lors même que toutes les circonstances le favorisent, est encore environné de dangers et de désagrémens.

Elle fut reçue à Dublin avec applaudissemens; mais elle dut, ce semble, les succès qu'elle y obtint plutôt au peu d'habitude qu'avoient alors les spectateurs du pays du jeu des grands acteurs, qu'au talent dont elle fit preuve; cependant elle y joua avec quelque considération les premiers rôles pendant plusieurs années, au bout desquelles une discussion s'étant élevée entre elle et les propriétaires du théâtre, elle résolut de quitter cette ville.

Après quelque hésitation sur le plan qu'elle avoit à suivre, elle prit tout-à-coup l'étrange résolution d'aller trouver en Portugal Lord Tyrawley. Mylord, pendant qu'elle étoit en Irlande, lui avoit souvent écrit; il l'avoit pressée plusieurs fois, au nom de leurs amours, de venir le rejoindre; mais voyant ses sollicitations inutiles, depuis long-tems, il les avoit interrompues.

Malgré sa longue répugnance à se rendre aux invitations de son amant, elle fut reçue à Lisbonne avec des transports de joie : malheureusement elle y arriva dans une circonstance

qui rendit sa présence moins agréable qu'elle n'eût paru quelque tems plutôt. Mylord, désespérant de la voir condescendre à ses prières répétées, avoit formé une laison avec une dame portugaise, nommée Dona Anna, qu'il avoit engagée à quitter sa protectrice, femme du malheureux Comte d'Olivarez. Connoissant trop bien ma mère pour lui confier cette particularité, il la plaça dans la maison d'un négociant anglais, où elle fut traitée avec les plus grands égards.

Elle y avoit passé quelque tems, satisfaite et tranquille, lorsqu'un capitaine Anglais, nommé Bellamy, vint faire une visite dans la maison qu'elle habitoit : frappé de ses charmes, et ne connoissant point sa position, il devint amoureux d'elle, et lui offrit sa main, qui fut refusée.

Le parti cependant étoit avantageux, et le capitaine en conclut que quelque autre attachement avoit fait dédaigner le sien. La jalousie a un œil de lynx. Lord Tyrawley venoit quelquefois dans la maison : Bellamy, sans soupçonner autre chose qu'un penchant pour Mylord, parla de lui à ma mère, et par suite de conversation, lui apprit dans quels termes l'Ambassadeur vivoit avec Dona Anna : celle-ci étoit alors en

couches du second enfant qu'elle avoit eu de lui.

La colère étouffant encore une fois dans le cœur de ma mère l'amour qu'elle avoit pour Lord Tyrawley, le ressentiment fit ce que n'avoient pu opérer tous les soins de Bellamy ; sans hésiter, sans réfléchir, elle consentit à lui donner sa main. Le bâtiment que commandoit le capitaine étoit sous voile, prêt à partir pour l'Irlande; elle s'y embarqua avec lui. Son mariage, son départ furent si secrets, que Mylord, malgré tous les moyens que lui donnoit sa place pour être instruit des moindres choses, n'en eut connoissance qu'après qu'ils eurent quitté Lisbonne.

Peu de mois après l'arrivée en Irlande du capitaine Bellamy et de sa nouvelle épouse, je fis, au grand étonnement du premier, mon entrée dans le monde. Ma mère avoit soigneusement caché à son mari et sa grossesse, et ses rapports avec Tyrawley ; il n'avoit pas le moindre soupçon sur sa conduite : ma naissance vint révéler le mystère ; et le capitaine fut si irrité contre sa femme, que sur-le-champ il quitta le Royaume. Jamais depuis il ne l'a revue, ni n'a eu avec elle la moindre correspondance.

LETTRE IV.

2 Octobre 17 —

Je naquis à Fingal, dans le Royaume d'Irlande, le jour de Saint-Georges, 21 Avril 1731, plusieurs mois trop tôt pour que le capitaine Bellamy pût avoir à mon existence quelque prétention. Aussi-tôt que Lord Tyrawley avoit été instruit du départ de ma mère, il avoit écrit en Irlande à son adjudant, le capitaine Pye, qui demeuroit auprès de Fingal, le priant, si M^rs^. Bellamy accouchoit assez tôt pour que l'enfant pût être regardé comme provenant de Mylord, d'en prendre soin dès qu'il seroit venu au monde, et d'empêcher, s'il étoit possible, que la mère le vît. Cet ordre avoit pour motif l'opinion où étoit Mylord que c'étoit par caprice, par vengeance, et non pour épouser le capitaine, que ma mère l'avoit quitté. Je fus donc, suivant cette instruction, enlevée à ma mère aussi-tôt après ma naissance, et mise chez une nourrice, avec qui je restai deux ans : à cette époque, le régiment retournant aux casernes à

Dublin, Mrs. Pye, dont je ne peux oublier les bontés, et dont je chérirai éternellement la mémoire, me retira de nourrice, et m'emmena avec elle.

J'avois à-peu-près quatre ans lorsque Lord Tyrawley manda au capitaine Pye de m'envoyer en France pour m'y faire élever. Mylord avoit été très-lié dans sa jeunesse avec le malheureux colonel Frazer : quoiqu'il eût des principes politiques absolument opposés aux siens, l'humanité l'avoit engagé à donner quelques secours à la fille unique du Colonel, orpheline alors, et destituée de toute ressource. Précieuse et véritable philantropie, qui ne laisse ni la religion, ni la politique, entrer en concurrence avec les liens du sang ou de l'amitié !

Cette jeune personne, un peu plus âgée que moi, d'une figure agréable et d'un heureux caractère, devoit, suivant les instructions de Lord Tyrawley, m'accompagner en France. Mrs. Pye vint avec nous à Londres, pour y préparer notre départ, et s'informer d'un couvent où l'on pût nous envoyer.

Pendant le séjour que nous fîmes à Londres, une domestique qui avoit soin de moi, voyant le nom de ma mère sur les affiches du théâtre de Covent-Garden, se persuada qu'elle seroit

fort bien reçue si elle me menoit chez elle. Sans en demander la permission à sa maîtresse, elle m'y conduisit : on nous fit entrer dans un appartement, où je trouvai ma mère superbement vêtue. J'étois trop jeune pour faire attention à ses traits; mais ses beaux habits me plurent fort; je courus à elle avec empressement. Combien mon jeune cœur ne fut-il pas blessé lorsque je me sentis rudement repousser, et lorsque j'entendis ma mère dire, après m'avoir quelque tems examinée : « Bon » Dieu! qu'est-ce que vous m'avez amené là? » cette plate figure, avec ses yeux de bœuf, » et sa bouche de four, ne peut être ma fille; » emmenez, emmenez-la. » Accoutumée aux manières douces, aux tendres caresses, je fus extrêmement choquée de cette réception, et je m'en allai, aussi mécontente de ma mère, qu'elle pouvoit l'être de moi.

Mrs. Pye avoit engagé une dame Irlandaise, nommée Mrs. Dunbar, qui demeuroit à Boulogne, à prendre Miss Frazer et moi sous sa protection; nous l'accompagnâmes en France. On avoit donné des ordres positifs de ne me point contrarier; si un couvent me déplaisoit, on devoit nous placer dans un autre. L'argent nécessaire à nos besoins étoit remis à M.

Smith, négociant de la ville, auquel on donna les mêmes instructions.

En arrivant à Boulogne, nous fûmes placées dans le couvent des Annonciades, situé dans la ville basse. Il y avoit peu de tems que nous y étions, lorsqu'une religieuse fut enfermée entre quatre murs, pour avoir essayé de mettre le feu à la maison, à l'effet de faciliter son évasion. Miss Frazer fut si frappée de cette punition, et la mal-propreté de la maison nous révoltoit à tel point l'une et l'autre, quoique fort jeunes, que nous demandâmes à changer. Peu de jours après, M. Smith vint nous prendre, et nous conduisit au couvent des Ursulines, dans la ville haute. Bien des années se sont écoulées depuis cette époque, et je ne peux encore prononcer sans émotion le nom de ce couvent. Chère, paisible retraite, combien je serois heureuse si jamais je n'étois sortie de ton enceinte !

J'y restai jusqu'à l'âge de onze ans : alors arriva l'ordre, long-tems redouté, de nous préparer à notre départ. Avec quel chagrin je le reçus ! Je ne connoissois point l'homme de qualité à qui je devois le jour et la subsistance : la manière dont ma mère m'avoit reçue pesoit encore sur ma mémoire; je n'avois ainsi nul

désir de voir mes parens; tous mes vœux se seroient bornés à rester dans mon couvent, et à y passer, avec ma chère Maria, le reste de ma vie. Religieuses et pensionnaires, tout le monde me traitoit avec bonté: une religieuse sur-tout m'aimoit à l'idolatrie; lorsque je me séparai d'elle, j'éprouvai une affliction qu'il m'est impossible de peindre; il me semble que mes sentimens, en cette occasion, furent plus vifs qu'on n'eût pu les attendre d'une fille de mon âge: souvent j'ai pensé que c'étoit une sorte de pressentiment, avant-coureur de tant de peines qui m'attendoient dans ce monde où j'allois entrer; peines dont les unes devoient être la juste punition de mes erreurs, mais dont les plus graves ont eu pour cause la scélératesse du plus vil des hommes.

Souffrez qu'en quittant la France, prête à sortir de cet âge heureux où l'on ne connoît ni remords, ni soucis, je suspende ici ma narration. Nulle époque de ma vie ne me rappelera de si doux souvenirs.

LETTRE V.

15 Octobre 17—

En arrivant à Douvres, nous y trouvâmes un homme, nommé Duval, qui jadis avoit été domestique de Lord Tyrawley ; il tenoit alors une boutique de perruquier dans Saint-James's-Street, et nous devions demeurer chez lui jusqu'à ce que Mylord, qu'on attendoit chaque jour, fût arrivé de Portugal. Madame Duval, sa femme, étoit une vive et jolie Française, beaucoup plus jeune que son mari. Dans leur voisinage demeuroit un nommé Jones, autrefois coutelier; il avoit pris, à la sollicitation de sa femme, une boutique de bijoux et de porcelaines. Mrs. Duval étoit fort liée avec Mrs. Jones : celle-ci étoit la fille d'un riche apothicaire de Westminster, qui lui avoit donné ce qu'on appelle communément une bonne éducation ; c'est-à-dire, qu'elle connoissoit les parures et les amusemens à la mode, parloit quelques mots de français, et racontoit assez plaisamment l'anecdote du jour; elle ne manquoit ni de babil pour amuser les dames, ni

d'adresse pour plaire aux hommes qui fréquentoient sa maison : sa boutique étoit le rendez-vous de beaucoup de gens comme il faut; les articles dont elle étoit remplie intéressoient beaucoup une personne de mon âge ; j'étois presque toujours dans cette maison, dont la maîtresse sembloit s'amuser de mon étourderie.

Ces visites me donnèrent occasion de connoître la plupart des gens qui venoient chez elle : je m'y liai, entr'autres, avec trois jeunes personnes de qualité, dont deux m'ont honoré de leur amitié jusqu'à la fin de leur vie ; c'étoient Lady Caroline Fitz-Roy, Miss Conway et Miss Saint-Léger. La première à qui je me plais à publier que j'avois plusieurs obligations, les a toutes effacées par l'injustice qu'elle m'a faite de croire que j'avois tenu sur elle quelques propos désobligeans : la foiblesse qu'elle a eue d'ajouter foi à un commérage, m'a ôté tout désir de renouveler l'intimité dans laqnelle j'eus pendant quelque tems l'honneur d'être avec elle.

Enfin on annonça à Miss Frazer et à moi l'instant, si long-tems attendu, de l'arrivée de Lord Tyrawley en Angleterre. Nous nous rendîmes à Strutton-Street, où Mylord étoit venu

loger : il nous reçut toutes deux de la manière la plus affectueuse ; il montra en me voyant une joie si vive, que j'eus tout lieu d'être flattée de mon entrevue. Dona Anna ne parut pas tout-à-fait aussi contente de me voir ; elle avoit de Mylord plusieurs enfans, et il étoit naturel qu'elle craignît pour eux la concurrence d'une rivale qui sembloit devoir être si dangereuse ; mais les traits de sa malveillance ne s'adressoient à moi qu'en tombant sur mon amie, à laquelle elle donnoit, en toute occasion, des témoignages de mauvaise volonté : trop habile pour ne pas savoir que Mylord ne me laisseroit pas maltraiter impunément, elle prenoit pour m'affliger cette voie détournée ; elle ne pouvoit choisir de méthode plus efficace.

Constante dès-lors dans mes goûts, comme je l'ai toujours été depuis, je ne pus supporter de voir ainsi maltraiter ma chère Maria : j'employai donc tout le crédit que j'avois sur l'esprit de Mylord, pour l'engager à nous éloigner d'une demeure qui nous déplaisoit pour plusieurs raisons. Quoique Lord Tyrawley vécût avec toute la splendeur de son rang, et dépensât même heaucoup au-delà de ses revenus, sa maison avoit plutôt l'air du sérail d'un Pacha, que de la demeure d'un Seigneur Anglais ; l'air

sombre et le maintien hypocrite de sa brune Dulcinée, ne pouvoient d'ailleurs charmer beaucoup de jeunes personnes, peut-être un peu trop gaies. J'obtins donc de Mylord qu'il nous plaçât chez Mrs. Jones, dans St.-James's-Street; et comme il passoit une grande partie de son tems au café de White, il venoit nous voir souvent deux fois par jour.

Nous nous trouvions là heureuses et contentes; mais notre satisfaction ne fut pas de longue durée. Nous y avions passé peu de tems, lorsque mon aimable compagne, Miss Frazer, fut attaquée de la rougeole, et en mourut.

Quoiqu'elle eut quelques années de plus que moi, et que son esprit fût naturellement plus sérieux que le mien, elle m'avoit toujours témoigné tant d'attachement, elle montroit tant d'indulgence pour les écarts de mon imagination, qu'en l'aimant comme une tendre amie, je la respectois comme une mère.

Sa mort me fit une vive impression; ma santé en fut affectée; on craignit pendant quelque tems que je ne tombasse dans le marasme. Lord Tyrawley, pour me distraire, prit une petite maison dans Bushy-Park, à laquelle il me conduisit avec sa famille; elle

étoit alors composée de Mylord, de Dona Anna, de trois filles, toutes de différentes mères, et de moi. Les garçons avoient été mis dans une pension à Mary-Bone, et mon frère servoit sur mer.

Mylord me témoignoit alors une tendresse sans bornes; non-seulement il croyoit voir dans mon visage une ressemblance avec ses traits, mais il se flattoit que mon esprit, à l'aide de ses soins, auroit quelques rapports avec le sien qui, de l'aveu de tout le monde, étoit du premier ordre.

Peu de tems après que nous fûmes établis à Bushy-Park, Dona Anna, dans une partie de plaisir à laquelle elle et les jeunes personnes avoient été invitées, eut l'impudence de prendre le titre de Lady Tyrawley; Mylord en fut si offensé, qu'il les renvoya toutes à la ville. J'eus alors le bonheur de passer seule avec lui six jours de la semaine; le septième, qui étoit le dimanche, il ne manquoit jamais d'aller à Richmond, faire la partie du Roi; le soir il retournoit à Londres, et le lendemain il revenoit à Bushy.

Les personnes qu'il y amenoit étoient ordinairement des gens aimables et spirituels; ils s'apperçurent bientôt que le moyen de lui faire

leur cour étoit de ne pas m'épargner les louanges. Je devins donc, en apparence, l'objet de leur admiration, et ils n'eurent point de peine à me faire croire que j'étois réellement un petit prodige. La vanité est de tout âge; la flatterie séduit l'enfance, comme elle égare l'âge mûr, et endort la vieillesse.

LETTRE VI.

28 Octobre 17—

Le seul roman qui fût dans la bibliothèque de Bushy-Park, étoit Cassandre; Lord Tyrawley m'avoit défendu de le lire : préférant la poésie à l'histoire, j'essayai d'apprendre par cœur l'Homère de Pope; je fis dans cette étude de si grands progrès, qu'en peu de tems, je fus en état de réciter les trois premiers chants. Lorsque je fus bien sûre de ma mémoire, je conçus le plus grand désir d'être présentée à l'incomparable auteur de ce bel ouvrage, persuadée qu'il seroit aussi enchanté que je l'étois moi-même de ma manière de déclamer la colere du fils de Pelée.

J'importunai long-tems Lord Tyrawley pour obtenir cette grâce; enfin il me l'accorda, et nous partîmes pour Twickenham. Chemin faisant, la vanité dissipa la crainte; j'étois toute glorieuse de la considération qui m'attendoit : enfin la voiture s'arrête à la porte. On nous introduit chez le petit (*a*) grand-homme : auparavant que j'eusse eu le tems de

(*a*) On sait que l'illustre Pope étoit extrêmement contrefait. *N. du Tr.*

me reconnoître, ou de le considérer, M. Pope sonne sa femme-de-charge, lui donne ordre de prendre Miss, de la conduire dans les jardins, et de lui donner autant de fruit qu'elle en voudra manger.

Comment vous peindre ma mortification? Je ne peux rendre tout ce que souffrit alors ma vanité humiliée: il est probable que je ne montrai pas beaucoup d'égards pour la vieille femme-de-charge; elle ne resta pas long-tems avec moi; à peine fûmes-nous dans le jardin, que prétextant une affaire, elle me laissa seule admirer les promenades, et manger des fruits.

Je ne fus point offensée de son départ, qui me donnoit le tems de réfléchir; et je me mis à chercher quelque moyen de me venger d'un outrage si offensant pour une jeune Dacier; car je ne me croyois rien moins, et je m'attendois à jouer un jour dans la littérature un rôle égal à celui de cette célèbre savante: enfin je m'arrêtai à un plan de représailles; je résolus de ne jamais relire l'Iliade de Pope, et de m'attacher exclusivement au Virgile de Dryden. Mon cœur à cette idée palpita d'aise; je crus mon injure amplement réparée. Tandis que je savourois ma vengeance, on m'avertit que la voiture m'attendoit.

En rejoignant Lord Tyrawley, je trouvai avec lui le Comte de Chesterfield (*a*); il étoit entré chez M. Pope immédiatement après mon affront, et Mylord l'avoit engagé à nous accompagner à Bushy. Les louanges délicates du Comte me dédommagèrent avec usure du mépris du poëte; mon âme en fut énorgueillie, et elles m'inspirèrent pour celui qui me les donnoit une partialité que j'ai toujours conservée: j'ai reçu de lui, dans la carrière du théâtre, les encouragemens les plus flatteurs.

Peu de tems après cet incident, Lord Tyrawley fut nommé Ambassadeur en Russie. Une des dames dont j'ai parlé pria M[rs]. Jones, chez qui je l'avois connue, de l'aller trouver, et de lui dire qu'elle seroit flattée qu'il me permît de demeurer chez elle pendant qu'il seroit absent. Cette offre n'étoit pas faite pour être refusée: Mylord alla voir cette dame pour la remercier, et en même tems lui communiqua la défense qu'il me faisoit de voir ma mère.

Cette malheureuse femme avoit épousé depuis peu un officier, fils de Sir Georges Walter, jeune étourdi qui auroit pu être son fils. Le dégoût suivit de près une union si mal assortie;

(*a*) Auteur bien connu en France, des lettres qui portent son nom. *N. du Tr.*

ce mari, choisi sous de mauvais auspices, quitta sa femme pour aller à Gibraltar, où étoit son régiment ; mais avant de partir, il s'empara de tout ce qu'elle possédoit, et même de ses vêtemens : il prit, pour faire cette opération, le moment où ma mère étoit au théâtre, et revêtit des habits qu'il lui avoit pris, une femme qu'il emmena avec lui : résultat trop fréquent de ces mariages disparates, dans lesquels une femme, en encourant les mépris de son sexe, s'expose aux outrages de l'autre.

Soit que l'état où cette spoliation laissa ma mère la déterminât à se rapprocher de moi, dans l'espoir que je pourrois lui être de quelque utilité, soit que l'abandon où elle se trouvoit réveillât sa tendresse, elle s'adressa à cette même domestique qui m'avoit menée chez elle pour me faire prier d'aller la voir; elle désiroit même que j'allasse demeurer avec elle. Dans cette démarche, elle avoit probablement pour objet de partager les 100 liv. que Lord Tyrawley me donnoit par an, tant pour mon entretien, que pour le salaire de ma femme-de-chambre.

Naturellement compatissante, je ne pus apprendre que ma mère étoit abandonnée, pauvre et malade, sans me sentir disposée à lui donner tous les secours qui dépendroient de

moi. Oubliant la manière dont elle m'avoit traitée, et n'écoutant que ce qui me sembloit être mon devoir, je pris tout ce que j'avois d'argent, une montre de prix, quelques bijoux, et sans même prendre congé de la dame qui m'avoit si obligeamment reçue chez elle, j'allai trouver ma mère. Je me suis reprochée depuis ce défaut d'attention; mais je ne songeois alors qu'à l'obligation que m'imposoit l'affection filiale.

Ma mère, par mille marques de tendresse, chercha à expier la légéreté avec laquelle elle m'avoit précédemment reçue. Son affection ne me laissa aucun regret pour l'éclat et les richesses que je venois de quitter: je me trouvois parfaitement heureuse. Cependant le peu d'argent que j'avois apporté n'offrit pas une ressource de longue durée: lorsqu'il fut fini, ma mère emprunta sur mes bijoux, sur ma montre, espérant que ces petites sommes nous suffiroient jusqu'à l'échéance du quartier de ma pension; mais lorsque ce terme arriva, nous apprîmes, à notre grand étonnement, que mon changement de domicile avoit mis fin à ma rente. Ma mère alors reconnut qu'au lieu d'alléger son sort, elle s'étoit chargée de deux personnes qu'elle alloit être obligée de nourrir.

LETTRE VII.

5 Novembre 17 —

Aveugles mortels ! combien nous jugeons mal de ce qui peut nous servir ou nous nuire ! J'avois cru remplir un devoir en me rendant à l'invitation de ma mère, et cette démarche devint la cause de toutes mes fautes, de tous mes malheurs. Mais reprenons mon récit.

Ma mère étoit très-liée avec une dame Jackson, récemment arrivée des Indes orientales, où son mari étoit gouverneur : elle étoit venue en Angleterre pour y faire élever ses filles, et demeuroit, pour raison de santé, à Twickenham. Elle étoit extrêmement généreuse, penchant que son mari la mettoit à même de satisfaire, en lui faisant passer beaucoup d'argent. Ses infirmités l'empêchant de sortir, et de recevoir du monde, elle engagea ma mère à passer l'été chez elle ; celle-ci accepta l'invitation, et, à la fin de la saison du théâtre (*a*), m'y conduisit. Je fus présentée

(*a*) Les grands théâtres de Londres n'ouvrent qu'en hiver. *N. du Tr.*

aux deux filles de Mrs. Jackson, qui semblèrent se disputer la première place dans mon amitié.

Un soir, étant à nous promener, nous rencontrâmes la célèbre Mrs. Woffington : cette actrice s'étoit trouvée avec ma mère au théâtre de Dublin ; elle la reconnut, la salua, et parut désirer de renouveler connoissance avec elle ; ma mère ne s'en montrant point éloignée, Mrs. Woffington l'engagea à venir avec moi passer quelque tems chez elle, dans une maison qu'elle avoit à Teddington.

Quelques personnes étant venues alors chez Mrs. Jackson, nous prîmes cette occasion pour nous rendre à l'invitation de Mrs. Woffington. Ce fut chez elle que je connus M. Shéridan, acteur célèbre, rival de l'incomparable Garrick : il nous invita à aller chez lui, où se trouvoient en général beaucoup de jeunes Irlandais de l'Université de Dublin. Roscius (*a*) alors désiroit de se réconcilier avec Mrs. Woffington,

(*a*) C'est ainsi que les contemporains de Garrick ont nommé cet acteur inimitable, qui, comme Roscius, fut dans son art le premier homme de son siècle. Mrs. Bellamy, en rendant hommage à ses talens, attaque souvent son caractère : il ne paroît pas qu'elle ait été contredite. *N. du Tr.*

avec laquelle il avoit été très-lié : à cet effet, il s'étoit introduit chez M. Shéridan, dont il étoit fort jaloux, quoique leurs talens ne fussent pas du même genre. La parcimonie de l'un étoit aussi connue que l'hospitalière générosité de l'autre, et Garrick ne rougissoit pas de profiter de cette disposition. On verra qu'en m'exprimant ainsi, je n'ai aucun motif de partialité, et que j'ai eu personnellement plutôt à me plaindre qu'à me louer de M. Shéridan.

La conversation, dans la société où je me trouvois alors, rouloit presque uniquement sur les matières relatives au théâtre, objets absolument nouveaux pour moi, mais qui, par cela même, ne pouvoient manquer de me plaire. Pendant notre séjour, on convint, pour essayer les talens de Miss Polly Woffington, que sa sœur destinoit au théâtre, de jouer *the Distressed Mother* (*a*); ma mère et M^rs^. Wof-

---

(*a*) Ou la Mère malheureuse, traduction de l'Andromaque de Racine, faite par Phillips. Addisson en a fait l'éloge ; mais les critiques modernes la trouvent froide et déclamatoire, défaut qu'ils reprochent aussi à l'original. On pardonne cette opinion à des juges anglais; mais nous avons entendu, il y a quelques jours, un professeur de littérature française, assurer que Racine avoit trop d'esprit, que Shakespeare seul avoit de l'âme ; que

fington firent les confidentes; M. Garrick Oreste; M. Sullivan, membre du Collège de la Trinité de Dublin, Pyrrhus; Miss Woffington Hermione; Andromaque me fut destinée.

M. Garrick remarqua que j'entrois beaucoup plus dans l'esprit de mon rôle (le premier (*a*)

---

pour bien faire une tragédie, *il falloit être bête*, etc. etc. *Risum teneatis. N. du Tr.*

(*a*) Depuis la première édition de ces Mémoires, on m'a rappelé que, l'année d'auparavant, M. Bridge-Water, acteur du théâtre de Covent Garden, ayant prié ma mère de permettre que je fisse, le jour de la représentation qu'on donnoit à son profit, Miss Prue dans *Love for Love*, je jouai en effet ce petit rôle.

M. Bridge-Water, de marchand s'étoit fait comédien: on le trouvoit, dans quelques rôles, assez bon acteur; mais il étoit d'une nonchalance rare, et d'une curiosité sans égale. Un jour, M^rs. Horton, jolie femme, et actrice médiocre, voulut voir jusqu'à quel point l'un de ces défauts pourroit l'emporter sur l'autre: dans un moment où il étoit prêt à entrer sur le théâtre, pour jouer le rôle de *Leontine* dans *Theodosius*, elle lui annonça que lorsqu'il sortiroit de dessus la scène, elle auroit quelque chose de très-important à lui dire. Brigde-Water, pressé de savoir ce que c'étoit, pria instamment M^rs. Horton de le lui conter sur-le-champ: avant qu'elle eût pu lui répondre, le souffleur vint l'avertir qu'on l'attendoit; mais sa curiosité étoit si vive, que malgré l'interruption de la pièce, et l'impatience du public, il s'obstina à presser la dame de lui dire son secret. M^rs.

que j'eusse joué) que ne faisoit la jeune Woffington, qui cependant étoit accoutumée aux représentations théâtrales. Quoiqu'elle eût sur moi l'avantage de la beauté, et celui de la parure, j'obtins la palme. Toute la noblesse du voisinage vint voir notre spectacle champêtre : parmi nos spectateurs étoit Sir William Young, qui assura que si je montois sur le théâtre, je serois une actrice distinguée.

A notre retour à Twickenham, nous trouvâmes notre amie Mrs. Jackson si malade, que l'on désespéroit de sa vie : cependant, grâce aux soins de ma mère, et à une crise favorable qui se fit dans sa maladie, elle fut en peu de tems hors de danger ; mais l'air de la campagne semblant trop vif pour elle, elle prit une maison dans le quartier de Covent-Garden. Ma mère qui venoit de quitter une profession à laquelle elle n'avoit jamais été propre, se laissa facilement persuader d'aller demeurer avec elle.

Vers ce tems-là, Duval reçut de Lord Tyrawley la réponse à une lettre qu'il lui avoit écrite. Mylord y déclaroit, non-seulement, qu'il

---

Horton alors, partant d'un éclat de rire, lui dit : Bridge, si vous mettiez toujours autant d'action dans votre jeu, vous seriez un acteur parfait.

ne me donneroit aucun secours, mais même qu'il me renonçoit à jamais, à cause de ma désobéissance à ses ordres. Je lui étois tendrement attachée, et cette lettre me déchira le cœur; elle ne fit pas moins de peine à ma pauvre mère, qui comprit trop tard combien elle avoit été indiscrète : il fallut nous soumettre à notre destinée, et supporter un malheur sans remède. Je l'ai souvent reconnu depuis : la plupart de nos infortunes nous arrivent par notre propre impatience; nous ne savons pas attendre les biens que nous prépare la Providence : empressés de nous en saisir, nous brisons la chaîne invisible qui les tenoit suspendus; le bonheur nous échappe au moment où nous avons cru l'atteindre.

Ma mère avoit de grands comptes à régler avec M. Rich, entrepreneur du théâtre de Covent-Garden; les traitemens alors n'étoient pas aussi réguliers qu'ils l'ont été depuis : ces réclamations l'obligeoient à aller souvent chez lui. Je m'étois liée avec les filles de ce directeur, auxquelles j'avois été présentée avant d'aller à la campagne, et je me faisois un plaisir d'accompagner ma mère toutes les fois qu'elle alloit dans cette maison.

Un soir, dans une visite que je fis à ces de-

moiselles, nous convînmes entre nous de jouer Othello : elles me prêtèrent la pièce, afin que je pusse apprendre mon rôle, qui étoit celui d'Othello ; et comme on devoit donner peu de tems après cette pièce au théâtre, elles me promirent une place dans leur loge. Lorsque nous sûmes bien nos rôles, nous commençâmes à répéter. Nous ne jouions que pour nous amuser : pendant la répétition, persuadées que personne ne nous écoutoit, je donnai libre carrière tant à mon imagination, qu'à ma voix, et je crois véritablement que notre jeu simple et naturel étoit plus parfait que s'il eût été dirigé par la main compassée d'un maître. Dans le moment où j'exprimois avec force les fureurs de la jalousie, M. Rich vint à passer près de la chambre dans laquelle nous répétions : attiré, m'a-t-il dit depuis, par un son de voix plus doux qu'il n'en avoit encore entendu, il écouta jusqu'à la fin la pièce sans l'interrompre ; mais aussi-tôt que nous eûmes fini, il entra dans la chambre, et me fit mille complimens sur mes talens pour le théâtre : il eut, entre autres choses, la bonté de me dire que je pouvois devenir une des premières actrices du monde, et que si je voulois suivre cette carrière, il se trouveroit trop heureux de me donner un engagement.

Toute fière d'avoir reçu ces éloges d'un homme qui, par sa position, devoit être bon juge en cette matière, je revins trouver ma mère, et lui racontai ce qui venoit de m'arriver. D'abord, elle avoit de la répugnance à ce que j'embrassasse une profession dont elle avoit connu tous les désagrémens ; mais M^rs. Jackson unissant ses conseils à ceux de M. Rich, elle finit par se rendre : cependant, elle ne céda qu'à condition que le directeur lui promettroit de me maintenir dans les premiers emplois. M. Rich y consentit d'autant plus volontiers, que, selon lui, les actrices de son théâtre n'étoient véritablement propres ni aux personnages de jeunes Princesses dans la tragédie, ni aux rôles jeunes et gais de la comédie. M^rs. Horton n'avoit pour elle qu'une belle figure; M^rs. Pritchard avoit des talens dans un autre genre; quant à M^rs. Clive, son mérite étoit tellement au-dessus de toute concurrence, que tout ce que je pourrois en dire ne suffiroit pas à son éloge.

LETTRE VIII.

21 Novembre 17—

Lorsque je pris un engagement avec M. Rich, j'avois quatorze ans ; ma figure étoit assez agréable ; ma voix avoit de l'étendue ; j'étois légère comme un oiseau, toujours gaie, et l'on m'accordoit quelque esprit. Le directeur fondoit sur ces moyens les plus belles espérances ; il résolut de les mettre sur-le-champ à l'épreuve. Je m'étois perfectionnée dans les deux rôles de Monimia et d'Athénaïs ; il me sembloit que j'y avois fait d'assez grands progrès : on décida que je débuterois dans le premier.

M. Rich jugea alors qu'il étoit tems de me présenter à M. Quin, premier acteur du théâtre de Covent-Garden, et véritablement le premier dans les rôles qui convenoient à son physique. Cet acteur gouvernoit le théâtre avec un sceptre de fer. M. Rich, qui lui avoit laissé par indolence prendre cet empire, n'étoit, quoique propriétaire, qu'un vrai zéro en

chiffres ; cependant, quand il avoit pris une résolution, il y tenoit avec fermeté. Nous attendîmes quelque tems à la porte de la Caverne du Lion (c'étoit ainsi que les gens attachés au théâtre appeloient la loge de M. Quin) ; enfin on nous fit entrer. Je dois observer ici que cet acteur ne venoit jamais au foyer, et qu'il ne faisoit point société avec les autres ; il n'en connoissoit même aucun, à l'exception de M. Ryan, pour lequel il avoit une amitié qui a duré jusqu'à la mort de ce dernier.

M. Rich ne lui eut pas plutôt parlé du projet de me faire débuter dans le rôle de Monimia, qu'avec l'air du plus profond mépris il dit : Cela ne se peut pas, Monsieur ; à quoi le directeur, à sa grande surprise, lui répliqua : Cela sera, Monsieur. J'étois si déconcertée du maintien sévère de M. Quin, que s'il m'eût invité à lui donner un échantillon de mon savoir faire, je n'en aurois pas eu la force ; mais il me dédaignoit trop pour me mettre à l'essai. Après quelques momens d'une discussion qui n'avoit rien de flatteur pour moi, M. Quin me fit enfin l'honneur de me regarder, et me dit : Mon enfant, je vous conseille de jouer Serina, avant de penser à Monimia. Ce sarcasme ranima un peu mon courage, et je ré-

pondis avec vivacité : Si je suivois cet avis, Monsieur, je ne vivrois jamais assez long-tems pour jouer l'Orpheline. (*a*)

Il soutint encore qu'il ne convenoit pas qu'un enfant entreprît un rôle de cette importance ; mais il y a lieu de croire que le motif secret de son opposition, venoit de ce qu'il sentoit que lui-même ne pouvoit jouer, sans inconvenance, avec moi le rôle du jeune *Chamont*. Ni son âge, ni sa figure, ne convenoient à ce personnage, dans lequel d'ailleurs M. Garrick venoit de se faire une si haute réputation. Il finit par dire, que si M. Rich s'obstinoit dans un projet si absurde, il diroit publiquement ce qu'il en pensoit ; qu'au reste, il n'assisteroit pas aux répétitions, et qu'il étoit persuadé que le directeur se repentiroit amèrement d'avoir protégé un début aussi ridicule.

Cette conversation, comme on peut le croire, ne m'encouragea pas ; quant à M. Rich, l'obstacle qu'il rencontroit sembla l'affermir dans sa résolution : me prenant par la main, il me conduisit hors de la loge ; en me disant

(*a*) C'est le nom d'une tragédie d'Otway. L'intrigue en est obscure et invraisemblable. On en estime le style : Monimia est le personnage principal de cette pièce. Serina est une enfant dont le rôle est insignifiant. *N. du Tr.*

très-

très-haut que quelque personne qui s'y opposât, il me soutiendroit, et feroit voir à toute la troupe que quand il vouloit, il savoit être le maître. Avant de sortir de la salle, il ordonna au souffleur d'indiquer, pour le lendemain matin, une répétition de l'Orpheline. A l'heure indiquée, les deux acteurs qui devoient représenter mes amans, Castalio et Polydore, voulant faire leur cour à M. Quin, ne jugèrent pas à propos de paroître : M. Rich, pour prouver qu'il vouloit qu'on lui obéît, leur imposa une amende plus forte qu'à l'ordinaire. Il n'y eut pas jusqu'à Sérina, qui n'étoit qu'une confidente de tragédie, qui ne sourît de pitié en voyant la pauvre Orpheline.

M. Rich employa avec bonté tout ce qui dépendoit de lui pour me soutenir contre cette humiliante opposition, et il usa pour cela d'un moyen très-efficace. Les vêtemens des Princesses de théâtre étoient alors très-différens de ce que nous les voyons; les Reines et les Impératrices étoient bornées au velours noir : dans les occasions extraordinaires, elles mettoient une jupe brodée ou tissue d'or. Les jeunes Princesses paroissoient, en général, vêtues de la robe réformée de quelque femme de qualité; et comme alors les personnes de la cour, avec

moins de goût qu'on n'en a aujourd'hui, avoient beaucoup plus d'économie, le vêtement des jeunes héroïnes étoit, pour l'ordinaire, une robe passée ou même tachée. Le directeur, dans sa jeunesse, avoit fait du beau sexe sa principale occupation; il connoissoit notre foible pour la parure, et présuma qu'en ma qualité de fille d'Eve, je n'étois pas exempte d'une vanité commune à toutes les femmes: il pensa donc que le meilleur moyen de me rendre le courage, et de compenser les petites mortifications que mon amour-propre avoit souffertes, étoit de me conduire chez son marchand, et de me permettre d'y choisir à mon gré le vêtement avec lequel je voudrois débuter; procédé qui prouvoit bien quelle étoit pour moi sa bienveillance; jamais il n'avoit montré une pareille complaisance, même à ses premières actrices.

Le second jour, Castalio et Polydore se trouvèrent à la répétition; mais mon frère Chamont fut inexorable. M. Hale marmota le rôle de Castalio, et M. Ryan siffla celui de Polydore. Cet acteur ayant reçu de quelques voleurs un coup de feu dans la bouche, avoit dans la prononciation un tremblement qui, jusqu'à ce qu'on y fût accoutumé, étoit fort désagréable;

mais comme il jouoit tous les jours, l'oreille s'habituoit à ce défaut, et en étoit moins importunée. J'ai souvent ouï dire à M. Garrick qu'il devoit la plus grande partie de son mérite, dans le rôle de Richard, aux observations qu'il avoit faites sur la manière dont le jouoit M. Ryan.

Le costume des hommes étoit alors aussi ridicule que celui des actrices. Avec des Reines en velours noir, et des Princesses en robes sales, se montroient des Héros en vieux habits galonnés, en perruques à trois marteaux, et en bas de laine noirs.

Le jour qui précéda mon début, j'eus occasion de voir représenter au théâtre de Drury-lane la pièce dans laquelle je devois jouer, et cela me mit mieux au fait du jeu de théâtre, que n'eussent pu faire vingt répétitions. La discussion dont j'avois été cause avoit fait quelque bruit : le public, toujours porté à montrer de l'indulgence, et à prendre le parti des opprimés, vit de mauvais œil des procédés qui lui sembloient peu généreux ; je crois qu'à tout prendre, les obstacles que je rencontrai me furent plutôt avantageux que nuisibles. Je tremblois cependant en réfléchissant sur la présomption avec laquelle j'osois paroître dans un rôle qui avoit fait tant d'honneur à l'inimitable Mrs. Cibber.

LETTRE IX.

27 Novembre 17 —

Enfin, ce jour tant redouté arriva. M. Quin avoit déclaré dans toutes les sociétés que je ne réussirois pas ; M. Rich, au contraire, avoit répandu mes louanges de tous côtés : ces contradictions avoient excité la curiosité du public. Lorsqu'on leva la toile, la salle se trouva remplie d'une foule nombreuse, ce qui n'arrivoit guères, à Covent-Garden, qu'aux premières représentations, ou à la remise des pantomimes.

Il m'est impossible de vous peindre ce que j'éprouvai en entrant sur la scène. Eblouie par l'éclat des lumières, étourdie par le bruit des applaudissemens, je perdis tout-à-coup et la voix et la mémoire ; je restai en place, immobile comme une statue : enfin, quelque pitié de ma jeunesse, quelque prévention favorable, inspirée par ma figure, ou par un costume extraordinaire, parce qu'il étoit élégant et simple, engagèrent un spectateur, qui étoit dans ce tems-là le tyran du par-

terre (*a*), à crier de baisser le rideau, jusqu'à ce que j'eusse vaincu ma timidité.

M. Quin triomphoit; M. Rich me conjura de la manière la plus pressante de faire usage de mes moyens; mais ses instances n'eurent aucun effet. Lorsque j'essayai de reparoître, j'étois si tremblante, qu'à peine m'entendoit-on des loges qui étoient sur le théâtre : au reste, pendant tout le premier acte on applaudissoit avec tant de force, quoiqu'on n'entendît pas un mot, que ma voix, dans toute sa portée, n'auroit pu se distinguer au milieu du bruit.

Le directeur, croyant son honneur intéressé à mon succès, avoit, pour me soutenir, dispersé ses amis dans toute la salle; lorsqu'il vit que je ne pouvois me rassurer, il fut aussi déconcerté que si son sort ou celui de son théâtre eussent dépendu de mon début.

Il renouvelloit ses caresses, ses encouragemens : soins perdus! Rien, jusqu'au quatrième acte, ne put me tirer de ma stupidité; c'étoit là le moment critique qui devoit décider de mon sort; c'étoit là qu'il falloit tomber ou réussir. Tout-à-coup, à l'étonnement du public,

(*a*) M. Chitty; on l'appeloit par dérision M. Town, (M. le Public.)

à celui des acteurs, et à la grande joie du directeur, je me sentis inspirée; je brillai d'un feu soudain, et jusqu'à la fin du rôle, je remplis avec le plus grand éclat cette tâche difficile, dans laquelle souvent ont échoué des actrices consommées.

M. Quin fut si émerveillé, comme il eut ensuite la bonté de me le dire, de ce développement imprévu, qu'il m'attendit dans la coulisse jusqu'à la fin de l'acte; alors, transporté, il me prit dans ses bras, et m'enleva de terre en me disant: Tu es une divine créature! en toi repose le vrai talent. Les spectateurs me prodiguèrent les témoignages de satisfaction : pour M. Rich, il étoit aussi triomphant que lorsqu'il voyoit réussir une de ses pantomimes favorites.

Les acteurs qui, une demi-heure auparavant, me regardoient d'un œil de pitié, m'entourèrent pour me charger de complimens et de félicitations. M. Quin, comme pour expier le mépris avec lequel il m'avoit traitée, fut, s'il est possible, plus flatteur dans ses éloges, qu'il n'avoit été piquant dans ses sarcasmes. Cette expression paroîtra forte à ceux qui l'ont connu; on sait que l'âcreté de ses expressions satyriques l'entraînoit quelquefois bien au-delà

des mouvemens de son cœur, l'un des meilleurs, j'ose le dire, dont jamais homme ait eu à se glorifier.

La nouveauté d'un pareil succès obtenu par une enfant (car je paroissois encore plus jeune que je n'étois), malgré la concurrence d'un Garrick et d'une Cibber (*a*), intéressa tellement le public, qu'on donna la même pièce trois jours de suite; chose d'autant plus remarquable, que l'Orpheline étoit une ancienne pièce extrêmement connue, et qui n'étoit soutenue que par un rôle. M. Quin, comme je l'ai dit, quoique acteur très-distingué dans tous les rôles qui ne contrastoient pas avec son âge et sa tournure, ne pouvoit guères, à près de soixante ans, et avec assez d'embonpoint, paroître le frère d'une fille de mon âge. Un accueil si flatteur, des louanges si supérieures à tout ce que j'eusse osé me promettre, enivrèrent, comme on peut le croire, un cœur trop susceptible de vanité.

M. Quin, devenu mon ami, prit quelques informations sur moi, sur ma mère, qu'il ne connoissoit point du tout, quoiqu'il eût joué

(*a*) Qui jouoient la même pièce au théâtre de Drury-lane. *N. du Trad.*

avec elle pendant plusieurs années. Satisfait du résultat de ses recherches, il ne voulut point être obligeant à demi. Sachant que je passois pour la fille de son ancien ami Lord Tyrawley, afin de ne nous point humilier, et de ne point embarrasser notre délicatesse, il mit sous enveloppe un billet de banque, et l'adressa à ma mère par la petite-poste. Non content d'avoir pourvu à nos besoins, il chercha toutes les occasions de nous témoigner des égards ; il me fit en particulier l'honneur de m'admettre, par une invitation générale, aux soupers qu'il donnoit régulièrement quatre fois la semaine ; m'engageant en même tems à n'y point venir seule, parce que, ajouta-t-il en plaisantant, il n'étoit point encore assez vieux pour être sans conséquence (*a*).

(*a*) Cette précaution rappèle un mot peu connu de Madame de Sévigné. Sortant d'une maison où elle avoit rencontré Ménage, elle l'invita à l'accompagner dans une autre visite : prêt à monter en voiture, et ne voyant pas avec elle sa Demoiselle de compagnie, qui, suivant l'usage du tems, ne la quittoit guères, Ménage se plaignit de ce que Madame de Sévigné le regardoit comme tellement sans conséquence, qu'elle ne craignoit pas d'aller seule en voiture avec lui. « Montez, montez, mon cher Ménage ; si vous me fâchez, j'irai vous voir chez vous. » *N. du Tr.*

Tous les gens de lettres du tems se trouvoient à ces réunions, où l'esprit, la gaité, la bonne plaisanterie, circuloient sans contrainte. La conversation, dans ces repas, rouloit en général sur les nouveautés littéraires ; et comme la plupart des convives étoient auteurs, une critique fine et juste, une discussion sans aigreur, relevoit les défauts de chaque ouvrage, ou en faisoit ressortir les beautés.

M. Quin, avec tant d'excellentes qualités, n'étoit pas exempt de quelques défauts; il avoit ses caprices, ses préventions, ses préjugés; sa satyre étoit amère, et son expression n'étoit pas toujours délicate. Mais quel homme est parfait?

L'anecdote suivante vous donnera quelque idée de sa manière.

Garrick s'avisa un jour de vouloir jouer Othello en habit Moresque, nouveauté d'une part très-déplacée, puisqu'Othello, général Vénitien, devoit être vêtu à la Vénitienne, et de l'autre peu avantageuse à Garrick, qui n'étoit pas grand, et que ce vêtement devoit faire paroître encore plus petit.

Après la pièce, quelqu'un vint conter cette particularité à M. Quin ; sur quoi celui-ci dit en riant : Le petit bon-homme, au lieu de re-

présenter le More, devoit avoir l'air du petit Nègre chargé de porter la queue de Desdémone.

Garrick sentit l'inconvenance de cette innovation, et ne l'a pas répétée depuis.

Vous avez pu juger par quelques passages de mes lettres, que les conversations savantes ne me déplaisoient pas : je perfectionnois plus mon jugement par celles des petits soupers de M. Quin, que je n'eusse fait par la lecture de tous les ouvrages dont on y parloit. Mrs. Jackson me faisoit ordinairement l'honneur de m'y accompagner : un jour, elle y rencontra un parent qu'elle n'avoit pas vu depuis plusieurs années; homme non moins distingué par l'excellence de son caractère, que célèbre par ses poésies : c'étoit Thomson, l'auteur des Saisons.

Puisque j'ai commencé à vous entretenir de M. Quin, trouvez bon que je vous cite un trait de lui, qui fait honneur à sa mémoire, et qui ne sortira jamais de la mienne. Pendant qu'il avoit la principale direction du théâtre de Covent-Garden, il remit sur la scène *the Maid's tragedy*, de Beaumont et Fletcher : il jouoit dans cette pièce le rôle de Melantius, Mrs. Pritchard faisoit celui d'Evadné, et moi celui

d'Aspasie. Un jour, après la répétition, il demanda à me parler dans sa loge : comme il évitoit toujours avec soin de me voir en particulier, je fus étonnée de cette invitation ; je craignis d'avoir, par quelque inadvertance, offensé un homme que je respectois comme un père. Ma crainte ne fut pas longue ; aussi-tôt que je fus entrée, il me prit la main, et me dit avec une touchante bonté : Ma chère enfant, j'entends dire que vous êtes extrêmement courtisée : que l'amour de la parure, ou quelques autres motifs, ne vous conduisent pas à quelque imprudence. Les hommes, en général, sont des fripons. Vous êtes jeune, aimable ; vous êtes obligée à plus de précautions qu'une autre. Si vous avez besoin de quelque chose que l'argent puisse procurer, et qu'il soit en mon pouvoir de vous le donner, venez me trouver, dites-moi : « James Quin, donne-moi telle chose » ; ma bourse sera toujours ouverte pour vous. Quelques larmes de reconnoissance coulèrent de mes yeux ; je vis rouler dans les siens celles de l'humanité ; sur ses traits étoit empreinte la douce satisfaction d'une âme noble qui fait une action généreuse.

LETTRE X.

7 Décembre 17 —

Quelque tems après, j'eus occasion de mettre en un plus grand jour le peu de talent que j'avois, en me chargeant du rôle d'Eudosia dans le Siège de Damas : une indisposition subite de Mrs. Pritchard m'obligea de l'apprendre en vingt-quatre heures. Dans ces cas le public est disposé à l'indulgence, et je le trouvai tel. Les spectateurs crurent voir dans ma manière de jouer un rôle si peu préparé, des indices d'un talent supérieur à celui qu'on pouvoit attendre d'une fille de mon âge, dans un art où l'on ne peut faire des progrès qu'à force de tems et d'études.

J'eus aussi dans ce tems le bonheur de me concilier les bontés et la protection de deux dames du premier rang, la Duchesse de Montague, alors Lady Cardigan, et la Duchesse de Queen'sberry ; l'une et l'autre prirent à moi assez d'intérêt pour venir au spectacle toutes les fois que je jouois; attention d'autant plus flatteuse, que la dernière n'y avoit pas paru depuis la mort de son protégé Gay.

M. Rich, d'après les recettes du théâtre, ne pouvant me donner un traitement proportionné aux succès que j'obtenois, et aux rôles importans que je jouois, m'accorda un bénéfice exempt de tous frais ; et pour ne point exciter de jalousie parmi les acteurs, il me le donna sur un des jours qni lui étoient destinés. Malgré la bienveillance que me témoignoit le public, je n'avois guère d'autres partisans que les personnes qui, par amitié pour M. Quin, m'honoroient de quelque intérêt, et je n'avois aucune raison de penser que mon bénéfice dût être fort lucratif.

Quelques jours avant celui auquel il étoit fixé, je reçus, étant au théâtre, une invitation de me trouver, le lendemain, à midi, à l'hôtel de Queen'sberry. Croyant convenable d'aller voir aussi la Comtesse de Cardigan, qui m'avoit accordé son approbation, je m'habillai de bonne heure, et prenant des porteurs, j'allai d'abord à Privy-Garden, où demeuroit cette dame : j'eus tout lieu d'être flattée de la réception qu'elle me fit ; sa politesse égaloit toutes ses autres qualités.

Je ne fus pas reçue de même à l'hôtel de Queen'sberry. La Duchesse avoit le projet d'humilier ma vanité, avant de servir mes

intérêts. Satisfaite de la manière dont m'avoit traitée la Comtesse de Cardigan, je me fis conduire à l'hôtel de Queen'sberry. Aussi-tôt qu'un de mes porteurs eut frappé et dit mon nom, le valet-de-chambre parut : je le priai d'informer sa Grâce (*a*) que je me présentois pour avoir l'honneur de la voir. Je fus fort étonnée, quand il revint, de lui entendre dire que sa Grâce ne connoissoit personne de ce nom. J'assurai le domestique que c'étoit par ordre exprès de la Duchesse que j'avois pris la liberté de venir. Il me répondit que, sûrement, il s'étoit fait quelque méprise dans l'envoi de cette invitation. Je ne vis d'autre parti à prendre que de m'en retourner.

Quelque humiliante que fût pour moi cette scène, j'ai cru devoir vous en faire le récit. Nous ne sommes tous que trop portés à la vanité : je l'étois plus qu'un autre ; et cette leçon, quelque sévère qu'elle pût me paroître, étoit véritablement une preuve d'intérêt que la Duchesse avoit voulu me donner.

Je revins à la maison, d'autant plus mé-

(*a*) Titre particulier affecté, en Angleterre, aux Ducs et Duchesses. *N. du Tr.*

contente que je m'attendois à être persifflée, à cette occasion, par une parente nouvellement arrivée d'Irlande, dont ma mère s'étoit depuis peu infatuée. Comme j'aurai souvent à vous parler de cette chère cousine, et qu'elle a été pour moi la source de plusieurs chagrins, c'est peut-être ici le lieu de vous dire que son corps difforme offroit à son âme perverse une habitation très-convenable.

Si l'on en croit les règles de Hogart, elle devoit être pourvue de mille grâces; car il n'y avoit pas dans toute sa personne une seule ligne droite; son esprit n'avoit guères moins de travers. Dès son arrivée, j'avois paru lui déplaire: son aversion, dont je n'ai jamais pu savoir la cause, m'étoit devenue si importune, que je m'en étois plainte à M^rs. Jackson, qui avoit inutilement prié ma mère de lui chercher une autre demeure.

Ainsi que je l'avois prévu, je n'eus pas plutôt raconté à ma mère la manière dont j'avois été reçue à l'hôtel de Queen'sberry, que la chère parente soutint que ma prétendue invitation étoit une supposition de ma vanité. Impatiente, je sortis pour aller au théâtre.

En entrant au foyer, je fus abordée par le Prince Lobkowitz, qui venoit me demander,

pour le jour de mon bénéfice, une loge pour le Corps diplomatique. Après avoir remercié son Altesse, je lui dis qu'elle pouvoit avoir une loge sur le théâtre, et envoyant chercher le concierge, je le priai d'en faire note sur son livre. Jugez quelle fut ma surprise lorsque celui-ci me dit qu'il ne me restoit pas une loge dont je pusse disposer! toutes, à l'exception de celles de la Comtesse de Cardigan, de la Duchesse douairière de Leeds, et de Lady Shaftesbury, avoient été retenues par la Duchesse de Queen'sberry. Je fus tentée de croire que cet homme plaisantoit, d'autant que c'étoit lui qui m'avoit fait, de la part de la Duchesse, l'invitation que j'avois trouvée être fausse. Cependant, il persista, et me dit de plus que la Duchesse avoit, en outre, fait demander 250 billets : je n'en fus que plus embarrassée pour expliquer la manière peu obligeante dont j'avois été reçue le matin.

LETTRE

LETTRE XI.

23 Décembre 17 —

Le Prince de Lobkowitz eut la bonté de se contenter d'un balcon ; je m'empressai de retourner chez ma mère, pour lui faire part de ces nouvelles, et triompher de ma malveillante cousine. Pour comble de satisfaction, je trouvai, en rentrant, un billet de la Duchesse, qui m'engageoit à l'aller voir le lendemain matin. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel plaisir je me vis ainsi disculper de mensonge.

Cependant, je craignois tellement de recevoir encore quelque rebuffade à l'hôtel de Queen's-berry, que je pris le parti d'y aller à pied, afin que, du moins, si j'étois mal reçue, personne n'en fût témoin. En frappant à la porte, je ne pus me défendre de quelque effroi ; mais je fus sur-le-champ introduite dans l'appartement de sa Grâce, et j'y fus accueillie aussi singulièrement que l'on m'avoit traitée la veille. Hé bien, jeune personne, me dit la Duchesse en m'abordant, quelle affaire aviez-vous donc hier pour aller en chaise ? Il faisoit beau tems, et vous

auriez pu aller à pied. —Vous voilà vêtue comme il convient (j'avois une robe de toile.) — Il n'y a rien de si bourgeois que de porter de la soie le matin. La simplicité est la plus belle parure de la jeunesse, et vous n'avez pas besoin d'ornemens : habillez-vous donc toujours simplement, excepté lorsque vous devez paroître sur le théâtre.

La Duchesse, tout en me parlant, nettoyoit un tableau ; je lui demandai la permission de prendre ce soin pour elle. Croyez-vous, me répondit-elle, que je n'aie pas de domestiques à qui le faire faire, si je n'avois pas envie de le faire moi-même? Pour excuser la liberté que j'avois prise, j'observai à sa Grâce que j'avois demeuré quelque tems chez Jones, et que l'on m'y flattoit d'avoir acquis dans cet art quelque habileté. Quoi! me dit la Duchesse, êtes-vous la jeune fille dont j'ai entendu parler à Chesterfield ? Je lui dis que j'avois eu l'honneur de connoître ce Seigneur. Se faisant alors apporter de son cabinet un sac de toile, elle me dit : Personne ne peut donner à une Queen'sberry autre chose que de l'or ; voilà 250 guinées, et de plus, 20 pour les billets du Duc et les miens : mais il faut encore que je vous donne quelque chose pour l'amour de Tyrawley. Tirant alors

de son porte-feuille un billet de banque, elle me le mit dans la main, en me disant que sa voiture alloit me reconduire chez moi, de peur qu'étant si chargée, il ne m'arrivât quelque accident.

Quoique le caprice de la Duchesse eût fini d'une manière plus gracieuse qu'il n'avoit commencé, et que son présent fût beaucoup plus beau que celui que m'avoit fait la Comtesse de Cardigan, je dois avouer que je fus bien plus flattée du procédé de cette dernière, qui m'a continué ses bontés pendant tout le tems que j'ai resté au théâtre. Il y a une manière d'obliger qui donne du prix aux moindres faveurs; il y en a une autre qui mêle de l'amertume aux plus importans bienfaits.

Mon bénéfice me produisit beaucoup plus que je n'eusse osé l'espérer : plusieurs hommes, alors, me faisoient l'honneur de se dire mes admirateurs, et ils prirent cette occasion pour montrer leur générosité, sans offenser ma délicatesse.

Parmi ceux qui m'honoroient de leur attention, étoient Lord Byron, Seigneur qui n'avoit guères à s'énorgueillir que d'un titre et d'une assez jolie figure, et M. Montgomery, qui s'est appelé depuis Sir Georges Metham. Comme je

ne voulois écouter aucune proposition que le mariage, et aucun parti qui ne me donnât une voiture, M. Montgomery me dit franchement que quant au premier article, il ne pouvoit me le promettre, parce qu'il étoit dans la dépendance de son père, dont il ne pourroit obtenir le consentement; que pour le second, il n'avoit point assez de fortune pour me le procurer. Après cet éclaircissement, il se retira dans le Yorkshire. La franchise de ce jeune homme, de l'affection duquel je ne pouvois douter, et qui ne chercha point à me tromper, m'intéressa beaucoup pour lui.

LETTRE XII.

1er. Janvier 17—

LORD Byron me poursuivoit sans cesse ; mes refus blessèrent son amour-propre ; il résolut de se venger de ma froideur. Il étoit fort lié avec un homme dont la conduite déshonoroit le rang, et dont je tairai le nom par égard pour sa famille ; Mylord avoit fait de cet homme son confident, son ami, titre non moins fréquemment profané que celui d'amant par des gens dont l'âme n'est digne de connoître ni l'amour ni l'amitié : ce fut lui qu'il chargea du soin de sa vengeance. Le Comte *** se croyoit amoureux d'une jeune femme avec laquelle j'avois une étroite liaison ; il étoit persuadé qu'en me détournant des sentiers de la vertu, il auroit un moyen de plus pour attirer dans ceux du vice celle qu'il aimoit.

Dans ces vues il fréquentoit la maison de M^{rs}. Jackson, ce qui déplaisoit fort à ma mère ; mais comme il avoit été un pilier de coulisses pendant qu'elle étoit au théâtre, et que souvent

il lui avoit rendu de petits services, elle ne pouvoit refuser ses visites. Elle le recevoit avec une froideur qui eût rebuté tout autre qu'un homme de qualité ; mais il étoit aussi confiant qu'assidu. Ma mère m'avoit enjoint de rompre toute intimité avec la personne qui étoit l'objet des poursuites du Comte : celle-ci étoit légère ; et quoique née dans une position distinguée, elle s'étoit dégradée par sa liaison avec une femme de qualité qui avoit plusieurs fois quitté son mari.

Ma mère, alors, étoit devenue tout-à-fait dévote ; la religion occupoit une si grande partie de son tems, que le soir elle étoit rarement visible. M^rs^. Jackson, que je ne quittois guères, et qui venoit souvent avec moi aux soupers de M. Quin, m'avoit transporté une grande partie de l'amitié qu'elle avoit eue pour ma mère : mais je ne devois pas profiter longtems de cet avantage.

Un Dimanche soir, le vil Comte ***, sachant que ma mère étoit occupée, vint me dire que Miss B***, la jeune personne dont j'ai parlé, étoit en voiture au bout de la rue de Southampton, et qu'elle désiroit de me parler. Sans même me donner le tems de prendre ni mes gants, ni mon chapeau, je cours à la voi-

turc ; elle s'ouvre, le Comte me pousse dedans, y monte avec moi, et les deux chevaux partent au galop.

Dans ma surprise, je pouvois à peine parler; bientôt je m'écriai, je m'exhalai en reproches. Mylord les reçut avec une tranquillité vraiment philosophique, me disant froidement qu'on ne vouloit point me faire de mal, et que je ferois mieux de rendre heureux Lord Byron, que de refuser ainsi mon propre bonheur. Son ami, ajouta-t-il, étoit sur le point d'épouser Miss Shaw, parti extrêmement riche, qui le mettroit à même de me faire de grands avantages. Etourdie de tant d'audace et d'insolence, je restois muette.

Enfin la voiture s'arrêta dans un lieu écarté, à l'extrêmité de *North-Audley-Street*, en face de la campagne. *Oxford-Street*, alors, ne s'étendoit pas aussi loin qu'aujourd'hui. Le Comte étant descendu, me fit entrer dans la maison. Il sortit ensuite pour me préparer, disoit-il, un logement. Il en avoit déja vu un chez une couturière, au marché Carnaby, dans Broad-Street, et il se proposoit de revenir immédiatement me prendre pour m'y conduire. La maîtresse de la maison étoit, selon lui, une très-honnête femme, et il pro-

testoit, avec les plus horribles imprécations, qu'on ne me vouloit faire aucune violence.

Une grande crainte en fait taire de moindres, et l'inconvénient de rester seule dans cette maison inconnue, ne me paroissoit rien en comparaison de tout ce que j'avois à redouter de deux hommes aussi audacieux et aussi puissans. La terreur m'avoit saisie : j'étois immobile et comme frappée de la foudre.

Peu de tems s'étoit écoulé, lorsque le Comte revint. Avec lui, qui vis-je entrer !.... Mon propre frère. Une joie soudaine s'empara de moi à la vue de ce protecteur que m'envoyoit la Providence. Je courus pour me jeter dans ses bras ; mais je fus si violemment repoussée, que je tombai par terre ; je perdis connoissance. En reprenant mes sens, je ne vis auprès de moi qu'une vieille femme qui me dit qu'elle avoit ordre de me conduire au logement qui m'étoit destiné.

Je demandai, d'abord, comment mon frère s'étoit trouvé là : j'appris de la domestique qu'il avoit infligé au lâche Comte une punition corporelle ; mais, comme il avoit supposé que j'étois venue de mon consentement, il avoit déclaré qu'il ne vouloit plus me voir, et qu'il m'abandonnoit à mon mauvais sort. La vieille

femme ajouta qu'il avoit menacé le Comte et son complice d'une poursuite judiciaire ; ce qui avoit tellement intimidé le premier, qu'il avoit donné ordre qu'on me fît sortir de chez lui le plutôt possible, craignant qu'on ne me trouvât dans sa maison, et qu'il n'en résultât une preuve contre lui.

En arrivant dans Broad-Street, je découvris, à ma grande joie, que la maîtresse de la maison, qu'on appeloit Mirwan, avoit travaillé pour moi, sans que je connusse sa demeure. Je lui racontai mon aventure simplement, comme elle m'étoit arrivée : et mon extérieur, ainsi que mes yeux fatigués de pleurs, témoignoient assez la vérité de mon récit.

J'appris ensuite les particularités suivantes, relativement à mon frère, pour qui j'étois plus inquiète que pour moi ; car je lui étois tendrement attachée. Occupé sur mer pendant plusieurs années, et depuis longtems attendu, il venoit d'arriver ; et par une de ces combinaisons du hasard qu'on a peine à croire, il se trouvoit au haut de la rue de Southampton, précisément au moment où l'on me faisoit monter malgré moi dans une voiture. Disposé à secourir une personne à qui

l'on sembloit faire violence, il s'étoit avancé; mais la rapidité avec laquelle le cocher avoit fait partir ses chevaux, ne lui avoit pas permis de nous atteindre. Arrivé chez Mrs. Jackson, il avoit à peine eu le tems d'entrer et de demander de mes nouvelles, que cette dame s'étoit écriée : Ah! monsieur, courez à son secours! Lord *** vient, à l'instant même, de l'emmener. Mon frère, à ces mots, avoit conclu que je devois être la personne qu'il venoit de voir enlever. Mais sachant qu'il lui seroit impossible de rejoindre la voiture, il s'étoit rendu droit à la maison du Comte. Ne le trouvant point chez lui, il s'étoit promené devant sa porte, jusqu'à ce qu'il le vît venir, et c'étoit alors qu'il l'avoit accueilli comme je l'ai raconté. De chez le Comte, mon frère étoit allé chez Lord Byron, où il l'avoit accusé d'avoit co-opéré à l'enlèvement de sa sœur. Mylord avoit nié qu'il eût aucune part à cette action, assurant même sur son honneur, ce qui, au reste, étoit très-vrai, qu'il ne m'avoit pas vue de la journée.

Mon frère, ajoutant foi à l'assertion de Lord Byron, devint furieux contre moi. Sans faire de recherches ultérieures, il me jugea capable d'avoir formé une liaison illicite avec un homme

marié, vieux et sans principes. Me regardant alors comme une femme perdue, il partit sur-le-champ pour Portsmouth, et je fus ainsi privée d'une protection qui m'eût été plus nécessaire que jamais.

LETTRE XIII.

18 Janvier 17 —

Bientôt, j'appris que mon aventure avoit été présentéé dans les Journaux sous les points de vue les plus défavorables. On me prodigua toutes les injures que peut dicter la méchanceté ; et pourtant je n'avois pas commis, même de pensée, la moindre faute du genre de celle qu'on me reprochoit. J'écrivis à ma mère : elle me renvoya mes lettres sans les ouvrir ; je n'avois de vêtemens que ceux que je portois, et mon obligeante parente empêcha qu'on m'en envoyât. Le trouble que ma disparution avoit causé à Mrs. Jackson avoit tellement affecté cette dame, qu'elle en étoit malade. Mrs. Mirwan, chez qui j'étois logée, me procura avec bonté tout ce qui m'étoit nécessaire : elle employoit tous ses soins pour me consoler ; mais elle y travailloit inutilement ; je ne pouvois sans horreur envisager ma situation, ni penser que j'étois devenue injustement, dans l'espace de deux jours, la fable de la ville.

Que faire ? Je n'avois ni ami, ni protecteur.

Quoique tout pût prouver mon innocence, quoique M^{rs}. Mirwan pût certifier que je n'avois pas reçu une visite depuis que j'étois chez elle, toutes ces preuves me devenoient inutiles : à qui les offrir ? Ma mère étoit inexorable; mon frère absent; M^{rs}. Jackson étoit malade, et mon impitoyable parente ne lui laissoit rien parvenir.

Accablée sous le poids de ces tristes réflexions, je succombai à mes peines; une fièvre lente me saisit; je fus bientôt aux portes du tombeau. Jamais malheureuse créature n'a été plus punie d'une véritable faute, que je ne l'étois d'un crime imaginaire.

La fièvre cédant enfin à l'âge et au tempérament, le médecin me conseilla d'aller prendre l'air de la campagne. Je n'avois point d'argent; M^{rs}. Mirwan eut la bonté de m'en prêter. Après avoir long-tems hésité sur le lieu vers lequel je dirigerois mes pas, je me décidai à aller voir une M^{rs}. Clarke, parente de ma mère, qui demeuroit à Braintree, dans le comté d'Essex. Cette personne, ainsi que ses parens, étant Quakers, il étoit peu probable qu'ils eussent entendu parler de mon aventure. Quelques mois auparavant, une sœur de M^{rs}. Clarke m'avoit fait un legs de 300 livres, à condition

que je n'embrasserois pas la profession de comédienne : mon engagement à Covent-Garden ayant annullé ce legs, il n'avoit pas été réclamé.

Aussi-tôt que, grâce à ma bonne hôtesse, je fus en état de partir, je me mis en route par la voiture publique, ayant soin d'observer la leçon que m'avoit donnée, sur mon habillement, la Duchesse de Queen'sberry : j'avois adopté la maxime d'Horace : *Simplex munditiis*. Cette simplicité dans mes vêtemens eut un avantage auquel je n'avois pas songé : elle trompa M^rs. Clarke; et lui faisant croire que j'étois de la même secte qu'elle, me procura un très-bon accueil. Toute la famille prit, d'après cet extérieur, une si bonne opinion de moi, que l'on m'offrit de bonne grâce tout ce qui se trouvoit à Clarke-Hall. Mon vêtement n'avoit pas cependant la sévérité compassée des véritables Quakers; il étoit seulement assez simple et assez propre pour me mériter le titre de Wet Quaker (Quaker mitigé), distinction fondée principalement sur ce que ceux de cette dénomination portent des rubans, de la gaze et de la dentelle. J'admire plusieurs des principes de ces hommes si simples, si propres, et en apparence si honnêtes; mais n'avez-vous pas eu, ainsi que moi, mille occasions de voir qu'un chapeau rabattu et un

habit brun, un tablier vert et du linge uni, couvroient plus d'orgueil et de sotte vanité, que toutes les broderies d'un habit de cour?

La pâleur de mon teint prouvant assez que j'avois été malade, et que j'avois besoin de prendre l'air de la campagne, cela me dispensa de chercher un prétexte pour motiver ma visite. Mes parens supposèrent tout naturellement que j'étois venue pour réclamer mon legs, et me reçurent amicalement : le lendemain de mon arrivée, ils me payèrent les intérêts échus ; ce qui me mit en état de rendre à Mrs. Mirwan une partie de ce qu'elle avoit eu la générosité de me prêter. Quelques jours après, sans s'informer si je n'avois pas perdu mon droit au legs, ils m'en payèrent le capital. J'avoue que je fis d'autant moins de scrupule de le recevoir, qu'étant riches et sans enfans, mes parens n'avoient pas besoin de cet argent.

Après toutes les peines que je venois d'essuyer, cette tranquille demeure me parut un séjour céleste ; j'y trouvois la paix, la gaité, l'abondance ; j'y étois heureuse et satisfaite.

LETTRE XIV.

27 Janvier 17 —

Au bout de quelques semaines, je fus entièrement rétablie. L'apothicaire qui prenoit soin de moi, étoit de la même secte que mes parens; trompé comme eux par le *Quakerisme* (si je peux m'exprimer ainsi) de mon habillement, il sembla prendre pour moi un goût dont ceux-ci ne cherchèrent pas à le détourner. Une foire annuelle est, dans ce canton, une époque de plaisirs et de fêtes. Mon empesé courtisan m'invita avec mes hôtes à dîner chez lui : il avoit décoré sa maison de fleurs, et l'avoit remplie de tout ce qu'il avoit pu imaginer de plus propre à montrer sa passion pour moi. Mais l'aveugle Déesse qui gouverne le monde, n'avoit pas décidé que je dusse jouir long-tems de cette vie paisible; dans un de ces caprices qui lui sont familiers, elle amena un incident qui me fit perdre à-la-fois et les soins de mon admirateur, et la bonne volonté de mes parens.

A ce dîner avoit été amené, par un ami du maître

maître de la maison, le célèbre Zacharie Moore, personnage aussi connu par sa prodigalité que par son infortune. Moore avoit joui jadis d'un revenu de vingt-cinq mille l. (*a*) : sa prudence n'étoit pas proportionnée à ses richesses. Grâce à son extravagance, et aux chicanes de son intendant, il finit par se trouver réduit à une pauvreté vraiment honteuse, puisqu'il y étoit tombé par sa faute. Ce qu'il y eut d'étrange, c'est que le misérable qui lui avoit escroqué cette immense fortune, eut l'impudence de lui proposer sa propre fille en mariage, offrant à cette condition de lui rendre tout son bien. M. Moore, avec beaucoup de noblesse, selon moi, rejetta cette honteuse proposition. Tous les gens de sa connoissance, en admirant cette grandeur d'âme, ne purent s'empêcher de blâmer un défaut d'ordre, par suite duquel il se vit réduit à accepter, à l'âge de quarante ans, une enseigne

(*a*) Lorsque dans les Romans Anglais on nous parle de ces étonnantes fortunes, nous sommes tentés de reprocher à l'auteur des suppositions qui choquent la vraisemblance. Ici nous voyons un simple particulier jouir d'un revenu équivalent à six cent mille livres de France. Nul pays, peut-être, n'offre, plus que l'Angleterre, des exemples de cette prodigieuse accumulation de richesses dans quelques mains. *N. du Tr.*

dans un régiment qu'on envoyoit à Gibraltar : je veux, à cette occasion, vous citer une épitaphe, si l'on peut lui donner ce nom, qui fut faite pour lui, pendant sa vie.

ZACHARIA MOORE.

Monument vivant
De l'amitié et de la générosité des Grands.
Après une intimité de trente ans
Avec la plupart des
Grands Seigneurs des trois Royaumes,
Qui lui avoient fait l'honneur de l'aider
A dissiper une immense fortune,
Ces illustres amis,
Par reconnoissance
Des beaux jours, des amusantes soirées
Qu'il leur avoit fait passer,
L'ont promu, par leur crédit,
A la quarante-septième année de son âge,
A une Enseigne
Dont il jouit aujourd'hui
A Gibraltar.
1756.

Je reviens à mon histoire. Rien ne se passa, jusqu'à l'après-midi, qui pût troubler l'harmonie de la société, ou me faire la moindre peine. Mais, après le dîner, l'ami de M. Moore lui ayant dit tout bas que j'étois une Quaker mi-

tigée, dont son voisin l'apothicaire étoit épris, M. Moore, sans vouloir me nuire, donna carrière à sa légéreté, et dit assez haut pour être entendu de toute la compagnie : Bon ! une Quaker mitigée ! hé ! c'est Miss Bellamy, la célèbre actrice qui a reçu tant d'applaudissemens, l'hiver dernier, au théâtre de Covent-Garden. L'altération visible de mes traits, aussi-tôt qu'il eut prononcé ces mots, lui fit voir qu'il avoit dit quelque chose de déplacé ; mais, comme *Marplot*, il ne put deviner ce que c'étoit.

Mrs. Clarke n'ayant point relevé ce qui venoit de se dire, je me flattai qu'elle n'y auroit point fait attention. Cependant, peu de tems après, elle demanda sa voiture, et laissa son mari, qui aimoit assez à boire, s'amuser avec l'aimable habitant de Londres. Après notre départ, M. Clarke fit sur mon compte quelques questions, et apprit tous les détails de mon aventure. M. Moore, au récit qu'il en fit, ayant ajouté que tout le monde me croyoit fort innocente, mon parent qui, tout Quaker qu'il étoit, avoit de l'honneur, et dont le courage étoit éveillé par les fumées du vin, pensa que, comme appartenant à sa famille, j'avois droit à sa protection : il reprit le che-

min de chez lui, déterminé à poursuivre l'affaire, et à obtenir raison de l'injure qui m'avoit été faite.

Cependant, nous regagnions la maison. Dans la voiture de Mrs. Clarke étoit une autre dame, ce qui empêcha ma cousine de s'expliquer avant notre arrivée. Je n'étois pas, je l'avoue, sans inquiétude sur les questions qu'elle pourroit me faire. Mais, comme elle m'avoit toujours montré une extrême douceur, je ne pouvois penser qu'elle eût dans le caractère autant des traits de Xantippe, que je lui en trouvai depuis. J'avois oui dire qu'elle étoit jalouse; mais elle étoit arrivée, ainsi que son mari, à un âge où cette passion est supposée s'amortir, et je l'en croyois désormais parfaitement guérie.

En descendant de voiture, elle se fit mal au pied. Je m'avançai, lui offrant ma main pour l'aider à gagner le parloir; mais elle la refusa avec un air de dignité théâtrale, prononçant en même tems d'un ton dédaigneux: Arrière! Je crus d'abord que cela s'adressoit à un chien, qui venoit pour la carêsser; mais je ne tardai pas à être détrompée. Nous ne fûmes pas plutôt entrées dans la maison, que, me regardant en face, elle me dit d'un ton auquel je

n'étois nullement accoutumée : Arrière, te dis-je ! tu es un enfant d'iniquité, tu t'es vendue à l'impur ; tu m'en as imposé. Ici je l'arrêtai, ne pouvant supporter l'imputation de mensonge. Je lui demandai en quoi je l'avois trompée, et je la défiai de me citer une seule conversation où je lui eusse dit autre chose que la vérité. Comme elle avoit réellement conçu pour moi de l'amitié, elle parut fâchée de ce qu'elle avoit dit, et je crois qu'elle cherchoit à s'excuser quand son mari entra.

Aussi-tôt qu'il lui eut raconté ce qui m'étoit arrivé, et dit ce qu'il se proposoit de faire en conséquence, elle sentit sa colère se rallumer ; la colombe redevint une Méduse. Arrière, s'écria-t-elle encore ! arrière ! La perdition te suivra ; tu es venue pour séduire mon bien aimé avec tes artifices ; Satan s'est emparé de toi, aussi bien que de ta mère : sors, je te prie, de ma maison. Ici son bien aimé l'interrompit, disant que rien ne l'empêcheroit d'aller à la grande cité pour y forcer le méchant homme à me faire réparation, en me prenant pour son épouse. Et ne m'as-tu pas dit, John, reprit Mrs. Clarke, ne viens-tu pas de me dire que le méchant homme étoit marié ? Mon cousin John, dans son ivresse, avoit oublié cette pe-

tite circonstance, qui, tout-à-coup, arrêta son zèle chevaleresque.

Suivit un moment de silence, dont je profitai pour dire à ma cousine, qu'après ce qui venoit de se passer, je ne pouvois rester un jour de plus dans sa maison; non pas, ajoutai-je, que je fusse choquée de la risible imputation qu'elle me faisoit d'avoir voulu séduire son mari; mais j'étois offensée de la manière dont elle avoit parlé de ma mère : au reste, forte de mon innocence, je lui pardonnois toutes ses injures, excepté l'accusation de fausseté. Sachez, Madame, lui dis-je avec le plus de dignité qu'il me fut possible, que j'ai une âme au-dessus de tout artifice.

A ces mots, Mrs. Clarke, avec un changement de ton et de manière qui auroit fait honneur à la comédienne la plus consommée, me dit très-doucement : Anne, tu crois peut-être au dogme des Turcs, qui pensent que les femmes n'ont point d'âme. Le regard malin dont elle accompagna ces paroles, me fit quitter l'air important que j'avois pris; ma colère finit, et je partis d'un éclat de rire : cela mit fin à notre conversation. Nous nous séparâmes pour aller nous coucher. Avant de me quitter, Mrs. Clarke me serra trois fois la main, et me dit

bonsoir en me souhaitant *toutes sortes de bonnes choses ;* salutation qu'emploient ordinairement les Quakers avec leurs plus intimes amis. Malgré ce témoignage d'une amitié renaissante dans le cœur de ma pétulante cousine, je résolus bien de ne pas m'exposer à voir renouveller une pareille scène.

LETTRE XV.

8 Février 17 —

Je me levai le matin de bonne heure, avec le projet d'aller à Ingatestone, où demeuroit une jeune dame qui, dans une visite qu'elle avoit faite à ma cousine, m'avoit beaucoup engagée à aller passer quelque tems chez elle. Mes parens firent l'un et l'autre tous leurs efforts pour m'engager à rester quelques jours de plus avec eux; mais me voyant décidée, ils me laissèrent aller. Mrs. Clarke voulut absolument que j'acceptasse d'elle quelques présens; entre autres choses, elle me donna l'Apologie de Barclay, ouvrage qui, quelques années après, me fut d'une très-grande utilité. Je partis de Clarke-Hall sur les neuf heures du matin, dans la voiture de ma cousine. En arrivant à Ingatestone, j'appris avec grand chagrin que Miss White, chez qui j'allois, étoit partie pour Londres, avec toute sa famille, à l'effet d'y assister à l'assemblée annuelle de sa secte. Je me fis

conduire à une auberge, d'où je renvoyai la voiture.

Tandis qu'on me préparoit à dîner, j'allai me promener au bout de la ville. Séduite par l'aspect d'une jolie campagne, je m'avançai vers une éminence, d'où l'on découvroit au loin la contrée : j'observois dans la vallée une belle ferme, autour de laquelle tout annonçoit l'industrie; tout-à-coup, je vis quelque chose glisser à mes pieds; c'étoit un serpent. Je veux fuir: un enfant s'offre pour me protéger, et d'un coup de bâton tue mon ennemi.

De retour à l'auberge, je fais quelques questions sur le pays. Cette ferme, me dit-on, appartenoit à Lord Petre, digne et respectable Seigneur, quoique *Catholique Romain*. Je souris, et mon hôtesse fut un peu embarrassée de voir que j'étois de cette même Religion. Le fermier de Lord Petre étoit aussi un honnête homme, quoique Papiste. Je fus curieuse de savoir quelle différence impliquoient ces deux expressions; c'étoit, me dit-on, celle d'un Lord à un Paysan.

Tentée de passer quelque tems dans cette solitude, j'envoyai demander au fermier s'il voudroit recevoir en pension une personne de sa secte. M^{rs}. William, son épouse, vint me

trouver à l'auberge ; bientôt nous fûmes d'accord.

J'allai le même jour prendre possession de mon nouvel asyle : la première personne que j'y trouvai fut le jeune enfant qui, le matin, m'avoit servi de champion. Je fus présentée à la famille, composée du fermier, de sa femme, de deux fils, l'un veuf depuis peu, l'autre garçon, et de plusieurs domestiques ; honnêtes et industrieuses gens, vraiment heureux dans leur obscurité. On me conduisit, le soir, dans une chambre mieux meublée que le reste de la maison ; c'étoit celle de la jeune femme qui, récemment, étoit morte ; et j'y trouvai des livres que je ne m'attendois pas à rencontrer dans une demeure aussi champêtre. Le matin et le soir M. Williams faisoit la prière en présence de tout son monde ; il n'eût pas permis au moindre gardeur de vaches d'y manquer. A nos repas, tout le monde étoit gai, à l'exception du jeune veuf, dont les traits exprimoient encore les regrets et la tristesse. Mrs. Williams sembloit plus occupée de ce fils que de l'autre ; non pas, dit-elle, qu'elle l'aimât davantage, mais parce qu'il avoit à ses soins plus de droits que l'autre, qui étoit exempt de soucis. Mon hôte me fit admettre les dimanches et fêtes dans

la chapelle de Lord Petre. Je passai dans cette ferme les jours les plus heureux dont j'eusse joui depuis ma sortie de ce cher couvent, où j'ai vécu quelques années pour le regretter toujours.

LETTRE XVI.

13 Février 17—

Depuis que j'étois dans cette retraite, j'avois souvent écrit à ma mère, sans en recevoir aucune réponse. J'étois d'autant plus étonnée de son silence, que, suivant ce que M. Moore avoit dit à mon cousin Clarke, je passois généralement pour n'avoir eu aucune part à mon enlèvement. Au bout de quelques semaines, j'allai un soir me promener au lieu où, à mon arrivée dans le pays, j'avois trouvé un serpent : sur cette éminence étoit un grand arbre, à l'ombre duquel on avoit placé quelques bancs pour la commodité de ceux qui venoient là jouir d'une des plus jolies vues du monde. Fatiguée de regarder au loin, je m'assis, et j'ouvris un livre que j'avois apporté; c'étoient les Lettres des Morts aux Vivans, de M. Rowe. Cette lecture m'inspiroit une sorte de tristesse; je me levai pour m'en retourner : tout-à-coup il me sembla que je voyois ma mère paroître devant moi. Sa figure étoit si remarquable, ses traits étoient tellement gravés dans mon cœur,

que je ne pouvois m'y tromper. Je conclus, sur-le-champ, que son silence avoit été occasionné par sa mort : mon imagination étoit exaltée par la lecture que je venois de faire ; je fus persuadée qu'elle venoit me reprocher d'avoir abrégé ses jours. L'idée que j'avois été, quoiqu'innocemment, la cause de sa mort, me fit une telle impression, que je tombai sans connoissance sur le gazon. Quelles furent, à mon réveil, ma joie et ma surprise de me sentir véritablement serrer dans ses bras! c'étoit elle. Heureux, heureux moment, m'écriai-je! Je reçois donc encore les caresses d'une mère ! Un tendre pardon n'auroit pu me faire plus de plaisir quand j'aurois été véritablement coupable.

Lorsque je fus revenue de mon trouble, je lui demandai ce qui avoit produit en elle cet heureux changement de disposition. Elle m'apprit alors que cette parente qui m'avoit montré tant d'inimitié, venoit de mourir; qu'à sa mort on avoit trouvé dans sa chambre les lettres que j'avois écrites; elle les avoit toutes retenues. Ma mère avouoit qu'elle avoit été, ainsi que Mrs. Jackson, fort irritée de mon silence : mais elle ne pouvoit, de tems à autre, ne pas se reprocher d'avoir abandonné une jeune personne de mon âge, sans

être bien sûre que j'étois coupable. Pour peu qu'elle eût réfléchi, me dit-elle, sur les circonstances de mon enlèvement, elle auroit dû reconnoître que je n'y avois point eu de part ; car si je l'avois prémédité, j'aurois emporté ma petite garde-robe, ainsi que le produit de mon bénéfice, qu'au contraire je l'avois priée de garder. Elle convenoit que toutes ces particularités pesées de sang-froid parloient en ma faveur, autant que, mal présentées, elles avoient paru m'être contraires. Convaincue, ajouta-t-elle, et de votre innocence et de la perfidie de ma parente, et ayant trouvé dans vos lettres votre adresse, j'ai volé sur les aîles de la tendresse maternelle pour expier la manière inhumaine et irréfléchie dont je vous ai traitée. A mon arrivée à la ferme, apprenant que vous étiez sortie, et Mrs. Williams m'ayant indiqué le chemin que vous aviez pris, mon impatience ne m'a pas permis d'attendre votre retour.

A mes remercîmens, à mes tendres caresses je ne pus m'empêcher de mêler quelques reproches sur l'injure que ma mère m'avoit faite de se défier de ma sincérité. La véracité, lui dis-je, est la vertu dont je me glorifie ; je l'ai honorée depuis mon enfance, et quoiqu'il ait pu m'en coûter pour ne m'en point écarter,

j'espère qu'elle m'accompagnera jusqu'au tombeau.

Ayant ainsi respectivement soulagé nos cœurs, nous nous rendîmes à la ferme. J'appris avec grande peine de ma mère que la bonne Mrs. Jackson, depuis peu devenue veuve, venoit très-imprudemment de se remarier à un Irlandais, nommé Kelly, et qu'elle se préparoit à accompagner son mari en Irlande. Je devois à cette dame tant de reconnoissance, et j'avois pour elle tant d'amitié, que cette nouvelle mêla quelque amertume au bonheur inattendu dont je jouissois.

Ma mère m'ayant apporté des vêtemens de la saison, la vanité qui, malgré toutes mes humiliations, n'étoit point éteinte dans mon âme, m'engagea à paroître le dimanche suivant un peu plus parée que je n'avois fait jusqu'alors, non que j'eusse perdu de vue la propreté simple que j'avois adoptée en venant à la campagne; mais quelques belles dentelles que m'avoit données Mrs. Jackson, un habillement un peu plus à la mode que celui que je portois ordinairement, excitèrent une curiosité qui ne s'étoit pas encore éveillée. Tant qu'on avoit vu en moi une fille simple, discrète et modeste, la critique m'avoit respectée, et les bonnes

gens qui m'environnoient m'avoient montré toutes sortes d'égards et d'amitié : si-tôt qu'encouragée par cette dame arrivée de Londres, je voulus paroître une belle et élégante demoiselle, ils me regardèrent avec une pitié mêlée de mépris. La conduite de ces bons paysans montre mieux qu'un gros livre quels sont l'extérieur et le maintien qui conviennent à des mœurs pures et à un cœur innocent.

Si j'avois profité de cette leçon, je me serois contentée d'un humble genre de vie ; mais une folle vanité me persuadoit que j'étois obligée à faire vivre ma mère dans une plus grande aisance que ne le comportoit sa pension ; et nul autre moyen ne se présentant à moi pour y réussir, que la carrière du théâtre, je résolus d'y rentrer.

Aussi-tôt que j'eus formé ce projet, la vie champêtre perdit tous les charmes que j'y avois trouvés. Rians aspects, promenades solitaires, tranquilles lectures au bord des eaux ombragées de saules, tout ce qui avoit enchanté mon imagination, lui parut froid et monotone : elle anticipoit sur les plaisirs qui m'attendoient dans le monde, et ne prévoyoit ni le trouble qui les accompagne, ni les chagrins qui les suivent.

LETTRE XVII.

22 Février 17 —

Peu de jours après, à la grande satisfaction du fermier et de sa famille, qui commençoient à nous regarder d'un œil de soupçon, ma mère partit pour Londres, où je ne devois pas tarder à la rejoindre. En arrivant à la ville, elle devoit m'y procurer un logement, puis aller voir M. Rich, pour savoir s'il voudroit m'engager. En se rendant à cet effet à Covent-Garden, elle rencontra M. Shéridan qui, ayant entrepris la direction d'un théâtre à Dublin, étoit venu à Londres, pour y faire des recrues. Il s'informa de moi, et montra le désir de m'engager. Ma mère répondit qu'elle ne croyoit pas à propos d'écouter aucune proposition de ce genre, jusqu'à ce qu'elle eût vu M. Rich, auquel sa fille avoit tant d'obligations. M. Shéridan l'ayant approuvée, elle promit de lui faire part du résultat de son entrevue avec M. Rich.

Celui-ci, dès que ma mère lui eut parlé

de sa rencontre avec M. Shéridan, et du désir qu'il avoit de m'engager, lui donna, sans hésiter, une preuve de sa bienveillance pour moi, ainsi que de son désintéressement, en l'invitant à accepter la proposition. Elle m'offroit, dit-il, un double avantage, en ce qu'elle me mettoit à même de profiter des leçons d'un excellent maître, et me donnoit occasion de paroître dans les premiers emplois, faculté que je n'aurois pas eue à Londres, les rôles alors, excepté pour les débuts, appartenant aux acteurs aussi exclusivement que leurs appointemens.

Quand j'arrivai à la ville, je trouvai à l'auberge, une lettre de ma mère, qui m'annonçoit qu'elle avoit pris pour moi, un logement à Chelsea. Je m'y rendis sur-le-champ. J'y trouvai M. Shéridan, avec qui je fus bientôt d'accord. Aussi honteuse de me montrer aux gens de ma connoissance, que si j'avois mérité tout ce qu'on avoit dit de moi, je quittai Londres, sans prendre congé de personne. Négligence répréhensible, particulièrement à l'égard de M. Rich et de M. Quin, auxquels m'attachoient tant de motifs de reconnoissance.

Dans mon engagement avec M. Shéridan, je ne stipulai que pour un rôle que je craignois

qu'on ne me refusât à cause de ma jeunesse; c'étoit celui de Constance dans le *Roi Jean*. J'avois pris ce rôle en gré, quoiqu'il me convînt médiocrement, tant par le peu d'expérience que j'avois du théâtre, que par ma figure, qui eût beaucoup mieux convenu à celui du Prince Arthur (fils de Constance.)

Je vous parle de cette particularité, parce que ce rôle est devenu, depuis, le sujet d'une grande contestation.

Avec moi et ma mère, qui avoit promis de m'accompagner, le directeur avoit engagé quelques autres personnes, qu'il avoit promis de défrayer, ainsi que nous, jusqu'à Dublin. Nous arrivâmes sans accident à Park-Gate; là, les vents se trouvant contraires, M. Shéridan nous quitta, laissant à ma mère la direction de la troupe, et partit pour Holy-Head.

Nous ne ressemblions pas mal à la troupe du Roman Comique: la nôtre étoit composée de Mrs. Elmy; d'un jeune aventurier, son amant, nommé Lacy; de M. Morgan, malade parvenu au dernier période de la consomption; de ma mère, et de moi.

Ma mère et Mrs. Elmy étoient sans cesse en altercation. Cette dernière étoit fort gaie, et ne manquoit point de sens; mais son défaut de

moyens l'empêchoit de faire au théâtre beaucoup d'effet. Elles différoient l'une de l'autre autant que l'ombre et la lumière : le maintien froid et réservé de ma mère contrastoit d'une manière très-piquante avec la légéreté de M^rs. Elmy, qui forçoit quelquefois sa gaité par esprit de contradiction. De cette opposition de caractères résultoient d'assez plaisantes scènes. Je veux vous en citer un exemple.

Nous avions passé, dans notre route, par un lieu nommé Evisée-Bank : M^rs. Elmy parut si enchantée de ce nom, que, pour la satisfaire, je la gratifiai sur-le-champ du titre de Comtesse d'Evisée. Ce titre de nouvelle création devint pour ma mère un fréquent sujet de contradiction : dans toutes les auberges la prétendue Comtesse avoit le meilleur appartement, et l'on montroit pour elle plus de soins et d'égards que pour toute autre. Ma mère, impatientée, finit par me dire que si je ne retirois pas à notre compagne ce titre importun, elle quitteroit la troupe, et continueroit le voyage seule avec moi. Je fus donc obligée, en arrivant à Park-Gate, de dégrader ma Comtesse, et de lui rendre le nom modeste de M^rs. Elmy.

Après quelques jours passés à Park-Gate, toujours contrariés par les vents, nous prîmes

par terre la route de Holy-Head. Nous traversâmes à cheval une partie du pays de Galles. Ce fut dans cette route que, parmi quelques Irlandais qui se joignirent à nous, je vis pour la première fois M. Crump, dont j'aurai souvent à vous reparler. C'étoit un homme d'environ cinquante ans, laid, mais actif, complaisant et intelligent. Il montroit pour ma mère tant d'attentions, que nous le regardâmes comme très-amoureux d'elle. Je dois observer que ma mère possédant encore plusieurs restes de cette beauté qui avoit séduit un des hommes les plus aimables du Royaume, notre supposition n'étoit nullement invraisemblable. Vous verrez ci-après combien elle étoit mal fondée.

Nous arrivâmes à Holy-Head, précisément au bon moment pour nous y embarquer; une demi-heure après, le paquebot mit à la voile, et nous couduisit sans accident en Irlande.

LETTRE XVIII.

1er. Mars 17—

Nous fûmes reçues, ma mère et moi, en arrivant à Dublin, par une de ses anciennes amies, la femme du célèbre docteur Walker. Ce médecin avoit acquis dans sa profession une réputation telle que, tout en vivant très-honorablement, il amassoit une fortune considérable. Le docteur écrivoit alors un traité contre l'usage où l'on est en Irlande, d'enterrer les morts quelques heures après le décès. Il cherchoit à détourner les Irlandais de cette dangereuse méthode, qui peut empêcher beaucoup de gens non-encore morts, de revenir à la vie. Ma mère l'ayant entendu parler de cet ouvrage, lui raconta l'anecdote de Mrs. Godfrey, que j'ai insérée dans ma première lettre; et pour faire voir au docteur combien son opinion sur ce point, étoit conforme à celle qu'il vouloit établir, elle lui promit que s'il mouroit pendant qu'elle seroit en Irlande, elle examineroit avec soin l'état de son corps, et

ne le laisseroit enterrer que lorsqu'il n'y auroit plus aucune probabilité de son retour à la vie.

Ce n'est pas sans motif que je vous rapporte ces détails. Ils vous montreront combien il est imprudent de faire des promesses qu'on n'est point sûr de pouvoir tenir. Vous verrez tout ce qu'il en coûta de chagrin à ma mère, pour avoir enfreint celle-ci.

Nous restâmes dans la maison du docteur, jusqu'à ce que nous en eussions trouvé une que nous allâmes habiter, près du théâtre.

Aussi-tôt que je fus remise de la fatigue du voyage, j'allai rendre mes devoirs à Mrs. O'Hara, sœur de Lord Tyrawley, que je n'avois pas vue depuis mon enfance. J'eus le chagrin de la trouver aveugle. Elle fut très-aise de me voir, quoique assez mécontente de ma profession. Cependant, comme je portois le nom du mari de ma mère, le seul auquel j'eusse droit, puisque j'étois née pendant leur mariage, mon état de comédienne ne faisoit pas à sa famille un déshonneur public. Malgré son improbation de mon état, elle se proposa de me présenter aux gens de sa connoissance, comme sa nièce, fille reconnue du Lord Tyrawley.

J'appris avec grande affliction de Mrs. O'Hara la mort de ma bonne amie, Mrs. Pye, protec-

trice de mes premiers ans, et qui, depuis peu, avoit terminé sa carrière. J'ai toujours regretté de n'avoir pas été près d'elle dans ces derniers momens. Il me semble que mes soins, mon affection, auroient pu prolonger une vie si précieuse à son mari, si chère à tous ceux qui avoient connu cette estimable femme.

Mrs. O'Hara s'informa avec bonté de l'état de ma fortune, ce qui me fournit l'occasion de lui parler de la générosité de la Duchesse de Queen'sberry, et de la singulière leçon qu'elle m'avoit donnée; ce qui parut beaucoup divertir ma vieille tante. Je lui racontai aussi l'événement malheureux qui m'avoit causé tant de peine. J'ai pour règle de ne jamais me concilier à moitié la bonne opinion de quelqu'un. Quand on veut acquérir un ami, il faut se faire connoître à lui tel que l'on est, sans quoi l'on imite un malade qui, consultant un médecin, lui déguiseroit sa maladie. Lorsqu'on a quelques aveux à faire, il faut les rendre complets, ou l'on a contre soi autant de chances qu'en eût donné une dissimulation entière.

L'après-midi, on annonça Mrs. Butler et sa fille. Mrs. O'Hara me présenta à elles, comme sa nièce, parla de moi avec éloge, et comme

Mrs. Butler étoit une des femmes du premier rang dans le pays, qu'elle avoit beaucoup de liaisons, que toute la noblesse fréquentoit sa maison, elle lui demanda pour moi sa protection. Mrs. Butler étoit d'une taille élégante; elle avoit été fort jolie, et conservoit encore quelque agrément. L'altération de sa beauté sembloit être due moins aux ans qu'aux maladies. Sa fille étoit belle, vive et spirituelle; nous étions à-peu-près du même âge : elle parut, dans cette entrevue, prendre pour moi un goût que je me sentis disposée à cultiver. Ces dames, avant de sortir, engagèrent ma tante à aller avec moi dîner le lendemain chez elles, et y passer la soirée. Je montrai le plus grand empressement à profiter de cet honneur, et ma tante promit de m'accompagner. Infirme, et condamnée à une vie très-réglée, elle me congédia de bonne heure, pour être moins incommodée de la soirée du lendemain.

En rentrant à la maison, je trouvai notre compagnon de voyage, M. Crump, tête à tête avec ma mère. Celle-ci m'apprit que Miss Saint-Léger, l'une des trois dames que j'avois connues chez Jones, quelques années auparavant, étoit venue pour me voir. Elle me prioit de l'aller trouver le lendemain matin, chez

Lady Doneraile, dans Dawson-Street. Ainsi, étant arrivée sans connoître à Dublin une seule femme, je me trouvai tout d'un coup en mesure d'être introduite dans les meilleures compagnies de Dublin. Flattée de la manière dont j'avois été reçue chez M^rs. O'Hara, je dis en riant, à ma mère, qu'il falloit qu'elle bannît un peu de sa réserve, pour engager M. Crump, qui paroissoit se plaire avec elle, à lui donner tous ses momens de loisir; car probablement elle jouiroit peu de ma société; les devoirs de mon état, et les invitations que j'allois sûrement recevoir, promettant d'occuper tout mon tems. M. Crump promit, pour sa part, de suivre mon conseil; mais ma mère fut très-choquée de la liberté que j'avois prise avec elle. J'ai déja dit qu'elle avoit conservé toute la pruderie des Quakers, quoiqu'elle eût renoncé aux dogmes de cette secte.

Le lendemain matin, j'allai déjeûner chez Miss Saint-Léger, qui me reçut avec une politesse animée par le plaisir d'embrasser une personne chère, qu'on revoit après une longue absence. Elle me demanda avec empressement des nouvelles de Miss Conway, et fut bien touchée d'apprendre que cette jeune personne étoit dans un dépérissement alarmant. Son

service auprès de la Princesse de Galles, dont elle étoit fille d'honneur, l'empêchant de prendre les mesures qui eussent pu rétablir sa santé. Miss Saint-Leger me pressa de rester à dîner avec elle; mais lorsque je lui eus dit que j'avois un engagement, et nommé les personnes chez qui je dînois, elle me dit obligeamment qu'elle se félicitoit alors de ne me pas avoir, la connoissance de M^rs^. Butler étant la plus précieuse que je pusse faire à Dublin. Elle témoigna même beaucoup de regret de ne pouvoir fréquenter cette maison; Lady Doneraile, sa tante, s'en étoit éloignée pour quelque tracasserie.

Ma réception chez M^rs^. Bulter fut on ne peut plus flatteuse. Cette dame se déclara ma protectrice avant même de savoir si je mériterois ses bontés; et lorsque je pris congé d'elle, elle m'invita à passer dans sa maison toutes les heures que je ne serois pas obligée de donner au théâtre; ce que je lui promis bien volontiers.

LETTRE XIX.

12 Mars 17—

Le talent, le génie, ne suffisent pas pour acquérir la gloire. Le théâtre, comme tous les arts, demande de grands travaux, de profondes et sérieuses études. Tout homme qui veut se faire un nom, peut s'appliquer ces beaux vers de Spencer :

« Aux plaines de Bellone, comme dans » la retraite du cabinet, celui-là, le premier, » rencontrera la gloire qui la cherche avec le » plus de peine ; elle habite les lieux incultes, » parmi les armes, au milieu des vagues irritées, » et ne se trouve qu'au travers de la peine » et des dangers. Celui qui repose, oisif dans » ses foyers, ne la verra point entrer dans » sa paisible demeure. Devant sa porte, les » Dieux ont voulu qu'habitassent la sueur, » les soins vigilans. Facile, au contraire, est » le sentier qui conduit au plaisir ; on y » marche sans peine, et l'entrée de son palais » est ouverte à toute heure. »

Qu'il me soit permis de le dire : Le peu de mérite que j'ai acquis dans mon art, je l'ai acquis par beaucoup d'efforts. Le tems que me prenoit la société que je cultivois, n'a jamais été dérobé à celui qu'exigeoit mon instruction.

Notre théâtre s'ouvrit avec éclat. Une circonstance heureuse pour moi, fut que le comte de Chesterfield, étoit alors vice-roi. M. Barry avoit eu quelque succès, l'hiver précédent, sur ce théâtre, dans le rôle d'*Othello*. Le directeur, après m'avoir engagée, lui manda d'étudier celui de *Castalio*, parce qu'il se proposoit de me faire bientôt paroître dans l'Orpheline. Pour ajouter à nos succès, M. Garrick se joignit cette année à notre troupe. Il avoit eu quelque contestation avec le propriétaire du théâtre de Drury-lane ; et d'un autre côté, M. Rich ayant refusé de lui accorder les conditions qu'il demandoit, il vint à Dublin. Il s'étoit rarement trouvé dans une même troupe, trois acteurs aussi supérieurs que Garrick, Shéridan et Barry.

Les deux premiers, M. Garrick et M. Shéridan, convinrent de jouer alternativement les personnages de Shakespeare, et de réunir leurs talens dans toutes les pièces. Dans l'Or-

pheline, Garrick faisoit *Chamont;* Barry, *Castalio*, et Shéridan, *Polydore.* Dans la *Belle Pénitente* (*a*) *Shéridan* jouoit le rôle d'*Horatio;* Garrick, celui de *Lothario*, et Barry, celui d'*Altamont.* Barry avoit dans ce dernier rôle, une telle supériorité, que ce personnage sembloit aussi important que les deux autres. J'étois obligée de jouer presque tous les soirs, et quelquefois dans des rôles qui me convenoient fort peu; mais animée par les nombreux applaudissemens que je recevois, je faisois tous mes efforts pour les mériter. Voulant donner à ma profession tout le tems qu'elle exigeoit, et cependant me livrer aux amusemens de la bonne compagnie, je me privois souvent du repos que demande la nature. Un bon tempérament, un courage inépuisable, soutinrent cette activité pendant toute la saison.

(*a*) Tragédie, en cinq actes, de Rowe, représentée pour la première fois, en 1703. On y remarque, comme dans tous les ouvrages de cet auteur, un style nombreux et soigné. Mais elle manque d'action et d'intérêt. Le sujet en est italien; et cependant Rowe connoissoit si peu cette langue, qu'il a fait Sciotto (nom de l'un de ses personnages) de trois syllabes. *N. du Tr.*

Au bout de quelque tems, on proposa la tragédie du *Roi Jean*, dans laquelle Roscius et le directeur devoient paroître ensemble, et jouer alternativement le *Roi* et le *Bâtard*. M. Shéridan insista pour qu'en cette occasion, je jouasse *Constance*. M. Garrick s'y opposa, parce que, dit-il, il ne resteroit personne pour faire le *Prince Arthur*, que Mrs. Kennedey, alors Miss Orpheur, qui, à-peu-près du même âge que moi, et fort marquée de petite vérole, paroissoit beaucoup plus âgée.

Sur le refus positif que fit M. Garrick de me laisser jouer ce rôle qui me plaisoit, et pour lequel j'avois stipulé dans mon traité, je courus à ma protectrice, Mistris Butler, à qui je me plaignis de ce qu'on ne tenoit pas ma convention. Quoiqu'elle fît grand cas de M. Garrick, elle avoit pour moi tant de bonté, qu'elle envoya sur-le-champ chez tous ses amis, pour les prier de ne point aller au spectacle le jour qu'on donneroit la pièce. Outre l'importance que donnent le rang et la fortune, Mrs. Butler avoit une grande considération dans la société. De plus, elle donnoit souvent des bals, et toutes les jeunes femmes qui y étoient habituellement invitées, étoient fort empressées de lui

complaire, pour continuer à y être admises. Chacun, en conséquence, fut disposé à lui obéir, et fit circuler son invitation. La chambrée, le jour qu'on donna la première représentation du *Roi Jean*, fut très-peu nombreuse; la recette ne monta pas à quarante livres.

Ce fut la première humiliation que l'immortel Roscius eût éprouvée sur le théâtre. Il eut lieu de se repentir de m'avoir préféré pour le rôle de *Constance*, M^rs^. Furnival. Mais ce qui rendit mon triomphe complet, fut que, lorsqu'on redonna la même pièce, M. Shéridan jouant *le Roi*, M. Garrick *le Bâtard*, et moi *Constance*, on renvoya à la porte plus de monde qu'on ne put en placer; la discussion relative aux rôles ayant été connue du public, les spectateurs, pour me venger, me prodiguèrent les applaudissemens.

Malgré ce succès, je résolus de rendre à M. Garrick, à la première occasion qui se présenteroit, la mortification qu'il m'avoit fait essuyer : il ne tarda pas à s'en offrir une. *Le petit grand homme*, devoit avoir, dans la saison, deux bénéfices; et afin qu'ils ne fussent pas trop rapprochés l'un de l'autre, il étoit convenu que l'un auroit lieu de bonne heure, dans l'année.

l'année. Il avoit indiqué *Jeanne Shore* (*a*), pour son premier bénéfice. Lorsqu'on vint m'inviter à jouer ce rôle, je le refusai absolument, motivant mon refus sur la même raison qui avoit servi de prétexte pour m'enlever celui de Constance, savoir, ma jeunesse. Voyant que les instances étoient inutiles, M. Garrick pria Miss Butler d'user de son crédit pour obtenir de moi ce qu'il savoit bien que je ne pourrois refuser à une personne à qui m'attachoient également la reconnoissance et la politique. En même-tems, pour ne négliger aucun moyen de me toucher en sa faveur, il m'écrivit un billet qui produisit l'incident que vous allez lire, et devint, pendant quelque tems, le sujet de toutes les conversations de Dublin.

Dans ce billet, il me marquoit que si je vou-

(*a*) Jane Shore, tragédie en cinq actes, de Nic. Rowe, donnée, pour la première fois, en 1713. Cette pièce est estimable sous le rapport du style et celui de la moralité ; mais on lui reproche de manquer d'une certaine profondeur de sensibilité qu'exige la tragédie. L'auteur passe pour avoir plus étudié les livres que scruté le cœur humain.

Rowe étoit né en 1673 ; il est mort en 1718. *N. du Tr.*

lois l'obliger, il composeroit, pour moi, un merveilleux épilogue qui, avec le secours de mes yeux, feroit plus de ravage que n'en avoient jamais fait la chair et le sang, depuis le commencement du monde.

Il adressa cette ridicule lettre à l'*idole de mon âme, la belle Ophélie*, et la remit à son domestique, avec ordre de me l'apporter; mais celui celui-ci avoit fait aux ordres de son maître peu d'attention; il donna la lettre à un portier dans ma rue, sans se donner la peine d'en regarder l'adresse. Le portier ayant lu la suscription, et ne connoissant personne dans toute la ville de Dublin qui s'appelât l'*idole de mon âme, ou la belle Ophélie*, porta le billet à son maître, qui se trouvoit être un journaliste. A ce moyen, le contenu fut bientôt inséré dans les papiers publics. L'auteur de cette belle épître fut, comme on peut le croire, extrêmement affligé de sa publication, et ainsi fut ma mère qui trembloit toujours pour ma réputation. Mon caractère, heureusement, étoit trop bien connu, pour qu'un incident si ridicule pût y porter quelque atteinte.

Nul n'est sage à toute heure, dit un proverbe, et jamais il ne fut mieux appliqué. Qu'une pareille pauvreté eût échappé à la plume

de l'immortel Roscius, c'étoit une étrange chose. La fortune en la publiant, sembla vouloir punir son auteur d'un moment d'oubli, pour le corriger à jamais du mauvais goût et de la froide plaisanterie.

Avec une troupe ainsi composée, on peut croire que la recette de l'hiver fut extrêmement avantageuse pour M. Garrick et M. Shéridan. Je ne me rappelle pas combien gagna Roscius; mais on dit dans le tems que c'étoit une somme presque incroyable.

M. Garrick, réconcilié avec moi, vint plus souvent dans la maison du Colonel Butler. Celui-ci avoit à quelques milles de Dublin, une maison près de la côte; ma mère, supposant que les bains de mer me feroient beaucoup de bien, loua pour me les faire prendre, une maison meublée, aux appentis de Clontarf. Elle avoit choisi ce lieu pour que je ne fusse pas éloignée de ma chère Miss Butler, dont j'étois devenue inséparable. Notre intimité étoit si étroite, que, quoique nous nous vissions généralement à dîner, et que nous passassions ensemble le reste de la journée, nous nous écrivions toujours le matin un ou deux billets. Rien n'est si doux que la liaison de deux jeunes personnes de cet âge, douées

d'intelligence et de quelque sensibilité. Exempte du trouble, des inquiétudes de l'amour, elle se nourrit de plaisirs innocens, d'illusions flatteuses; c'est un sentier parsemé de fleurs, sur lequel on court d'un pied léger, qui ne rencontre pas une épine.

A la fin de la saison, M. Garrick se disposa à retourner en Angleterre avec la riche moisson qui avoit couronné ses travaux. Mrs. Butler, qui goûtoit fort les gens d'esprit, aimoit autant sa société que sa fille aimoit la mienne, et certes c'étoit avec raison; car j'ai connu peu de gens d'aussi bonne compagnie que M. Garrick, quand il vouloit être aimable. Un tour que lui joua Mrs. Butler, vous prouvera qu'elle n'avoit ni moins de gaité, ni moins de malice que lui.

Quelques jours avant que M. Garrick quittât l'Angleterre, Mrs. Butler, sa fille et moi, étant à nous promener sur la terrasse, nous vîmes arriver au galop le célèbre acteur; il nous eut bientôt jointes, et à notre grand regret, principalement à celui de Mrs. Butler, il nous apprit qu'il avoit le projet de partir de Dublin le lendemain. Au milieu de la conversation, la maîtresse de la maison nous quitta brusquement; mais elle revint bientôt,

tenant un paquet cacheté, qu'elle remit à Roscius, lui disant en même-tems : Je vous donne ici, M. Garrick, quelque chose de plus précieux que la vie ; vous y lirez mes sentimens; mais j'exige de vous que vous n'ouvriez ce paquet que lorsque vous serez hors la vue de Dublin. Nous fûmes tous fort surpris de ce don mystérieux, sur-tout le chapelain du Colonel, qui étoit présent. Comme la dame étoit naturellement sévère, et qu'elle ne s'étoit jamais écartée des règles de la vertu, personne ne pouvoit soupçonner ce que signifioit ce discours ; mais Garrick, aussi confiant qu'homme au monde dans ses moyens de plaire, prit le paquet avec un air de reconnoissance très-significatif, persuadé qu'il contenoit, non un riche présent, car celle qui l'offroit étoit publiquement et habituellement généreuse, mais une déclaration de tendres sentimens, que sa vertu ne lui permettoit pas de faire connoître à son vainqueur, tant qu'il étoit en Irlande.

M. Garrick, après le dîner, prit congé, et si-tôt qu'il fut parti, Mrs. Butler nous apprit que ce précieux paquet, dont elle lui avoit fait présent, ne contenoit autre chose que les hymnes de Wesley et le discours du docteur

Swift, sur la Trinité, ajoutant que dans son voyage il auroit le loisir d'étudier l'un de ces ouvrages, et de digérer l'autre. Nous rîmes tous beaucoup de la plaisanterie. Je dois ajouter que lorsque je le revis, M. Garrick m'apprit qu'à l'ouverture de son paquet, et voyant quel en étoit le contenu, au lieu d'en profiter en bon chrétien, il en avoit très-payennement fait un sacrifice à Neptune ; pour vous le dire plus clairement, il avoit jeté pêle-mêle M. Wesley et le docteur Swift dans la mer.

Pendant que j'étois aux appentis de Clontarf, il m'arriva une aventure qui pouvoit m'être très-funeste, et qui cependant me fait encore rire, toutes les fois que je me la rappelle.

Un jour la belle veuve Madden, depuis Lady Ely, vint me faire une visite ; il étoit fête ; elle devoit passer la journée avec moi, je la conduisis à quelques milles de là, dans une grange où on faisoit le service divin, pour la commodité des paysans du canton, pour la plupart pauvres pêcheurs de la côte.

Le tems étoit fort chaud, l'Eglise pleine ; le Prêtre qui officioit transpiroit si fortement qu'il étoit obligé à chaque instant de s'essuyer le visage ; malheureusement il se servoit à cet effet d'un mouchoir bleu tout neuf, qui,

se déchargeant, lui coloroit la figure d'une manière vraiment risible.

Ma compagne, fort gaie, et très-peu dévote, me donnoit de tems en tems des coups de coude, pour me faire regarder ce pauvre Prêtre, et malgré le respect que j'ai toujours cru devoir à un culte public, j'avois peine à tenir mon sérieux. Le Ministre, après l'office, fit un sermon; il avoit pris pour sujet la chute de nos premiers parens; et comme la plupart de ses auditeurs femelles étoient des femmes de pêcheurs, il leur dit en vrai style Hibernois : « Votre mère Eve vendit » son âme immortelle pour une pomme; mais » telle est votre corruption, malheureuses, » que vous vendriez la vôtre pour une huître, » ou peut-être pour une moule. »

Ici ma belle amie ne fut plus maîtresse d'elle-même; elle partit d'un éclat de rire, et s'enfuyant de la chapelle, me laissa seule, exposée à toute la fureur de l'auditoire.

J'avois, grâce à Dieu, une réputation de piété qui m'empêcha de courir un vrai péril.

Le Prêtre, s'adressant à moi, me dit que s'il ne me connoissoit pas comme incapable de participer à une pareille indécence, il me feroit chasser de l'Eglise : pour l'appaiser, je

promis de lui envoyer le nom de la coupable, et le service finit tranquillement.

Miss Madden avoit très-prudemment remonté à cheval, et étoit retournée chez moi, précaution sans laquelle elle auroit fort bien pu subir le destin d'Orphée, les fidèles de ce canton n'étant ni moins barbares, ni moins attachés à leur culte que les Bacchantes de la Thrace.

Heureusement M. Crump étoit le pénitent du Prêtre offensé; il arrangea l'affaire; c'est la seule chose dont je lui aie jamais sçu gré.

Mrs. Madden n'avoit pas de grandes dispositions à subir le martyre pour un article de foi : vous pourrez en juger par le trait suivant.

M. Loftus, depuis comte d'Ely, lui fit la cour pendant son veuvage, l'épousa, et bientôt, rassasié de son bonheur, voulut profiter de la loi qui, en Irlande, déclare non-obligatoire le mariage d'un protestant avec une catholique. Mais la dame, qui n'avoit pas beaucoup compté sur la fidélité de son nouvel époux, avoit fait, la veille de son mariage, une abjuration légale du catholicisme. Cette précaution, que le mari n'avoit pas connue, le rendit malheureux pour toute sa vie.

LETTRE XX.

18 Mars 17 —

Au commencement de l'hiver suivant, on remit au théâtre *all for Love*, or the World weld lost (tout pour l'Amour, ou le Monde bien perdu), pièce dans laquelle Barry et Shéridan, dans les rôles d'Antoine et de Ventidius, étoient au-dessus de toute concurrence. La remise de cette pièce amena quelques incidens assez bizarres pour que je vous en rende compte. Le directeur, dans un voyage qu'il avoit fait dans l'été à Londres, avoit acheté un superbe vêtement qui avoit appartenu à la Princesse de Galles, et qu'elle n'avoit porté qu'une seule fois, le jour de la naissance du Roi. On me l'avoit arrangé pour le rôle de Cléopâtre; et comme le fond étoit un tissu d'argent, ma mère avoit jugé à propos d'y faire quelques changemens, pour faire paroître avec avantage ma taille, qui étoit fort mince. Ma femme-de-chambre, en conséquence, étoit allée au théâtre pour aider le tailleur et la couturière à faire

ce travail, ainsi qu'à coudre une certaine quantité de diamans. Ma protectrice m'avoit prêté non-seulement les siens, mais ceux de plusieurs de ses amies, qu'elle avoit empruntés à cet effet. Lorsque les ouvrières eurent fini leur ouvrage, elles sortirent de la chambre, et très-imprudemment en laissèrent la porte ouverte.

Mrs. Furnival, qui avoit une dent contre moi, tant parce que je l'avois éclipsée dans quelques rôles, que parce que je lui avois enlevé celui de *Constance*, allant à sa loge, passa par hasard devant la porte ouverte de la mienne : voyant mon bel habillement étalé, et n'appercevant personne pour le garder, elle emporta la toilette de la Reine d'Egypte pour en parer la matrone *Octavie*, qu'elle devoit représenter. Mrs. Furnival, en observant de tems à autre mon costume, très-différent de celui des héroïnes du tems, avoit acquis assez de goût pour dédaigner le velours noir, que celles-ci portoient habituellement; et sans considérer l'inconvenance qu'il y avoit à revêtir une matrone Romaine de la parure d'une Reine voluptueuse, ou peut-être ne se doutant pas qu'il y eût à cela la moindre inconvenance, résolut d'être une fois dans sa vie aussi magnifique que moi, et cela à mes dépens. Se mettant donc

vîte à l'ouvrage, elle mit par dehors les plis que, par l'ordre de ma mère, on avoit mis en dedans.

Ma femme-de-chambre, de retour à ma loge, ne trouvant plus le précieux vêtement qui avoit été confié à ses soins, tomba dans dans un extrême effroi. Parcourant comme une folle tous les coins du théâtre, elle apprit enfin que c'étoit Mrs. Furnival qui l'avoit pris : aussitôt elle court à la loge de celle-ci, et reste confondue en le voyant occupée à défaire l'ouvrage qui lui avoit coûté tant de peines. Ma domestique étoit du sang des Obrien, et quoiqu'elle n'eût pas reçu une éducation analogue à ce haut lignage, elle avoit hérité de tout le courage des Rois d'Ulster : on fut obligé d'arracher de ses mains mon envieuse rivale, qui n'en garda pas moins le sujet de la contestation.

Lorsque j'arrivai, au lieu de partager le désespoir d'Obrien, je ne pus m'empêcher de rire de l'aventure ; j'avoue même que je sentis un secret plaisir de l'effet que je présumois devoir en résulter. J'envoyai cependant demander les pierreries; mais la dame, encouragée par Nantz et par Morgan, qui n'étoit pas encore mort, me fit dire poliment que je les aurois après la pièce.

Je n'avois d'autre parti à prendre que de rendre le contre-sens complet, et de paroître aussi simple dans le rôle de la somptueuse Reine d'Egypte, qu'eût dû l'être, quoique sœur d'Auguste, la vertueuse femme d'Antoine. Aux diamans qui devoient orner ma tête, je substituai des perles; et de toute ma magnificence, je ne gardai que le diadême, symbole indispensable de la Royauté.

Tout ce qui a rapport au spectacle est aussi public à Dublin, qu'il le seroit dans une petite ville de province. Il n'avoit été bruit, depuis quelques jours, dans toutes les conversations, que de la richesse de l'habillement avec lequel je devois jouer. Quelle fut la surprise générale lorsque je parus en satin blanc! Mon obligeante protectrice, qui étoit dans une loge sur le théâtre, ne comprenoit rien à cette singularité: ne me voyant point parée des diamans qu'elle m'avoit prêtés, elle supposa que j'avois réservé mes bijoux pour la scène dans laquelle je devois paroître avec Antoine.

Quand j'entrai dans le foyer, le directeur qui s'étoit attendu à me voir vêtue dans tout l'éclat qui convenoit à la belle Cléopâtre, m'exprima avec quelque humeur sa surprise de cette bizarrerie, qu'il regardoit comme un ca-

price. Je n'avois pas eu le tems de lui en expliquer la cause, lorsqu'obligé d'entrer sur la scène pour présenter Octavie à l'Empereur, il apperçut le geai paré des plumes du paon : dans son étonnement, à peine put-il débiter son rôle. Au même instant M^rs. Butler s'écria : Hé bon Dieu! cette femme a pris mes diamans. Le parterre crut tout bonnement que M^rs. Furnival avoit volé M^rs. Butler. Vous ne pouvez vous imaginer la confusion générale qu'excita cette méprise : cependant, les spectateurs voyant sourire M. Shéridan, prirent quelque patience jusqu'à la fin de l'acte. Lorsqu'il fut fini, ils applaudirent, avec raison, Antoine et son fidèle vétéran ; mais tous, comme animés d'un même esprit, s'écrièrent à-la-fois : Plus de Furnival ! plus de Furnival ! La magnifique dame, pour se tirer d'embarras, n'eut rien de mieux à faire que de se trouver mal, et les spectateurs eurent la complaisance d'attendre que M^rs. Elmy, qui par hasard se trouvoit au théâtre, se fût habillée pour finir le rôle d'Octavie; rôle qui, dans toute justice, auroit dû lui appartenir plutôt qu'à M^rs. Furnival, la douceur de sa voix et la décence de son maintien la rendant particulièrement propre à le jouer.

La pièce, au moyen de cette interruption, ne put faire le premier jour autant d'effet qu'on en avoit espéré. Mais le lendemain, animée peut-être par l'éclat de ma parure, ou plutôt par la présence de S. Ex. Lord Chesterfield, qui avec sa femme étoit au spectacle, je jouai, de l'aveu de tout le monde, mieux que jamais je n'avois fait : je fus universellement applaudie.

Un spectateur qui étoit sur le théâtre, prit un moyen très-peu convenable pour me montrer sa satisfaction. Un peu pris de vin probablement, car sans cela j'imagine qu'il n'eût pu se permettre une pareille hardiesse, au moment où je passois devant lui, il baisa le derrière de mon cou. Irritée de cette insulte, oubliant et la présence du Lord-Lieutenant, et celle d'un si grand nombre de spectateurs, je me retournai sur-le-champ vers l'insolent, et je lui donnai un soufflet. Quelque déplacée que fût cette manière de ressentir un outrage, elle reçut l'approbation de Lord Chesterfield, qui, se levant dans sa loge, m'applaudit de ses deux mains. Toute la salle, comme vous pouvez croire, suivit son exemple. A la fin de l'acte, le Major Macartney vint, de la part du Vice-Roi, inviter M. Saint-Léger (c'étoit le nom de l'indiscret) à faire des excuses au public, ce

qu'il fit sur-le-champ. Cette aventure contribua, ce me semble, à une réforme que désiroit depuis long-tems M. Shéridan. Il fut fait un réglement en conséquence duquel personne désormais ne devoit être admis dans les coulisses.

LETTRE XXI.

25 Mars 17—

Je répondois par les plus grands efforts aux bontés du public. M. Garrick, à cette époque, ayant acheté la moitié de la patente du théâtre de Drury-lane, et ayant entendu parler de mes succès, désira de m'engager pour l'hiver suivant. M. Delany, acteur du premier mérite, qui venoit en Irlande pour voir des biens qu'il y possédoit, fut chargé de m'offrir dix livres par semaine (*a*). Je refusai cette proposition, et j'eus tort. Je dois ajouter ici que je n'avois pas reçu moins d'encouragemens dans la comédie que dans la tragédie, et même dans le rôle de *Biddy* de *Miss in her Teens* (la Fille de treize ans,) je prouvai que je pouvois jouer la bouffonnerie aussi bien que la haute comédie.

(*a*) En Angleterre, presque tous les salaires se règlent à la semaine; on règle même ainsi les loyers des voitures, des maisons, les traitemens des commis, etc., etc. *N. du Tr.*

J'appris

J'appris alors que M. Quin avoit été très-mécontent de mon ingratitude apparente, et que s'étant réconcilié avec Mrs. Cibber, il lui donnoit les soins qu'il avoit eu la bonté de m'accorder; elle avoit témoigné peu de reconnoissance pour beaucoup de services qu'il lui avoit rendus, notamment en la faisant rentrer au théâtre, d'où les intrigues de son mari l'avoient fait sortir; il oublia ses torts, et lui rendit son amitié.

M. Garrick fut si offensé de mon refus qu'il jura, dit-on, de ne jamais m'engager, à quelques conditions que ce fût; mais les directeurs ne regardent guères comme obligatoires ces sortes de sermens: l'humeur les leur dicte, l'intérêt les en absout.

Vers ce tems, je jouois un soir le rôle de *Lady Townley* dans *The Provoked Husband* (le Mari provoqué.) Pendant le spectacle, je reçus de chez Mrs. Butler une carte écrite de la main d'un domestique, par laquelle on me prioit d'aller chez cette dame aussi-tôt que je serois libre. Je fis répondre verbalement que je serois le soir trop fatiguée pour avoir cet honneur. Si j'avois réfléchi que la carte étoit écrite par un domestique, j'aurois conçu qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire; car Mrs.

Butler saisissoit obligeamment toutes les occasions de m'écrire elle-même ; mais je n'y fis point d'attention. Quelques momens après, je reçus un second billet, par lequel on me marquoit qu'il falloit venir absolument aussitôt que la pièce seroit finie, et sans même changer d'habillement. Une invitation si pressante excita ma curiosité, et me fit attendre avec impatience la fin du spectacle. Je devois jouer *Miss Biddy* dans le divertissement; mais M. Dyer, qui devoit jouer *Fribble*, s'étant subitement trouvé mal, on fut obligé de changer la petite pièce, ce qui me permit de sortir plutôt que je ne l'avois espéré.

Aussi-tôt que j'eus fini mon rôle, j'entrai en chaise sans quitter le vêtement avec lequel j'avoit joué *Lady Townléy*, et me rendis à Stephen'sgreen. L'habillement que je portois étant moderne, il ne paroissoit pas ridicule hors du théâtre. Comme j'entrois par une porte du salon dans lequel étoient M^rs. Butler et les dames, le Colonel et plusieurs hommes qui sortoient de table avec lui, entroient par l'autre côté. Le cercle étoit nombreux ;l'élégance de ma parure attira les regards de tous les hommes ; mais aucune des dames ne me fit l'honneur de me parler ; la maîtresse

de la maison elle-même daigna à peine me saluer d'une légère inclination de tête.

Un accueil si différent de celui auquel mes amies m'avoient accoutumée, me surprit et me piqua. M'avançant vers Mrs. O'Hara, qui étoit présente, je lui en demandai la raison: Dans quelques minutes, me répondit-elle, elle alloit savoir si je méritois son amitié. Sûre de mon innocence, et persuadée que ma tante, moins que personne, devoit en douter, je me sentis offensée de sa froideur; mais je commandai à mon émotion, et je repris en apparence ma tranquillité.

Alors entra un homme dont la figure, la taille, les manières, la parure, surpassoient en agrémens tout ce que j'avois jamais vu. Les dames gardèrent leur gravité; on eût cru voir une assemblée de vieilles filles, occupées à déchiqueter la réputation de quelque jeune étourdie. Le bel étranger, avec toutes ses grâces, parut attirer aussi peu d'attention que moi. Le cercle dans lequel il me voyoit, la richesse de ma toilette, qu'ornoient précisément les diamans de Mrs. Butler, lui firent croire que j'étois une femme de qualité: et comme tout récemment une jeune personne de ce rang s'étoit déshonorée par une aventure ga-

lante, il me prit, d'après la réserve avec laquelle on me traitoit, pour cette demoiselle, qui, apparemment, avoit eu l'impudence de se montrer, malgré ses torts, dans la première société du Royaume. Tout ce qu'il voyoit ne pouvoit guères lui donner une autre idée.

Dans cette persuasion, ou par je ne sais quel autre motif, il parut s'occuper de moi plus que de toutes les autres femmes. Il s'approcha d'un air si facile, si confiant, que je reconnus sur-le-champ qu'il avoit voyagé; il m'apprit qu'il venoit de faire le grand tour (*a*), et qu'il arrivoit pour prendre possession de sa fortune, et se fixer en Irlande. Nous entrâmes en conversation sur diverses matières; je m'en tirai avec plus d'aisance que je n'eusse cru pouvoir faire dans de pareilles circonstances; ma gaité étoit si bien contrefaite qu'elle sembloit naturelle. Mon interlocuteur voyant mon assurance, commença à prendre de moi une idée plus favorable qu'il ne l'avoit eue d'abord.

L'épreuve projettée étant alors finie, on

(*a*) De l'Europe—..... Expression consacrée en Angleterre. *N. du Tr.*

envoya Miss Butler pour mettre fin à notre tête-à-tête. Le beau jeune homme, extrêmement curieux de savoir qui j'étois, alla à l'autre bout de la chambre, le demander tout bas à la maîtresse de la maison. Mrs. Butler lui répondit tout haut : « Mais sûrement vous » savez qui elle est ; je suis sûre que vous » la connoissez ; je sais même de bonne part » que vous la connoissez beaucoup. » Surpris, et un peu déconcerté de ce qu'il crut être un défaut d'usage dans une femme bien élevée, qui répondoit haut à une question faite à demi-voix, il l'assura, d'un ton encore plus bas, qu'il ne m'avoit jamais vue, et qu'il mettoit de l'intérêt à savoir qui j'étois. Fi ! fi ! M. Medlicote, dit alors ma respectable amie ; que direz-vous pour votre excuse, quand vous apprendrez que c'est là cette aimable fille, dont vous avez si cruellement attaqué la réputation pendant le dîner?

J'appris alors que ce jeune fat, énorgueilli de ses agrémens, s'étoit vanté, comme font beaucoup d'autres, de faveurs qu'il n'avoit pas eues, ne sachant pas que c'étoit précisément devant mes amis qu'il parloit, et qu'ils étoient à même de découvrir sa fausseté. Il faudroit le pinceau d'Hogarth pour

peindre ou la confusion du coupable, ou mon étonnement. Pendant quelques momens, je ne trouvai pas un seul mot à dire; ce fut M^rs. Butler qui me tira de ma rêverie : venant à moi, elle me prit la main, et avec un sourire plein de bonté : « Ma chère enfant, » me dit-elle, vous venez de subir une » terrible épreuve; mais elle étoit nécessaire. » Monsieur a lâchement noirci votre répu- » tation. Nous étions tous convaincus que » vous ne méritiez pas ce qu'il avoit dit » de vous; mais s'il vous avoit vue au théâtre » avant de vous rencontrer ici, il auroit » sûrement soutenu par des sermens ses ca- » lomnies, et quoique persuadés de votre » innocence, il nous eût été impossible de » le confondre. La mesure que nous avons » prise, un peu désagréable peut-être pour » vous, lui donne un démenti si formel » qu'il ne peut rester aucun doute. » Après cette explication, elle m'embrassa tendrement. Sortant de ses bras, j'allai me jeter dans ceux de ma tante, qui sembla enchantée de mon triomphe.

Quant à mon calomniateur, il est aisé de croire qu'il ne nous fatigua pas long-tems de sa présence. Tout agréable qu'il étoit,

personne ne désira de le retenir. Que de charmes n'eussent pas ajouté à ses grâces naturelles, la bonté, la simple et modeste vérité !

LETTRE XXII.

31 Mars 17 —

Après le départ de M. Medlicote, un des hommes présens nous apprit que ce jeune homme, pendant ses voyages, étoit devenu amoureux d'une belle Italienne qui, partageant sa passion, avoit quitté sa famille pour s'enfuir avec lui. Le frère de la dame, instruit de l'aventure, avoit poursuivi le couple fugitif, et ayant rejoint les coupables, avoit offert au séducteur le choix d'épouser son Hélène, ou d'arranger l'affaire au champ d'honneur. M. Medlicote, dans cette alternative, avoit pris le premier parti, et s'étoit lié de l'indissoluble nœud.

Tout le monde fut persuadé que si ma famille et mes espérances eussent répondu à sa fortune, M. Medlicote, regardant comme nul le mariage auquel il avoit été contraint, m'auroit offert sa main, en dépit de l'honneur et de l'humanité offensée. M^rs^. Butler déclara que rien ne pouvoit lui donner plus de satisfaction

que cette démonstration publique de mon innocence. Sans cette preuve, quoique ma conduite en Irlande lui fût un sûr garant de mon honnêteté, elle n'auroit pu laisser continuer une liaison intime entre sa fille et une personne dont la réputation n'eût pas été parfaitement intacte.

Ce dernier mot me frappa; et comme aucun défaut ne me répugne autant que la fausseté, je résolus, quoiqu'il pût en arriver, de dire à Mrs. Butler que ma réputation n'étoit pas absolument intacte, puisque sans que je l'eusse mérité, elle avoit été compromise par la scélératesse de deux hommes méprisables.

Pour le moment, je me contentai de plaindre les personnes de ma profession, toujours exposées aux propos d'une jeunesse inconsidérée qui croit pouvoir se faire un jeu de leur réputation: et cependant, ajoutai-je, plusieurs personnes avoient long-tems honoré le théâtre par leurs talens, sans avoir jamais mérité aucun reproche dans leur conduite. Telles étoient les Pritchard, les Clive, et d'autres, sans doute, plus dignes peut-être de considération pour avoir conservé, dans une position si périlleuse, une renommée sans tache, que nombre de femmes défendues, ou de la médisance par

leur rang, ou du danger par leur obscurité.

Je revins chez moi, agitée et mécontente : après une nuit sans sommeil, je me trouvai le matin avec la fièvre : cette indisposition qui me permettoit une solitude dont j'avois besoin, ne m'affligea point; mais l'amitié ne me négligea pas. M^{rs}. Butler et sa fille vinrent me voir. Mon absence du théâtre fut regardée comme une espèce de calamité publique. Pendant ma retraite, livrée aux réflexions, je considérai la profession que j'avois embrassée sous un point de vue plus humiliant qu'elle ne s'étoit encore offerte à mon imagination. Que le premier sot en qui la fortune autoriseroit la suffisance, eût le droit de parler de moi sans conséquence; que mon laquais, si je l'avois mécontenté, pût aller pour un schelling m'insulter sur la scène; c'étoit pour moi une idée révoltante. J'en fus tellement frappée, que je n'ai jamais recouvré depuis l'assurance que j'avois conservée jusqu'alors : ma maladie s'en augmenta; je fus plusieurs jours sans pouvoir jouer; et quand je reparus au théâtre, il s'y passa un évènement désagréable, qui, joint à d'autres circonstances, me fit quitter l'Irlande.

M. Shéridan, à cause de l'indiscrétion de M. Saint-Léger, et pour quelques autres rai-

sons, avoit annoncé dans les journaux que personne désormais ne seroit admis dans les coulisses. Il avoit donné des ordres en conséquence à toutes les portes. Assez rétablie pour aller à la salle, mais non pour y jouer, je m'y étois rendue un soir, lorsqu'un officier pris de vin voulut forcer la sentinelle placée à la porte du théâtre : le soldat persistant dans son refus, l'officier tira son épée, et le perça à la cuisse; le fer se rompit; il en resta un morceau dans la blessure. Entendant du tumulte sur le théâtre, je m'enfuis de la loge dans laquelle j'étois assise, et je courus à la sentinelle voisine pour me mettre en sûreté; c'étoit précisément l'homme qui venoit d'être blessé: je me trouvai à l'instant entourée par la foule, et obligée d'assister à l'extraction du fer cassé dans la plaie. La frayeur que me causa cette scène, dans un moment où je n'étois pas bien remise, me causa une rechute. Au reste, le blessé guérit assez promptement; mais il perdit l'usage de sa jambe, et l'aggresseur, qui étoit un homme de qualité, fut obligé de lui faire une pension pour sa vie.

LETTRE XXIII.

5 Avril 17 —

Lorsque je fus assez bien portante pour recommencer à jouer, M. Barry, voulant tenter la fortune en Angleterre, partit sans avertir le directeur, ni s'embarrasser de son engagement. M. Shéridan, comme je l'ai dit, étoit fort aimé à Dublin. Les jeunes gens de l'Université en avoient fait leur idole. Les dames le flattoient, et l'amour-propre l'égaroit. Il se croyoit capable de jouer tout ce que le théâtre peut offrir de plus difficile. Après le départ de M. Barry, il quitta les rôles dans lesquels il étoit sans concurrent, pour jouer les jeunes premiers et la haute comédie. Sa figure, sans contredit, n'avoit rien de disgracieux, et pouvoit convenir à cet emploi. Mais son maintien et le timbre de sa voix ne lui permettoient pas d'y prétendre à quelque supériorité.

Il ne tarda pas à s'en convaincre, et parut, en remettant *Esope*, vouloir trouver des pièces plus analogues à son jeu étudié. En cherchant un rôle pour moi dans cette pièce,

on pensa que celui de la jeune personne étoit trop insignifiant; celui de la dame raisonneuse exigeoit trop de volubilité; je fus obligée de prendre celui de *Doris*, la vieille nourrice, rôle extrêmement long, qui, avec celui d'Esope, compose les deux tiers de la pièce.

Il n'y a nul doute que M. Shéridan, le meilleur déclamateur qui jamais ait paru sur le théâtre Anglais, n'eût eu un succès distingué dans un rôle si particulièrement propre à son talent. Mais la pièce fut interrompue le jour même de sa première représentation : la salle étoit si pleine qu'un des spectateurs, nommé M. Kelly, se trouvant très-pressé dans le parterre, franchit la balustrade qui séparoit cet emplacement du théâtre. Ce mouvement fut fort applaudi par les spectateurs, dont la plupart n'approuvoient pas le réglement qui les empêchoit de se placer dans les coulisses. M. Kelly, flatté d'avoir quitté une position incommode, et tout glorieux d'avoir fait montre d'un courage qu'il n'avoit pas, s'en alla au foyer.

J'avois beaucoup entendu parler, dans le tems qu'on admettoit des spectateurs derrière le théâtre, des libertés que prenoient ces messieurs avec les actrices; en conséquence,

suivant l'exemple de M. Quin, je me tenois exactement dans ma loge ; mais, ce jour-là, craignant de ne pas bien savoir une scène presque toute en vers, que je devois jouer dans l'acte suivant, j'allai au foyer pour prier M[rs]. Dyer de la parcourir avec moi.

En y entrant, j'apperçus cette actrice qui sembloit fort embarrassée, et qu'un homme empêchoit de se lever de dessus un fauteuil où elle étoit assise. M'étant approchée d'elle, elle me dit tout bas que M. Kelly l'avoit grossièrement insultée. Sur quoi, sans réfléchir à la brutalité d'un ivrogne, et sur-tout à celle d'un grossier Irlandais pris de vin, je lui demandai pourquoi elle restoit là à l'écouter. Je n'eus pas plutôt lâché ce mot, que je vis que j'avois offensé la brute, et je m'enfuis dans ma loge, dont je fermai précipitamment la porte ; précaution très-convenable, car Kelly me poursuivit et essaya de la forcer, jurant qu'il vouloit se venger de moi.

Le bruit qu'il faisoit interrompit le spectacle, et attira le directeur, qui vint pour savoir ce qui l'occasionnoit ; trouvant Kelly disposé à faire du tapage, il le pria de quitter le théâtre. Celui-ci le refusa, et M. Shéridan ordonna qu'on le fît sortir de force. Il trouva alors de

la place dans le parterre, plusieurs des amis du directeur en étant sortis au bruit pour savoir ce qui se passoit. La pièce continua jusqu'à la première scène du dernier acte, que l'on jeta à M. Shéridan, qui faisoit Esope, une orange si bien visée, qu'elle fit entrer dans son front le crochet de fer du faux nez qu'il portoit pour ce rôle.

M. Shéridan n'étoit pas seulement un homme bien élevé; il avoit autant de courage et de résolution que qui que ce fût : on peut croire qu'il ne souffrit pas tranquillement un pareil affront : s'avançant sur le théâtre, il s'adressa ou à l'auditoire, ou à la personne qu'il supposoit avoir jeté l'orange; mais je ne pus entendre ce qu'il disoit : on baissa la toile, et la pièce ne fut point finie. L'étourdi qui avoit occasionné cet évènement, vint alors trouver le directeur pour lui demander satisfaction. Celui-ci la lui donna sur l'heure avec un bâton qu'à raison de son rôle, il avoit porté pendant toute la pièce. Kelly, au grand amusement de ceux des amis de M. Shéridan, qui étoient présens, se laissa tomber par terre en pleurant, et en jurant que son ennemi se repentiroit d'avoir traité ainsi un homme comme il faut. A la honte de sa profession (car il avoit une co-

carde), M. Kelly, pendant cette scène, portoit une épée à son côté.

Le directeur, après l'avoir ainsi corrigé de son insolence et de sa grossièreté, le laissa se traîner au café Lucas. En y entrant, il réclama la compassion de toutes les personnes présentes, leur raconta comment il avoit été traité, et pour les intéresser en sa faveur, contre M. Shéridan, il prétendit faussement que celui-ci avoit dit qu'il étoit meilleur gentilhomme (*a*) qu'aucun de ceux qui avoient ce jour-là assisté au spectacle. Il est à propos de vous dire que le café Lucas est le lieu où se rendent ordinairement les Irlandais pour y vuider leurs affaires d'honneur. Les parties combattent dans la cour, tandis que les spectateurs, aux fenêtres, veillent à ce que tout se passe honorablement, et font des paris sur l'issue du combat. Vous saurez que ces duels sont fort communs : les Irlandais sont très-susceptibles, et très-souvent se tiennent offensés de choses qui n'ont nullement été dites avec intention :

(*a*) Il y a ici une sorte de jeu de mots, sur l'expression *Gentleman*, qui y est prise dans un sens positif, quoiqu'elle n'ait, en général, qu'une signification indéterminée. *N. du Tr.*

il

il faut, avec eux, mesurer ses paroles, ou l'on est certain d'avoir une querelle. Ils ont, d'ailleurs, d'excellentes qualités ; mais ce défaut est général dans le pays.

Il n'est pas étrange que des personnes de cette humeur aient été faciles à disposer à un tumulte, d'autant qu'à cette époque les habitués du café Lucas méprisoient en général, toute autre science que celle qui apprend à distinguer le bon vin d'avec le mauvais. Ils convinrent donc tous de faire une sortie pour aller assiéger la salle de spectacle, et sacrifier le présomptueux directeur, qui avoit profané la qualité de gentilhomme, en montant sur le théâtre. Il avoit un tort plus grave aux yeux de gens aussi ignorans : c'est qu'il avoit reçu une éducation soignée, qu'il avoit perfectionnée par beaucoup d'étude et d'application.

M. Shéridan, ne supposant pas que personne pût prendre le parti d'un homme aussi lâche, que celui qui l'avoit insulté, avoit regardé l'affaire comme finie, et s'étoit retiré pour s'amuser avec quelques-uns de ses amis. La salle étoit fermée. Les braves cependant livrèrent l'assaut, et tâchèrent de forcer les portes ; mais les trouvant trop bien barricadées, ils se retirèrent.

Le lendemain, on devoit jouer, pour une

charité publique, *la Belle Pénitente*. Malgré l'objet de cette représentation, lorsque M. Shéridan parut dans le rôle d'*Horatio*, les *boucs* (c'étoit le nom qu'ils se donnoient) se levèrent tous, et crièrent aux dames de sortir de la salle. Il est impossible de vous peindre toute l'horreur d'un pareil moment; la consternation et l'effroi saisirent un moment les dames, qui étoient en grand nombre au spectacle : chacune se précipitoit; frères, maris, amans, tous songeoient à mettre à l'abri celles qui les intéressoient; tout étoit dans la confusion.

M. Shéridan fut de bonne heure invité par ses amis à quitter la salle; mais il ne voulut point y consentir. Cependant les *boucs* ayant sauté sur le théâtre, et paroissant menacer sa vie, il fut obligé, pour la conserver, de se retirer. Il est probable que, sans cette précaution, ils eussent exécuté leurs menaces; car ils enfoncèrent toutes les portes, dans l'espoir de trouver celui qu'ils appeloient l'offenseur. Les misérables ayant ouvert le magasin, trouvèrent, au lieu de l'homme qu'ils cherchoient, le manequin de *Falstaff*, qu'ils poignardèrent en plusieurs endroits.

Ils me firent aussi l'honneur de me rendre une visite. Deux hommes de qualité, M. Edward Hussey, aujourd'hui lord Beaulieu, et M. Mirwan, s'étoient joints à eux par curiosité; me dirent poliment qu'ils étoient venus pour me protéger; mais les prenant dans mon effroi pour les chefs de la troupe, et pensant qu'ils vouloient pousser leurs recherches dans tous les coins du bâtiment, je leur dis avec quelque aigreur, qu'il n'étoit pas probable qu'ils trouvassent dans ma loge ce qu'ils cherchoient, et que sûrement, s'il y avoit un homme, je n'y serois pas occupée à me déshabiller.

Sur ces entrefaites arriva M. Kelly, qui me prenant, je pense, pour Mrs. Dyer, dit que j'étois celle qui avoit occasionné tout le bruit. J'aurois reçu, peut-être, quelque autre insulte, si d'un ton très-décidé je ne leur eusse donné ordre de quitter ma loge. Ils obéirent, après que je leur eus permis de soulever le voile de ma toilette pour voir si le directeur n'étoit pas caché dessous. Aussi-tôt qu'ils furent partis, je courus à ma chaise. M. Hussey eut la complaisance de m'accompagner à pied, jusqu'à ce que je fusse rendue chez moi. Jamais je n'ai été plus contente d'y arriver.

Les Magistrats craignant, avec raison, qu'il

ne survînt de nouveaux troubles si le théâtre restoit ouvert, ordonnèrent qu'il fût fermé jusqu'au tems des représentations au profit des acteurs. L'affaire, cependant, ne finit pas là : les jeunes gens de l'Université, tant pour venger leur camarade, que pour montrer le chagrin qu'ils avoient d'être privés de leur amusement favori, s'avisèrent un matin d'aller faire une visite à M. Fitzgerald, à M. Kelly, et à quelques autres chefs de l'insurrection, et de les inviter amicalement à venir déjeûner avec eux au collège. Dans ce repas ils leur fournirent de la pompe de leur cour, assez d'eau pour leur rafraîchir la tête ; ils en avoient besoin, leur dit-on, pour préparer de sang-froid leur défense contre M. Shéridan, qui avoit commencé contre eux un procès.

LETTRE XXIV.

10 Avril 17 —

L'ON m'attendoit toujours chez le Colonel Butler, quand je n'étois pas au théâtre. Lorsque, dans cette famille, on entendit parler du tumulte, on fut très-allarmé pour moi, et le lendemain, en envoyant savoir de mes nouvelles, on me fit prier d'aller passer la journée à la campagne, où l'on étoit alors. Mais, encore fatiguée de l'effroi que j'avois éprouvé, je n'acceptai la partie que pour le jour suivant.

Ma mère, qui me voyoit rarement rester à la maison, parut flattée de mon refus, et se promit beaucoup de plaisir de ce que je passerois un jour avec elle. Dans la journée, j'envoyai Obrien, ma femme de chambre, demander des nouvelles du docteur Walker, qui étoit fort malade. Elle revint à sept heures, toute effrayée, nous apprendre que le docteur étoit mort, et que déja l'on se préparoit à l'enterrer. Elle ajouta que lorsqu'on avoit voulu l'ensévelir, les saignées qu'on lui avoit faites

au bras avant sa mort s'étoient rouvertes, et avoient saigné.

Il étoit tard : nous demeurions à près de deux milles de chez le docteur : ma mère, depuis quelques mois, étoit retenue chez elle par un rhumatisme ; j'étois moi-même fort indisposée. Il étoit impossible qu'aucune de nous deux pût arriver chez lui assez à tems pour prévenir une inhumation précipitée, ce que, dans toute autre circonstance, nous eussions certainement fait. Nous sûmes aussi que Mrs. Walker, cédant aux instances de sa sœur, avoit quitté sa maison pour se retirer avec elle à Dunleary. Ma mère, en conséquence, ordonna à la domestique de prendre une voiture, et si le corps étoit déjà enterré, de le faire retirer, à quelque prix que ce fût.

Le plus grand amusement qu'on puisse procurer en Irlande à des gens du peuple, est de veiller auprès d'un mort. Obrien n'ayant pas fait un secret de sa commission, eut bientôt plusieurs compagnes. Lorsqu'elle arriva, on lui dit que le corps avoit été enterré immédiatement après qu'elle étoit partie, parce que l'on avoit craint que la maladie dont le docteur étoit mort ne fût contagieuse. On ajouta que comme Mrs. Walker étoit Anabaptiste, on

avoit, par son ordre, enterré le docteur dans le cimetière de cette secte, qui étoit à l'extrémité de la ville.

Les gens qui accompagnoient Obrien étant venus dans l'espoir d'employer la nuit à leur occupation favorite, résolurent d'aller chez le marguillier, et d'exécuter les ordres de ma mère; mais il étoit tard, et ils ne purent trouver sa maison. Cependant, comme rien ne peut détourner des Irlandais qui courent après un plaisir, ils grimpèrent, hommes, femmes et enfans, par-dessus la porte, et entrèrent ainsi dans l'asyle des morts. Pendant qu'ils étoient assis autour de la tombe, Obrien entendit ou crut entendre un gémissement, ce qui leur donna à tous une grande impatience de revoir le jour.

Aussi-tôt qu'il parut, quelques ouvriers qui alloient à leur journée leur indiquèrent la demeure du marguillier, et celui-ci consentit, non sans beaucoup de peine, à faire ce qu'ils désiroient. A l'ouverture du cercueil, on trouva le corps entièrement privé de vie; mais on remarqua que le mort avoit essayé de rompre son linceuil, et de sortir de sa prison. Il s'étoit tourné sur le côté, et comme ma femme-de-chambre l'avoit rapporté, ses sai-

gnées s'étoient rouvertes. Le cercueil fut porté chez le marguillier, où une foule de curieux se rendit de toutes parts pour voir ce mémorable exemple de précaution inutile. La famille ayant appris ces circonstances, fit remettre le corps en terre, et l'affaire fut étouffée.

M'expliqueriez-vous bien comment il arrive que nous sommes, en général, frustrés dans nos plus chères espérances? Le cas du docteur est, à cet égard, extrêmement remarquable. La crainte d'être enterré vivant sembloit être l'objet habituel de ses pensées. Ce sujet lui fournissoit un fond inépuisable de conversation, et avoit souvent exercé sa plume. Il étoit impossible de détourner de son esprit le pressentiment dont cette crainte l'avoit frappé; et cependant combien de circonstances se sont combinées pour le réaliser! leçon frappante qui nous apprend à ne pas nous laisser épouvanter trop fortement par des maux possibles, que toute notre prudence ne sauroit prévenir.

On cite un autre exemple du même genre. Une dame Chaloner, qui demeuroit dans le Yorkshire, fut crue morte; comme notre pauvre docteur, elle fut trop promptement

ensévelie, mise dans un cercueil, et déposée dans l'enfeu de ses ancêtres.

Quelque tems après on eut occasion de rouvrir le caveau. A la surprise et au grand regret des parens de la dame, on trouva qu'elle avoit soulevé la planche supérieure de son cercueil (ce dont elle n'avoit pu venir à bout sans de très-grands efforts), et qu'elle étoit dedans, assise sur son séant. Cet événement, dit-on, a déterminé cette famille, lorsqu'elle inhume quelqu'un de ses membres, à ne mettre sur le cercueil qu'une planche très-mince, et à l'attacher très-légèrement : précaution plus qu'insuffisante, et dont l'effet le plus heureux seroit d'augmenter, s'il est possible, le malheur de l'être qui, enfermé dans un caveau, seroit réduit à en profiter.

Je fus très-affectée de ce triste accident : ma mère en pensa perdre l'esprit ; elle ne pouvoit se pardonner d'avoir manqué à la promesse solemnelle qu'elle avoit faite à son vieil ami. Nous ne mettons point, ce me semble, assez d'importance à ces derniers devoirs que prescrit l'amitié ; nous nous hâtons de fuir un spectacle qui choque notre sensibilité ; nous nous éloignons à la hâte lorsque, peut-être, un ami défaillant nous désire sans

pouvoir nous appeler, lorsqu'il compte sur une main chérie qui devroit fermer sa paupière. Je ne me rappelle point sans quelque satisfaction que les trois personnes que j'ai le plus aimées, ont expiré entre mes bras. Ce fut ainsi que je vis mourir ma chère Miss Conway, ma mère, et une autre personne dont vous verrez l'histoire souvent entremêlée dans celle de ma vie.

Qu'il me soit permis de vous conter encore à ce sujet la mort de feu M. Holland.

Il étoit très-malade de la petite vérole. La maladie l'avoit tellement affaissé, que sa garde le crut mort : comme tel, elle le dépouilla, et l'exposa à la manière ordinaire. Le médecin qui en prenoit soin, vint quelques heures après; et comme rien, à sa dernière visite, ne lui avoit fait craindre cet événement, il demanda à voir le corps. On le conduisit dans la chambre où, en l'examinant, il crut lui trouver quelques symptômes de vie. Il fit à l'instant chauffer le lit, et mettre le malade entre deux couvertures. Au bout d'une heure, le malheureux jeune homme donna des signes de vie, et put enfin articuler ces mots : *Je suis dans le ciel.* Mais le long

froid qu'il avoit subi, et les ravages de la maladie, rendirent inutiles tous les soins ultérieurs. Il mourut victime de la rapacité de la mercenaire à qui on l'avoit confié.

LETTRE XXV.

17 Avril 17 —.

Plusieurs circonstances fâcheuses s'étant ainsi succédées, mon imagination retomba dans la mélancolie dont j'avois eu la premiere atteinte à Ingatestone. Ma mère vit ce changement avec inquiétude : une passion pouvoit en être la cause, et cette supposition nuisoit au désir qu'elle avoit de me marier avec M. Crump. Cette union m'eût assuré l'aisance : selon elle, c'étoit plus que le bonheur.

Un inconnu, sous le nom de Strephon, avoit rempli les journaux de vers à ma louange ; elle supposa que j'avois pris, à son insu, quelque tendre engagement avec cet amant mystérieux. M. Crump, instruit de ses soupçons, en prit l'allarme, et n'eut point de repos qu'il n'eût trouvé l'heureux auteur de ces vers.

Près de notre demeure se tenoit, chez d'estimables gens, une assemblée où l'on jouoit ; la société y étoit choisie et peu nombreuse. Invitée depuis long-tems à en faire partie, j'allai un jour y passer la soirée. Un jeune homme s'y

trouvoit, que je n'avois jamais remarqué, mais que je sus depuis avoir été, au spectacle, un de mes plus assidus admirateurs : il s'appeloit M. Jephson, et étoit du collège de la Trinité. Pendant toute la partie, il se tint cloué derrière mon fauteuil : lorsqu'elle fut finie, il m'offrit de me reconduire. Arrivée à ma porte, je le priai d'entrer, et je fus un peu surprise de voir le froid accueil que lui fit ma mère. A peine fut-il sorti, qu'elle me demanda depuis quand je connoissois M. Jephson. Depuis une heure à-peu-près, lui répondis-je. Ne m'en croyant pas, elle insiste, elle me demande ma parole d'honneur. Madame, répondis-je alors, avec une impertinence dont je rougis encore, je ne donne jamais ma parole d'honneur à qui *ose* contester ce que je lui dis.

Frappée de l'inconvenance de mon expression, je me retirai honteuse. Le lendemain, mécontente de moi-même, je partis avant que ma mère fût levée, et j'allai joindre mes amis à la campagne.

Ma mère connoissoit mon caractère, et sachant qu'elle étoit sur moi l'empire de sa bonté, elle m'écrivit le jour suivant. Je devois, me marquoit-elle, lui pardonner son inquiétude : M. Jephson étoit l'auteur qui, depuis quelque tems,

avoit tant célébré mes louanges : sa fortune étoit bornée et dépendante; elle avoit craint qu'un penchant pour ce jeune homme ne devînt pour moi une source de chagrins.

Je me reprochois d'autant plus ma légéreté à l'égard de ma mère, que sa situation la mettant en quelque sorte dans ma dépendance, m'obligeoit envers elle à de plus grands égards. Le soir, de retour à la ville, je lui fis oublier par mes caresses mon inconséquente vivacité; elle lut dans mon cœur, et connut tous les motifs qui causoient cette tristesse dont sa tendresse s'étoit allarmée.

D'une part, je pensois qu'à l'ouverture du théâtre, M. Shéridan voudroit paroître dans les rôles d'*Antoine*, de *Romeo*, etc., et je craignois de perdre une partie de ma réputation en jouant avec un interlocuteur aussi peu propre à cet emploi. D'un autre côté, la santé chancelante de M^rs^. Butler me donnoit de vives inquiétudes : déterminée, pour la rétablir, à aller à Spa, et de-là dans les provinces méridionales de la France, elle alloit être long-tems absente; peut-être jamais ne la reverrois-je. Miss Saint-Léger n'étoit point à Dublin; M^rs^. O'Hara désormais étoit confinée dans son appartement, et je ne pouvois la voir autant que me le pres-

crivoient le devoir et l'affection. J'étois surtout affectée de l'ingratitude dont je paroissois coupable envers M. Quin : une fausse modestie m'avoit empêchée de le prendre pour guide, lui que je devois aimer et considérer comme un père. Ce souvenir pesoit comme un remords sur ma conscience. Ma mère me crut et m'approuva ; elle partagea mes craintes et mes sentimens.

Je ne dois pas vous laisser ignorer quelle fut la triste destinée de ce jeune Jephson, qui, comme vous allez le voir, ne m'étoit que trop tendrement attaché.

Quelques années après que j'eus quitté l'Irlande, M. Mossop m'apprit que cet aimable et malheureux jeune homme avoit été si affligé de mon départ, qu'il alloit passer des nuits entières sur les marches de la maison dans laquelle j'avois demeuré. Le froid et la rosée lui causèrent des rhumes fréquens ; une maladie s'ensuivit, qui mit fin à ses jours.

Lorsqu'il vit arriver sa dernière heure, il fit approcher de son lit son ami M. Mossop, et le pria instamment de vouloir bien placer sur son cœur, et de manière qu'on l'enterrât avec lui, un bout de ruban qu'il portoit constamment.

M. Mossop, peu accoutumé aux tendres

recherches de l'amour, parut surpris de cette étrange prière, et lui demanda quelle pouvoit être la vertu de ce vieux morceau de ruban. Sur quoi le malheureux mourant lui dit que, n'ayant pas été assez heureux pour pouvoir se procurer une tresse de mes cheveux, il avoit obtenu de mon coëffeur cet inestimable trésor; et tel étoit, dit-il, son attachement pour celle à qui il avoit appartenu, que s'il pensoit qu'on ne dût pas l'enterrer avec lui, cette idée répandroit de l'amertume sur ses derniers momens.

M. Mossop exécuta l'ordre de son ami; mais après m'avoir raconté ces tristes particularités, il ajouta : Et ainsi, Madame, vous voyez que vous avez tué votre homme. L'insensibilité qu'il montroit dans une occasion si touchante, loin de me prévenir en faveur de son esprit, excita en moi une espèce de mépris : nos âmes n'étoient point à l'unisson. Je ne pus refuser un juste tribut de larmes à l'intéressant jeune homme, dont la mort étoit en quelque sorte mon ouvrage.

LETTRE

LETTRE XXVI.

24 Avril 17—

C'est ici que doit trouver sa place un incident relatif à des personnes qui ont fait depuis, dans le monde, une figure éclatante.

Passant un soir dans Bristain-Street, j'entends des pleurs dans une maison; la porte étoit ouverte, j'entre; une mère et cinq jolis enfans déploroient un dérangement de fortune tel, que l'on se disposoit à saisir leurs meubles. Mrs. Gunnings (c'étoit le nom de la dame) me connoissoit; je lui offre mes services, qu'elle accepte avec reconnoissance. Nous arrachons quelques débris à la main avide du créancier. Deux des filles sont placées chez Mrs. Burke, sœur de Mrs. Gunnings; j'emmène chez ma mère les deux aînées. L'une fut depuis la Comtesse de Coventry, l'autre la Duchesse d'Argill : tels sont les jeux de la fortune !

Souffrez qu'à l'occasion de ces beautés cé-

lèbres, je vous raconte une anecdote qui me fut commune avec elles. L'aînée, curieuse de savoir si des charmes, déja très-remarquables, lui procureroient un jour les succès qu'elle osoit s'en promettre, m'invita à aller avec elle et sa sœur, voir une devineresse qui s'étoit acquis dans Dublin une haute considération; quelques prédictions heureuses lui avoient mérité le nom de *Madame Fortune;* la foule, comme de raison, couroit à ses autels.

Pour éviter, autant qu'il étoit possible, de donner à la Sybille aucun indice par lequel elle pût juger de notre état dans la société, nous prîmes des vêtemens communs, et au lieu d'aller en voiture, nous nous rendîmes à pied chez elle; afin même de l'induire plus complettement en erreur, je mis un un anneau de mariage, que l'on m'avoit prêté.

Lorsque Miss Molly parut devant la devineresse, celle-ci lui dit sur-le-champ qu'elle seroit *titrée;* ce fut son expression; mais qu'il s'en faudroit bien qu'elle fût heureuse. Quant à Miss Betsy, elle lui prédit beaucoup de grandeur, beaucoup de bonheur même, dans les liaisons qui la conduiroient à cette élé-

vation, mais une mauvaise santé, qui troubleroit la jouissance de tous ces avantages. Je me présentai la dernière; elle me dit d'abord, que je pouvois ôter l'anneau de mariage que je portois; car je n'étois pas mariée, et je ne devois jamais l'être, à moins que, dans ma vieillesse, je n'en fisse la sottise; elle ajouta que l'opulence et la flatterie m'environneroient; mais que, par mon imprudence et ma folie, je tomberois dans l'indigence.

Je n'ai garde de vouloir expliquer ces prédictions singulières que ma vie entière, ainsi que celle de mes deux compagnes, a parfaitement réalisées. Je fus si peu frappée des avertissemens de la Sybille, que je suis allée étourdiment me briser contre l'écueil qu'elle m'avoit signalé.

Le théâtre étoit rouvert; mais le Lord-Maire avoit invité M. Shéridan à ne pas paroître sur la scène, que le procès contre ses assaillans, qui s'instruisoit avec vigueur, ne fût jugé. Cet hiver, M. Woodward, acteur du premier mérite dans la comédie, vint à Dublin, se joindre à notre troupe. Vers le même tems, M. Foote vint nous donner le *thé*; c'étoit ainsi qu'il appeloit ses représentations; elles consistoient en caricatures, dans les-

quelles il imitoit la voix de la plupart des acteurs d'Angleterre et d'Irlande. Je n'ai jamais trop compris quelle analogie il pouvoit y avoir entre le thé et le talent de la caricature. Mais comme l'Aristophanes de nos jours étoit, sans contredit, un homme d'esprit et de goût, il y avoit sûrement dans ce nom quelque allusion qui m'a échappé. J'ai depuis appris sur ce point, de M. Wilkinson, directeur de la troupe d'Yorck, les particularités suivantes.

M. Foote, étant un jour réduit à une telle pénurie, qu'il lui falloit ou mourir de faim, ou trouver quelques ressources dans son imagination, s'avisa d'annoncer au public qu'il donneroit un thé; cet expédient lui réussit. (*a*)

(*a*) M[rs]. Bellamy paroît avoir ignoré, relativement à Foote, des circonstances que l'on trouve dans le *Universal Museum*, Juin 1771; il étoit de Truro, en Cornouaille; son père étoit membre du Parlement; et sa mère, héritière de deux grandes familles, avoit réuni 5000 livres sterling de rente. Ce fut en 1747, qu'après avoir débuté sans succès comme acteur tragique, il ouvrit le petit théâtre de Haymarket, par une petite pièce de sa composition, intitulée *The Diversions of Morning* (les Divertissemens du Matin.)

M. Wilkinson, en me racontant ceci, ajouta que lui-même, se trouvant à Norwich, dans un embarras semblable, il fit la même annonce pour le jour de son bénéfice. Séduits

---

Cet ouvrage ne consistoit que dans l'imitation de personnes connues, dont Foote avoit saisi les manières, et dont il copioit en jouant, le ton, les gestes, et même la figure. Un Médecin célèbre, un Oculiste à la mode, un Directeur de théâtre, étoient, entr'autres, les objets de cette satyre. Foote rencontra des obstacles; on lui opposa un acte du Parlement, qui limite le nombre des théâtres; mais, soutenu par des gens puissans, il éluda la loi, en renonçant au titre de *Théâtre*, et en annonçant simplement qu'il donneroit le thé à ses amis. Sa pièce, avec ce simple changement de nom, eut quarante représentations de suite. L'année d'après, il en donna une autre, intitulée: *Une Vente de Tableaux*; il y introduisit un Juge-de-Paix, un Marchand de tableaux, un Avocat, tous connus, et dépeints avec une vérité très-piquante. Quoiqu'il ait fait quelques pièces d'un autre genre, c'est dans celui-ci qu'il a continué d'acquérir sa réputation. Il mérita le nom d'Aristophanes, pour avoir ressuscité *l'ancienne* comédie; et fit excuser par beaucoup d'esprit et de talent, la *satyre directe*, blâmée, avec raison, par les moralistes de tous les siecles.

Il est célèbre par des reparties ingénieuses, dont plusieurs sont connues en France. *N. du Tr.*

par cette nouveauté, et se persuadant qu'outre le spectacle, ils auroient la satisfaction de prendre du thé, les gens accoururent de toutes parts à cette représentation d'un nouveau genre. Ce qui les embarrassoit, et qui fournit matière à leur entretien jusqu'au moment où on leva la toile, étoit de savoir comment M. Wilkinson pourroit se procurer assez de tasses, de soucoupes et d'autres ustensiles pour servir du thé à tant de monde à-la-fois.

Lorsqu'enfin ils eurent reconnu que ce prétendu thé n'étoit autre chose que le spectacle de quelques bouffonneries, leur mécontentement fut extrême; les plaisanteries de l'acteur ne furent ni senties, ni comprises; les spectateurs se retirèrent, persuadés qu'on avoit voulu leur voler leur argent. Ils ont conservé cette opinion, et toutes les fois aujourd'hui qu'on parle à Norwich de cette aventure, on ne manque pas de traiter d'escroc l'estimable Wilkinson.

Cet acteur, aussi recommandable par son caractère privé, que cher au public par ses rares talens, est né en 1739.

Il étoit directeur de la troupe d'Yorck, lorsque, voyageant un jour en Ecosse, et se trou-

vant seul à une table d'auberge abondamment servie, il demanda s'il n'y avoit pas quelqu'un dans la maison qui voulût dîner avec lui. Un grand acteur, lui dit-on, M. Wilkinson, qui voyageoit à pied pour son plaisir, étoit dans l'auberge. Wilkinson, très-surpris, fait prier à dîner son Sosie, et reconnoît en lui M. Chalmers, un de ses anciens camarades de la troupe de Norwich. Il eût eu d'autant plus de droits de se fâcher de la plaisanterie, que M. Chalmers, sous ce nom emprunté, s'étoit conduit avec peu de discrétion; mais M. Wilkinson lui pardonna, le défraya, et eut la complaisance de l'emmener à Glascow, où il lui procura quelques ressources.

M. Shéridan ayant enfin obtenu la permission de recommencer à jouer, prit, comme je l'avois craint, le rôle d'*Antoine;* mais quelle différence entre la voix sonore, la figure enchanteresse de Barry, et la monotone déclamation du directeur! Le public, qui s'en apperçut promptement, en fut d'autant plus choqué qu'il regrettoit le talent de celui-ci dans le rôle de *Ventidius*. C'étoit là, comme dans tous les personnages raisonneurs, qu'il étoit véritablement supérieur. Pour

ajouter à l'éclat de la représentation, on y avoit joint, comme un amusement offert à la belle Reine, une danse de Gladiateurs. Le rôle de *Cléopâtre*, m'occasionna encore un incident ridicule. Mrs. Kennedey avoit une robe dont la queue étoit déchirée. En entrant sur la scène, elle renversa une timbale, qu'elle entraina après elle sur le théâtre. Effrayée de ce bruit, je me retourne, et malgré l'inquiétude que me causoit le sort de mon héros, je remarque ce bizarre attirail; il me fut impossible de retenir un éclat de rire; les spectateurs suivirent mon exemple, et je ne pus reprendre mon sérieux, que lorsque le fatal serpent eut terminé mon règne pour cette soirée.

Les recettes se ressentirent bientôt de la nouvelle distribution des rôles. Le directeur, qui les vit diminuer, me pria de donner des billets à toutes les jeunes femmes de ma connoissance, qui voudroient en accepter. Il se passoit en conséquence peu de jours que je n'en amenasse quelques-unes, outre les deux demoiselles Gunnings, qui demeuroient avec moi.

M. Foote, dans une de ses facéties, ayant attaqué M. Woodward, celui-ci, pour sa

défense, fit une pièce, qu'il appela *le Prêté rendu*, ou *Une Tasse de Chocolat*. Cet ouvrage eut beaucoup de succès. Son rival, battu par ses propres armes, lui céda le champ de bataille, et fit sa retraite au théâtre de Haymarket. Lorsque les bénéfices commencèrent, M. Woodward, outre ses conventions avec le directeur, reçut de chaque acteur au bénéfice duquel cette pièce fut jouée, dix guinées par représentation.

Lorsque je parus pour la première fois au théâtre de Covent-Garden, M. Woodward avoit demandé ma main; je l'avois refusé, et depuis ce tems nous n'avions jamais été fort bien ensemble. Cependant, l'humeur cédant à l'intérêt, il n'étoit pas fâché d'avoir pour jouer avec lui, une actrice supportable.

L'année théâtrale étant prête à se terminer, ma mère, à ma sollicitation, se prépara à retourner en Angleterre. Je pris d'autant plus promptement ce parti, que le caissier du théâtre, en me présentant mon compte, y avoit porté à ma charge vingt-cinq livres pour les billets que j'avois donnés. Ceci donna lieu à une contestation entre M. Shéridan et moi, dans laquelle je

déclarai que je ne jouerois désormais pour lui, à aucun prix. Le caissier me fit entendre le lendemain que l'on arrangeroit l'affaire, si je voulois prendre un nouvel engagement; mais je persistai dans ma résolution.

Avant de partir, je pris congé de tous mes amis, tâche pénible pour une âme tendre et reconnoissante. Mrs. O'Hara me pressa sur son sein avec la plus touchante affection; je vis couler ses larmes; je ne la quittai pas sans en répandre. Ma généreuse protectrice, sa fille, qui m'étoit si chère, montrèrent le plus grand regret de me perdre. Les miens étoient d'autant plus vifs, qu'en m'éloignant d'amis si précieux, je ne devois pas me flatter de les jamais revoir; l'âge et les infirmités de ma tante m'interdisoient pour elle cet espoir; et quant à Mrs. Butler, la maladie de langueur dont elle étoit attaquée, étoit regardée comme mortelle.

Lord Tyrawley étoit attendu en Irlande. Ce fut pour nous un motif de hâter notre départ. Ma mère parut regretter beaucoup M. Crump. Parmi les personnes qu'il m'en coûtoit de quitter, étoient les deux Miss

Gunnings : l'aînée, sur-tout, m'avoit inspiré beaucoup d'amitié, sujet d'une aimable jalousie, que me témoignoit souvent à cette occasion ma chère Miss Butler.

*

LETTRE XXVII.

29 Avril 17—

Je ne pus sans attendrissement quitter un pays où j'avois été si favorablement accueillie du public, si obligeamment traitée par les gens du plus haut rang, honorée d'une amitié flatteuse par les personnes les plus distinguées de mon sexe. Reconnoissante et touchée, je portois vers l'Irlande des regards affligés; mais tant de circonstances m'obligeoient d'en sortir, que je me retrouvai avec plaisir en Angleterre.

En arrivant à Londres, je revis M. Garrick. Il parut fâché que la composition de sa troupe ne lui permît pas de m'engager : Mrs. Cibber, Mrs. Clive et Mrs. Pritchard, y occupoient les premiers emplois. Je n'étois point alors instruite de l'espèce de serment qu'il avoit fait de ne jamais m'engager; et nous nous séparâmes avec une bienveillance réciproque.

M. Quin étoit à Bath. Aussi-tôt que M. Rich eut entendu parler de notre arrivée, il nous fit prier, par son ami M. Bencraft, qui demeuroit avec lui, de l'aller voir à Cowley, où il étoit

alors. J'avois beaucoup entendu parler de ce bel endroit, et j'avois un grand désir d'accepter l'invitation ; mais un engagement pris par ma mère nous en empêcha à cette époque.

La maison qu'occupoit, à Cowley, M. Rich, et à laquelle il faisoit beaucoup d'embellissemens, avoit autrefois appartenu à la célèbre M^rs^. Monford, devenue, depuis, M^rs^. Vanbruggen. C'est sur elle que M. Gay fit la fameuse romance *de Blackeyed Suzan* (Suzanne aux yeux noirs.) Lord Berkeley, qui lui étoit tendrement attaché, lui avoit laissé, en mourant, une rente de 300 livres, à la condition qu'elle ne se marieroit jamais. Il avoit acheté pour elle cette maison de Cowley, et lui avoit donné, en différens tems, des sommes considérables. Après l'avoir perdu, elle devint éprise du célèbre acteur Booth. Mais la crainte de compromettre sa pension, l'empêcha d'épouser cet amant préféré. M. Booth porta ailleurs des vœux dont l'amour avoit fait le sacrifice à l'intérêt.

M^rs^. Vanbruggen étoit fort liée avec Miss Santlow, danseuse distinguée et actrice assez passable. Aimée du secrétaire Craggs, celle-ci avoit reçu de lui assez d'argent pour n'avoir plus besoin de sa profession. Miss Sant-

low fit ce que n'avoit pu se résoudre à faire Mrs. Vanbruggen : elle épousa M. Booth, auquel elle donna toute sa fortune. Trahie par l'amitié, délaissée par l'amour, Mrs. Vanbruggen s'abandonna à un désespoir qui la priva de la raison. On l'amena de Cowley à Londrer, pour y chercher les secours de la médecine.

Dans ses accès les plus fâcheux, elle ne commettoit aucune violence. Quelques lueurs d'intelligence venoient, par intervalles, percer le nuage qui offusquoit sa raison ; libre chez elle, elle étoit surveillée, plutôt que renfermée. Un jour, dans un de ses momens de calme, elle demanda à la personne qui la servoit, quelle pièce on donnoit le soir : C'étoit *Hamlet*, lui dit-on. Elle avoit joué dans cette pièce le rôle d'*Ophélie*, avec de grands applaudissemens. Ce souvenir la frappe. Avec cet esprit de ruse, qui semble particulier aux personnes dont la tête est dérangée, elle trouve le moyen d'échapper aux gens qui la gardoient, et se rend au théâtre. Cachée dans un coin, elle attend la scène dans laquelle paroît Ophélie devenue folle. Saisissant alors le moment où sa rivale, qui jouoit ce même jour le rôle d'Ophélie, alloit pa-

roître, elle la pousse, se précipite avant elle sur le théâtre, et là, débite le rôle avec une vérité terrible, bien supérieure à toute imitation. Ce n'étoit point une actrice, c'étoit Ophélie elle-même, dont l'égarement saisit d'admiration et d'effroi, et les spectateurs, et les acteurs. La nature avoit fait en elle un dernier effort; elle sentit ses sens défaillir; en se retirant, elle s'écria d'un ton prophétique : *C'en est fait!* Il étoit trop vrai; sitôt qu'on l'eût reportée chez elle, comme un lys coupé par la charrue, elle pencha sa tête et mourut (expressions de Gay dans la belle romance où il raconte cette touchante aventure.)

J'ai souvent entendu conter cette anecdote à Colley Cibber, chez le Lord Tyrawley, pendant notre séjour à Bushy; mais je ne suis point contente de la manière dont je vous l'ai rapportée; mes expressions ne peuvent rendre ma pensée, et ce que je pense même est si loin de ce que j'éprouve! Ah! c'étoit au pinceau de Sterne qu'il appartenoit de peindre un pareil tableau.

Un lieu qu'avoit habité cette infortunée, étoit fait pour intéresser une imagination comme la mienne; mais je ne pus que l'automne suivant, satisfaire ma curiosité.

Ma mère avoit un neveu nommé M. Crawford, procureur de son métier, marié depuis peu à une riche veuve, qui nous avoit invitées à aller passer quelque tems chez lui à Watford, dans le Hertfordshire. Dans ce canton habitoit ma chère Miss Saint-Léger, qui demeuroit chez son oncle Lord Doneraile, près de Cashioberry-Park, terre du Comte d'Essex. Ce fut pour moi un motif d'accepter l'invitation.

Il faut ici que je vous fasse connoître mon cousin Crawford, dont j'aurai souvent par la suite occasion de vous parler : c'étoit un homme gros et court, d'assez bonne figure, rusé, voulant passer pour homme d'esprit, et prodigue à l'excès. Il étoit fils de cette sœur de ma mère qui avoit demeuré chez Mrs. Godfrey, et qui, devenue fort riche, avoit épousé un procureur nommé Crawford. Son fils avoit embrassé la même profession, et il en avoit pris le plus mauvais esprit. Sa femme, laide et sans intelligence, étoit beaucoup plus âgée que lui. Sa table étoit bien servie ; il avoit des chiens, des chevaux ; et sa maison, pour l'ordinaire, étoit le rendez-vous des chasseurs du pays. Six semaines à passer en pareille compagnie, ne m'offroient pas des plaisirs bien choisis ; mais j'allois souvent chez Miss Saint-Léger : le tems que je ne

pouvois

pouvois passer avec elle, je l'employois à lire ou à me promener dans le magnifique parc du Comte d'Essex.

J'y étois un jour, et assise sur un banç, je lisois le Virgile de Dryden, lorsqu'un homme bien mis, et d'un certain âge, vint s'asseoir à côté de moi, engagea la conversation, et après quelques momens d'un entretien poli, me dit qu'il étoit venu dans ce pays pour voir son parent M. Crawford. J'allois, lui dis-je, dans la même maison. Il m'y accompagna : ce ne fut qu'en y entrant qu'il m'apprit que son nom étoit Sykes; c'étoit le beau-frère du capitaine Bellamy, mari de ma mère. Celle-ci que j'en informai, pensa comme moi que sa présence en cette maison n'avoit rien de très-flatteur pour nous; elle ne jugea pas à propos de paroître. Je tins compagnie à cet hôte importun, dans les yeux duquel il me sembloit lire une sorte de pitié soupçonneuse. Le voleur, dit Shakespeare, dans chaque buisson voit un archer. Au reste, sa politesse ne se démentit point, et elle avoit un caractère de franchise qui me la rendoit plus agréable. Il partit de bonne heure le lendemain matin.

LETTRE XXVIII.

4 Mai 17 —

J'APPRIS au retour de mon gros cousin que M. Sykes, qui l'avoit rencontré, lui avoit fait sur mon compte beaucoup de questions, et qu'il avoit paru content de moi : il avoit été obligé de partir sur-le-champ pour Anvers, sans quoi, ajouta mon honnête cousin, à l'aide de ma cave et de vos belles paroles, nous aurions pu le mettre dedans (*a*). Vivement offensée, je rougis pour mon cousin; il s'en apperçut, et m'assura qu'il vouloit dire seulement qu'on auroit essayé de faire faire à M. Sykes un testament en notre faveur. Telle étoit la délicate probité de mon cousin Crawford; tel étoit son langage.

(*a*) J'ai hasardé cette ignoble expression, parce qu'elle répond littéralement à l'expression anglaise *take him in*. Il n'est pas très-étonnant que cette métaphore, prise peut-être de l'oiseleur qui tend un piège, se trouve dans plusieurs langues; mais il est remarquable qu'elle fasse, en Angleterre comme en France, partie du vocabulaire des fripons. *N. du Tr.*

J'engageai ma mère à abréger sa visite chez nos respectables parens, et nous nous rendîmes à Cowley, où M. Rich et ses filles nous firent le plus aimable accueil; mais la maîtresse de la maison nous parut froide et réservée. M. Rich, depuis que je l'avois vu, s'étoit remarié; sa femme, jadis actrice du second ordre, puis sa femme-de-charge, étoit devenue méthodiste, et suivant la louable coutume de sa secte, ne s'occupoit que de prières et d'argent.

Chez notre hôte étoient plusieurs personnes, entre autres Mrs. Ward, que M. Rich avoit engagée pour l'hiver suivant. Je n'ai guères connu de plus belle figure, comme aussi je n'ai guères vu personne qui eût de plus larges épaules, ni un air plus commun : malgré cette disgracieuse tournure, et une grossesse qui n'en relevoit pas l'élégance, on décida qu'elle joueroit le rôle de *Cordélie*, la plus jeune des filles du *Roi Lear*.

Lorsque nous retournâmes à la ville, M. Rich m'apprit que son intention étoit de faire paroître le plutôt possible Mrs. Ward, à cause de sa grossesse; il me regardoit comme son corps de réserve. Je ne réglai point avec lui les conditions de mon engagement; mais ma mère lui parlant de celui que j'avois refusé de prendre

avec M. Garrick, à raison de dix livres par semaine, il ne parut point trouver ce traitement excessif, et nous pensâmes que ce seroit celui qu'il m'alloueroit. Mrs. Woffington, très-offensée de ce que son ancien admirateur, M. Garrick, aimoit mieux jouer avec Mrs. Pritchard qu'avec elle, s'étoit offerte d'elle-même à M. Rich : elle devoit ouvrir la campagne par son rôle capital, celui de Sir Harry Wildair.

Il en est des liaisons au théâtre comme dans la politique; le dépit, l'ambition, l'intérêt surtout, les forment et les dénouent.

LETTRE XXIX.

16 Mai 17—

Aussi-tôt que M. Quin fut de retour, je l'allai voir pour m'excuser de la négligence dont je m'étois rendue coupable, en partant pour l'Irlande sans prendre congé de lui. Je trouvai chez lui Sir George (depuis Lord) Littleton, Thompson, Mallet, et Smollett. Comme j'avois déja été présentée à ces Messieurs, et que je les avois vus dans la société d'une manière assez intime, je ne fus point fâchée de les avoir pour témoins de cette scène. Après avoir salué M. Quin, je l'assurai que je saisissois avec plaisir l'occasion de réparer ma faute devant des gens de ses amis qui avoient pris quelqu'intérêt à moi, à cause de lui: je convins que les apparences étoient contre moi, et j'ajoutai que, malgré qu'elles fussent trompeuses, je craignois plus que chose au monde les reproches qu'il pouvoit me faire. Je finis par le prier de m'acquitter du crime d'ingratitude, dont mon cœur, quoiqu'il en eût pu croire, étoit incapable.

La sincérité, probablement, étoit peinte dans mes regards; elle toucha M. Quin, qui, en m'embrassant, me dit : Ma chère fille, je fus offensé de votre oubli, parce que je prenois à vous un véritable intérêt. Le mot je *prenois* troubla un peu le plaisir que me causoit notre réconciliation; cependant, elle parut sincère. Les personnes présentes me firent politesse : Thompson, en particulier, me demanda des nouvelles de M^rs. Jackson; mais je ne pus lui en donner : elle s'étoit retirée à la campagne; j'avois inutilement cherché le lieu de sa demeure. M. Quin me conseilla de débuter par le personnage de Belvidera.

Miss O'Hara, fille aînée de Lord Tyrawley, ayant, en je ne sais quoi, mécontenté son père, vint demeurer avec nous, ce qui me fit beaucoup de plaisir, ainsi qu'à ma mère. Celle-ci, entièrement livrée à ses méditations, ne pensoit plus qu'à M. Crump et à la mort; elle comptoit sur les soins de notre nouvelle compagne pour me déterminer à épouser M. Crump. Un jour qu'elle me pressoit sur ce sujet plus fortement qu'à l'ordinaire, je lui répondis avec un peu de chaleur : J'aimerois bien mieux, Madame, que vous l'épousassiez vous-même : je n'ai point de répugnance à le voir mon beau-père, mais

j'en ai une insupportable à en faire un mari. Mon impatience sembla choquer ma mère plus qu'elle n'avoit encore fait. Quelques mois après, je connus ses motifs; ses soins aboutirent à faire son malheur et le mien.

Mrs. Woffington joua le premier jour, avec son succès accoutumé, dans le rôle de Sir *Henri Wildair;* elle s'y étoit fait tant de réputation, que quelques années auparavant, cette pièce avoit soutenu le théâtre pendant tout un hiver. Mrs. Ward parut bientôt après; elle dut d'abord à la nouveauté et à sa belle figure, quelques applaudissemens; mais sa tournure et sa situation convenoient si peu à son rôle, qu'elle n'acheva pas avec satisfaction le rôle de *Cordélie.* M. Garrick fut, comme à son ordinaire, supérieur dans le rôle du Roi Lear; mais comme il étoit mal secondé par Mrs. Ward, on ne redonna pas la pièce. Le grand vétéran du théâtre, M. Quin, n'avoit pris aucun des rôles de Shakespeare, excepté celui de Falstaff et celui de Henri VIII, dans lesquels il étoit inimitable.

Il avoit paru se réconcilier avec moi; mais il ne sembloit point m'avoir conservé cette tendresse qui m'avoit tant flattée. Je reconnus trop tard combien une fausse honte m'avoit

égarée, en m'empêchant de recourir, lors de mon aventure, aux conseils de cet ami, qui avoit bien voulu me tenir lieu de père.

Enfin, comme l'arrière-garde de notre troupe, je fus annoncée pour jouer dans le rôle de *Belvidera*. Je m'attendois à voir la salle pleine; à ma grande surprise, elle se trouva presque vide. Je fus reçue néanmoins avec les applaudissemens auxquels on m'avoit accoutumée; mais ils ne consolèrent pas mon amour-propre. Cependant, à la fin de la pièce, M. Town, dont j'ai déja parlé, entendant annoncer pour le lendemain une autre pièce, cria: La même! la même! Tous les spectateurs, suivant l'usage, se joignirent à lui; en conséquence Venise sauvée fut jouée quatre jours de suite, avec de pleines chambrées; et ce fut, jusqu'à la fin de l'hiver, une des pièces qui constamment nous attirèrent le plus de monde.

Il étoit alors d'usage de jouer, le 4 Novembre, Tamerlan (*a*). Ce jour approchoit, et l'on n'avoit parlé de rien ni à M^rs^. Woffington, ni à moi: nous étions d'autant plus surprises de ce silence, que M. Quin passoit pour le meil-

(*a*) Tragédie en cinq actes, de Rowe. Les caractères en sont nobles et bien soutenus. Le style en est pompeux et souvent déclamatoire. *N. du Tr.*

leur Bajazet qui eût jamais monté sur le théâtre. Un jour, pendant le spectacle, il m'envoya prier au foyer de passer à sa loge : je m'y rendis sur-le-champ, et j'allois ouvrir la porte, lorsqu'en dedans j'entendis parler. Eh! mais, Mylord, disoit M. Quin, nous avons Woffington pour attirer les chalans ; de plus Ward, plus plate qu'une galette, et la petite Bellamy, froide comme la glace, et fine comme un démon.

Après avoir entendu ce bel éloge, j'attendis pour ouvrir que l'on eût fini de rire à mes dépens. En entrant, je trouvai Lord Orford et Thompson qui, avec lui, avoit amené Shenstone, auteur connu de jolies pastorales. M. Quin, aussi-tôt qu'il me vit, me dit : Ma chère enfant, j'ai une grâce à vous demander, et je vous prie de ne pas me la refuser. Monsieur, répondis-je sur-le-champ, vous ne pouvez, relativement au théâtre, me demander qu'une chose que je puisse vous refuser, et vous me feriez un sensible chagrin si vous me mettiez dans le cas de ne pas obéir à un ordre de vous. Il me répliqua avec humeur : C'est précisément ce dont vous voulez parler, et vous ferez bien d'y consentir de bonne grâce, car il faut absolument que cela soit.

Je hais toute espèce de contrainte. Cette

menace me piqua tellement, qu'avec une hauteur de Reine, je lui dis : Je vous respecte, Monsieur, comme un père, et je vous considère comme mon meilleur ami ; mais si votre demande a rapport à *Tamerlan*, je vous déclare que la petite Bellamy est trop fine pour jouer Selima avec une plate galette comme Mrs. Ward. Mon sérieux divertit tellement la compagnie, que la gaité reparut à l'instant. Les amis de M. Quin l'assurèrent que, pour avoir une fille aussi aimable, il devoit faire ce que je lui demandois, et prendre pour femme la belle Woffington. M. Quin, enchanté d'une répartie qui montroit que j'avois plus de vivacité qu'il ne m'en avoit cru, me rendit, de ce moment, toute son amitié, et je recommençai, dès le soir, à présider à son souper.

Ayant ainsi recouvré sa confiance, je sus ce qu'il avoit pensé de ma conduite. J'avois eu, selon lui, très-grand tort de m'éloigner du théâtre, dans un moment où les bontés du public me permettoient de compter sur sa bienveillance. Tout le monde fut du même avis, et je me promis d'expier cette imprudence, en faisant, pour regagner la faveur publique, les efforts les plus soutenus.

Un accident m'arriva dans ce rôle de Selima. M. Lee, qui jouoit le rôle d'Axala, s'approchant trop brusquement pour m'embrasser, et ne faisant point attention à la position de son épée, m'en mit la pointe dans le coin de l'œil. Ordinairement ce sont des fleurets que l'on porte sur la scène; mais c'étoit une épée que tenoit M. Lee. La blessure ne fut pas dangereuse : cependant M. Town, qui crut l'accident plus grave, ordonna de baisser la toile, et l'on n'acheva pas la pièce.

Le nom de M. Lee rappèle à mon souvenir une circonstance qui eut lieu quelques années après. Je devois jouer avec lui, à la salle de Carlisle, une *monodie* faite à l'occasion de la mort de la Princesse de Galles. Je m'étois préparée à remplir de mon mieux ce triste office; mais quand l'heure de la représentation arriva, ma sensibilité m'ôta l'usage de tous mes moyens. Le souvenir des bontés qu'avoit eues pour moi la Princesse, frappa tellement mon imagination, qu'il me fut impossible de retenir mes pleurs, et je ne pus paroître sur le théâtre.

LETTRE XXX.

22 Mai 17 —

Le second rôle que je jouai, fut celui d'*Athénaïs*, dans *Théodosius* (*a*). Je ne fus pas plutôt entrée sur la scène, que j'apperçus Lord Byron qui s'étoit placé dans la loge du théâtre. Un tremblement me saisit à la vue de cet homme qui m'avoit causé tant de peines : je fus quelques instans sans pouvoir parler. M. Rich, de la loge où il étoit avec sa famille, observant que je pâlissois, vint, sur-le-champ, derrière la scène, pour en savoir la cause. Mylord, dans l'intervalle, avoit quitté sa place, et s'étoit allé mettre dans une coulisse, à la vue des spectateurs.

(*a*) Theodosius, ou la force de l'Amour, tragédie en cinq actes, de Nat. Lee. Le seul ressort de cette pièce est l'amour ; le style en est bizarre : on y reconnoît les écarts d'une imagination qui souvent exaltée, finit par se déranger. La dédicace de cette tragédie, adressée à la Duchesse de Richmond, est citée comme un modèle de la plus vile flatterie. *N. du Tr.*

M. Rich, étant entré dans sa loge par une petite porte dont il avoit la clef, le trouva dans cette position, et conçut facilement la cause de mon émotion.

Lord Byron savoit que le directeur, dans sa jeunesse, avoit été homme de plaisir. Il l'aborda d'un air facile, et lui dit : Hé bien ! Rich, je suis venu pour enlever votre *Athénaïs*. Ce propos ne pouvoit qu'offenser un homme qui m'avoit toujours traitée comme sa fille, et qui, d'ailleurs, joignoit à beaucoup de bonté un courage distingué. Il fit au Lord quelques remontrances sur un projet si répréhensible, si contraire aux loix de la société, et, par conséquent, si indigne de son rang. Il y avoit, lui dit-il, de la cruauté à venir effrayer une jeune personne qui n'avoit jamais paru approuver sa passion, et qui s'effrayoit, avec raison, de cette persécution. Je vous invite, Mylord, ajouta M. Rich, d'un ton résolu, à quitter les coulisses ; car je ne pourrois souffrir tranquillement qu'on insultât devant moi mes acteurs.

Mylord, craignant une affaire sérieuse, rentra dans sa loge, en jurant de se venger ; mais il ne fut pas plutôt assis, que le public, qui, en général, aime à prendre parti contre

l'injustice, parut mécontent, et l'obligea à s'en aller dans une loge en face, au fond de laquelle il se cacha, pour éviter quelque insulte plus grave.

M. Quin, ne jouant pas ce jour-là, n'étoit pas dans la salle ; mais le lendemain soir, il apprit la peur que j'avois eue. M. Thompson, qui en fut de même instruit, vint au spectacle. Passant près du théâtre, il entendit causer deux personnes, dont l'une disoit à l'autre : Il faut que je lui parle ce soir, ou je me brûle la cervelle. M. Thompson ne put entendre la suite de la conversation ; mais il conclut, du commencement, que ce devoit être Lord Byron qui s'exprimoit ainsi, et qui, mécontent de l'humiliation qu'il avoit essuyée le jour précédent, étoit résolu à me faire encore enlever.

Il informa, sur-le-champ, de ce qu'il avoit entendu, M. Quin, qui en eut la même idée. Celui-ci me fit dire, pendant la pièce, de venir lui parler aussi-tôt que j'aurois fini mon rôle. Le sien ayant fini au quatrième acte, je le trouvai déshabillé. Si-tôt qu'il me vit : Madame, me dit-il, vous n'irez point ce soir en chaise ; vous voudrez bien accepter mon bras pour retourner chez vous. La frayeur me

saisit : mais comme il m'assura que je serois bien escortée, et qu'il feroit apporter son souper chez moi, où M. Thompson et lui, passeroient la soirée, je me rassurai. Lorsque je fus déshabillée, M. Quin ordonna que l'on amenât ma chaise à la porte du théâtre, dans le passage, avec tous les rideaux tirés ; de façon que l'on pût supposer que j'étois dedans. Pendant ce tems-là, nous sortîmes de la salle par une autre porte, et traversant les places, nous gagnâmes Tavistock-Street, où nous demeurions, ma mère et moi. Nous y fûmes avant que les porteurs eussent pu s'y rendre. En arrivant, ils nous apprirent qu'ils avoient été arrêtés en chemin, par un homme enveloppé dans un grand surtout. D'abord, ils avoient fait mine de vouloir résister ; mais, cédant à ses ordres, ils avoient posé leur chaise. L'inconnu, alors, s'en étant approché, l'avoit entr'ouverte ; et jettant quelque chose dedans, avoit déclaré que si, dans la soirée, on ne lui faisoit pas réponse, il étoit décidé à se tuer. Il avoit ensuite refermé la chaise, et ordonné aux porteurs de reconduire chez elle la personne qui étoit dedans.

Ce récit ayant excité notre curiosité, M. Quin demanda, pour la lire, la lettre qu'on

avoit jetée dans la chaise. Cependant, un des porteurs nous dit que, sûrement, ce pauvre Monsieur n'avoit point eu intention de me faire du mal ; car c'étoit un des meilleurs hommes du monde. Le porteur ajouta que peu de tems auparavant, il m'avoit remis une lettre de ce Monsieur ; mais que je l'avois si mal reçu, qu'il n'avoit pas osé se charger d'une autre. Et je vous prie, dit M. Quin, quel est ce galant homme ? Monsieur, répliqua le porteur, c'est M. Bullock. La lettre venue, M. Quin demanda à la lire. Je m'y opposois, parce qu'ayant reçu beaucoup de lettres de ce même homme, je me proposois de les lui renvoyer désormais sans les ouvrir. Cependant on la lut, et l'on n'y trouva que les expressions d'un amour extravagant. L'auteur étoit un jeune homme bien né, destiné à une fortune considérable. Il achevoit son éducation à Cambrige, et n'avoit pas encore quitté l'Université. Il étoit d'une fort belle figure; mais la violence de son caractère m'épouvantoit, au lieu de me séduire. M. Quin, qui connoissoit beaucoup son père, prit la lettre, et promit de ramener le jeune homme à la raison.

Nous venions de nous mettre à table lors-

que

que le garçon d'un traiteur voisin, vint m'apporter une lettre ; c'étoit de la part de Lord Byron, qui, quoique marié depuis peu à l'une des plus aimables et des meilleures femmes du Royaume, m'y faisoit l'offre d'assurer ma fortune ; il finissoit par déclarer, avec serment, que si je n'acceptois pas sa proposition, il me poursuivroit jusqu'à ce que j'eusse trouvé un asyle dans les bras d'un autre. M. Quin, aussi-tôt qu'il eut lu le billet, demanda une plume et de l'encre, et fit la réponse suivante : « Le lieutenant O'Hara (*a*) fait ses » complimens au Lord Byron, et le prévient que » s'il se permet encore d'insulter sa sœur, ni » son rang, ni sa lâcheté ne l'empêcheront de » de le punir comme il le mérite. » Cet heureux impromptu fit à Mylord une si belle peur, que le garçon revint un quart-d'heure après, nous dire qu'il étoit sorti. Nous apprîmes ensuite que ce brave Seigneur étoit parti le lendemain pour le Nottinghamshire. Depuis ce jour, il ne m'a plus fatigué de ses poursuites. Lady Byron, peu de tems après, vint à mon bénéfice, et m'honora des marques de sa géné-

---

(*a*) Le Lecteur doit se rappeler qu'ainsi se nommoit le frère de Miss Bellamy. (*N. du Tr.*)

rosité. Son procédé me fut d'autant plus agréable, qu'il me faisoit connoître la noblesse de ses sentimens. Elle avoit une charmante figure, une taille extrêmement élégante, un caractère fort doux; et réunissoit à tous ces avantages, une grande fortune. Mais séduite par l'éclat d'un titre, et d'un assez bel extérieur, elle avoit contracté une alliance qui fit à jamais, et sous tous les rapports, le malheur de sa vie.

LETTRE XXXI.

5 Juin 17 —

Ainsi délivrée des craintes que m'avoit causées Lord Byron, je commençois à me croire parfaitement heureuse; mais d'autres contrariétés m'attendoient de la part de M. Crump, ce négociant Irlandais, ami de ma mère, en faveur de qui elle ne cessoit de m'importuner. Elle avoit toujours entretenu correspondance avec lui depuis notre retour en Angleterre; mais je n'en étois point surprise, parce que s'étant jettée, avec succès, dans un commerce de toiles, qu'il lui avoit conseillé d'entreprendre, elle avoit souvent occasion de lui écrire à ce sujet.

Je me suis toujours fait un devoir de ne point lire les lettres adressées à une autre personne, même quand je les trouve ouvertes. Plusieurs de celles de M. Crump traînoient autour de moi, sans que jamais j'y jettasse les yeux. Le hasard, comme on le verra, me fit lire la dernière qu'il eût écrite.

M. Quin, estimant que la principale force de notre troupe étoit dans la comédie, me faisoit jouer dans toutes les pièces où il se trouvoit quelques rôles assortis à mon âge et à ma figure. Comme il excelloit dans le *Double Dealer*, et que Mrs. Woffington étoit bien reçue dans *Lady Touchwood*, j'eus occasion de paroître dans *Lady Froth*; personnage dans lequel je pouvois donner libre carrière à ma gaité et à mon imagination. J'y réussis plus que je n'eusse pu m'en flatter, ce rôle étant un de ceux que jouoit depuis long-tems Mrs. Clive.

Le jour de cette représentation, animée par les applaudissemens que j'avois reçus, égayée peut-être par l'éclat de ma parure, j'étois plus semillante qu'à mon ordinaire, assise dans le foyer, lorsque j'y vis entrer M. Montgommery, devenu Sir George Metham, et que j'ai cité plus haut comme un de mes admirateurs. Son aspect inattendu me surprit; mue par une impulsion involontaire, qui jusqu'alors m'avoit été inconnue, et sans songer à ce qu'alloient penser les acteurs qui m'environnoient, je me levai pour le saluer, lorsqu'il s'approcha de moi. Ce témoi-

gnage d'intérêt ne put manquer de le frapper; il parut lui causer un transport de joie.

Il n'échappa point à Mrs. Woffington. L'attention que me montroit Sir George sembla beaucoup la choquer; quant aux autres actrices présentes, c'étoient, à l'exception de Mrs. Ward, des femmes d'un ordre tout différent; elles aimoient leurs maris, s'occupoient de leur ménage, et trouvoient chez elles trop d'affaires pour songer à celles d'autrui.

M. Metham, dans la courte conversation qu'une entrevue aussi publique put nous permettre, eut le tems de m'apprendre que sa mère étoit morte, ce qui l'avoit mis en possession d'une jolie fortune, et lui avoit fait prendre le nom de Metham. Je terminai le plutôt que je pus un entretien qui excitoit la curiosité autant que la jalousie de Mrs. Woffington; mais à la fin de la pièce, M. Metham m'aborda de nouveau, et me demanda la permission de venir me voir le lendemain matin. Je ne pouvois, lui dis-je, la lui accorder, et je ne lui en cachai point la raison. Ma mère n'étoit pas disposée à me laisser recevoir chez elle les visites d'un amant; il me pria alors de trouver bon qu'il m'écrivît; je le lui permis, et nous nous séparâmes.

Cette correspondance m'obligea à prier Obrien, femme-de-chambre dont je vous ai parlé, et qui nous avoit suivies en Angleterre, de prendre soin que mes lettres ne tombassent point dans les mains de ma mère. Obrien comptoit des Rois parmi ses aïeux, mais elle ne savoit pas lire ; il en résulta qu'un jour, trouvant une lettre dans le parloir, elle crut que je l'avois laissée tomber, et me l'apporta.

Sans regarder si elle m'appartenoit ou non, je la mis dans ma poche, et ce ne fut qu'en en cherchant une où l'on me proposoit un bal, que je la retrouvai ; l'ayant tirée avec deux ou trois autres que j'avois reçues dans la journée, je reconnus que c'étoit une lettre de mon amoureux Hibernois, à ma mère ; un mot effacé joint à celui de *fille*, excita ma curiosité ; je fus tentée d'enfreindre la règle que jusqu'alors j'avois si strictement suivie. La ligne contenoit ces mots : « Ma chère » dame, je crois que votre aimable fille ne » résistera pas au pouvoir de...... » Ne comprenant rien au sens de cette phrase, et dans le fait, me souciant peu de l'entendre, je jettai la lettre sans achever de la lire.

Le lendemain je faisois Alicia ; si-tôt que

mon rôle fut fini, M. Quin, avec une expression de joie dans le regard, que jamais je ne lui avois vue hors de la scène, me commanda de m'arrêter, et de me mettre à genoux devant la première personne que je rencontrerois dans une pièce qu'il me falloit traverser pour aller me déshabiller; je ne compris rien d'abord à ce qu'il vouloit me dire; je sortois incertaine, entre la crainte et l'espoir; enfin mon cœur me dit qui c'étoit. Rassemblant alors tout mon courage, et jugeant, d'après l'air de gaité de M. Quin, que je n'avois pas beaucoup à craindre, j'entrai dans la chambre. Je n'ai pas besoin probablement, de vous dire que j'y trouvai Lord Tyrawley. Si-tôt que je l'apperçus, je me jettai à ses pieds, en lui disant, avec une émotion qne je ne peux vous peindre : Mon cher Monsieur, pardonnez-moi.

Mylord me releva; il m'embrassa tendrement. Sa voix altérée, me prouva qu'il n'étoit guères moins ému que je ne l'étois moi-même. Il m'offrit alors de m'accompagner chez moi, parce que M. Quin et lui, se proposoient de venir y souper. Il m'apprit que M. Quin lui avoit rendu de moi un témoignage qui lui avoit fait le plus grand plaisir, d'autant,

ajouta-t-il, qu'il confirmoit ce que lui avoit dit en Irlande, une personne qui, dans son vivant, m'avoit tendrement aimée. Ces mots m'apprirent que ma chère M^rs^. O'Hara avoit payé le tribut à la nature. Cette nouvelle m'arracha des pleurs que je n'eusse pas dû répandre; car sans doute cette excellente femme avoit passé d'une misérable existence, à une vie de bonheur et de paix.

M. Quin, avant de venir nous joindre, nous laissa causer librement pendant une heure. Comme c'étoit fête le lendemain, rien ne nous obligeoit de nous séparer de bonne heure. Ma mère n'eut point la permission de manger avec nous; Mylord m'enjoignit expressément de ne jamais inviter ni elle ni les dames de ma famille, parce qu'il ne vouloit ni les voir, ni les connoître. Il me donna deux bagues, dont l'une, formée d'un beau diamant, étoit très-précieuse; l'autre étoit de fantaisie. Toutes deux m'avoient été léguées par M^rs^. O'Hara. Ce n'étoit pas là, probablement, tout ce qu'elle m'avoit laissé; mais Mylord ne me parlant pas d'autre chose, il ne me convenoit pas de lui rien demander.

Je me trouvois alors une des plus heureuses créatures qu'il y eût au monde. J'avois re-

couvré l'affection des deux personnes que je considérois le plus. J'étois adorée d'un homme que déja je préférois à tout son sexe ; nulle sasisfaction ne manquoit à mon cœur. On eût eu peine, ce me semble, à trouver trois personnes plus heureuses que ne l'étoient en ce moment Mylord, M. Quin, et moi. Tous deux m'aimoient également, tous deux m'étoient également chers, quoiqu'à différens titres. Douces et paisibles jouissances, qui n'appartiennent qu'à des âmes délicates, qu'à des esprits généreux, et à des cœurs reconnoissans !

LETTRE XXXII.

18 Juin 17 —

L'ANECDOTE suivante est d'un tout autre genre que celles qui jusqu'à présent ont rempli mes lettres : Lord Tyrawley nous la raconta le même soir ; et j'ai cru qu'elle pouvoit trouver place ici, à cause de sa singularité.

On sait qu'une révolution fut projettée en Russie, pendant le règne de la Czarine Elisabeth, et qu'elle fut sur le point de réussir. Peu de gens savent ce qui la fit échouer.

Lord Tyrawley, par un long séjour en Espagne et en Portugal, avoit pris du goût pour les gens de ces deux pays. Pendant sa résidence en Russie, il remarqua plusieurs jours de suite un Espagnol qui se promenoit devant la cour de son hôtel. L'intérêt qu'il prenoit aux personnes de cette Nation, le porta à faire inviter, par un de ses gens, cet étranger à dîner à son office. L'Espagnol accepta sans façon, revint le lendemain, continua pendant plusieurs mois : on finit par le regarder comme de la maison.

Un soir, il vint fort tard, et pria le domestique qui étoit à l'anti-chambre, de dire à son Excellence qu'il désireroit d'avoir l'honneur de lui parler. Le domestique ne supposant pas cet entretien fort pressant, voulut l'engager à le remettre au lendemain matin. L'Espagnol insista; l'Ambassadeur, averti, le fit entrer. Aussitôt qu'il fut seul avec lui : Mylord, lui dit il, je suis venu pour reconnoître toutes vos honnêtetés; mais avant que je m'explique, veuillez bien ordonner qu'on vous tienne une voiture prête.

L'air mystérieux qu'affectoit l'étranger, apprit bientôt à Mylord que cet homme étoit un espion. Il demanda sa voiture; puis l'Espagnol reprit : J'ai formé depuis quelque tems une liaison avec un Russe de la suite du Marquis de la Chétardie. En quittant l'hôtel de votre Excellence, je vais, chaque jour, passer avec lui une ou deux heures. Y étant, il y a quelques jours, plus tard qu'à l'ordinaire, j'observai quelqu'un qui avoit l'air de ne vouloir pas être reconnu. Ses précautions éveillèrent mes soupçons; et comme je n'avois pu que l'entrevoir, et conjecturer qui il étoit, je résolus de m'en assurer. A cet effet, lorsque mon ami revint, je lui demandai, sans affectation,

si le Comte Bestuscheff, confident particulier de l'Impératrice, alloit ordinairement à pied dans cette saison rigoureuse. Je n'en dis pas davantage pour cette fois; mais le lendemain soir j'allai, comme à l'ordinaire, voir mon ami. Cependant, je ne voulus point sonner à la porte de l'hôtel, que je n'eusse vu y entrer le Comte qui, à ce que je présumois, devoit venir à-peu-près à la même heure que la veille.

Entré peu d'instans après lui, au lieu d'aller à l'appartement de mon ami, comme je connoissois tous les détours de la maison, jegagnai, sans être apperçu, par un escalier dérobé, le voisinage d'un cabinet dans lequel le Comte et le Marquis étoient en conférence. J'entendis le premier dire à l'autre en italien: « Je crois » que, plutôt vous partirez, et mieux cela » vaudra. Les passe-ports seront prêts à onze » heures. » Si-tôt que j'eus entendu ces mots, je sortis de ma cachette, et j'allai trouver mon ami, qui me gronda d'être venu si tard. Il ne pouvoit plus, pour ce jour-là, profiter de ma compagnie, parce qu'il avoit trop de choses à faire.

Je lui demandai quelles affaires il avoit de plus qu'à l'ordinaire. Il me répondit qu'il ne

vouloit pas trahir le secret de son maître ; quoique celui-ci le méritât un peu pour ne le pas emmener, comme il le lui avoit promis. Je ne fis pas d'autres questions, dans la crainte qu'on ne me confiât quelque chose sous le sceau du secret ; car votre Excellence sait qu'un Espagnol a trop d'honneur pour divulguer une chose confiée à sa discrétion.

Et que supposez-vous que soient les motifs, ou que doivent être les conséquences de ce départ secret du Marquis ?

Une révolution, Mylord, répliqua l'Espagnol ; et si votre Excellence ne se presse pas d'aller avertir l'Impératrice, et l'informer de ce que je viens de lui dire, il sera trop tard pour l'empêcher. Je sais tous les détails ; mais il ne m'est pas permis de vous en dire davantage. Au reste, si je vous trompe, vous pouvez disposer de ma vie.

Mylord, d'après ses propres observations, et quelques autres avis qu'il avoit reçus, soupçonnoit bien que quelque grande intrigue étoit en mouvement. Après avoir encore sondé l'Espagnol, il crut reconnoître que cet homme avoit reçu sous le sceau du secret, des confidences qu'il ne jugeoit pas à propos de révéler.

La voiture étoit prête : Lord Tyrawley, malgré l'inconvenance de l'heure et la rigueur de la saison, se rendit avec l'Espagnol au palais de l'Impératrice. Son caractère d'Ambassadeur d'Angleterre le fit admettre sur-le-champ; mais l'Impératrice sembla douter du fait jusqu'à ce que l'Espagnol fût introduit. Celui-ci donna des preuves si convaincantes de tout ce qu'il avoit dit, qu'il n'y eut pas moyen de douter de ses assertions. Sa Majesté parla alors d'envoyer, pour prévenir la conjuration, un corps de troupes qu'elle nomma. « Non, lui » dit l'Espagnol, il faut, au contraire, vous » assurer de ces gens ; ils sont, en ce mo- » ment, en armes contre vous. » Ce fut pour elle un trait de lumière. C'étoit une partie de sa garde; et son favori Wall en étoit colonel. On envoya sur-le-champ quelques soldats pour arrêter le Marquis de la Chétardie; mais il étoit déja parti ; et quoique poursuivi de près, il échappa. Cependant, il n'avoit pas eu le tems de soustraire ses papiers : on s'en saisit, et on les porta au palais. Le régiment suspect fut trouvé sous les armes; ce qui confirma sa trahison. La perfidie du Comte fut démontrée; mais par un reste de l'attachement qu'Elisabeth avoit eu pour lui, elle épargna sa

vie, et se contenta de l'exiler en Sibérie. Tous ceux qu'il avoit gagnés furent mis à mort. L'Impératrice prit à son service l'Espagnol, qui s'appeloit Rosa de Sylva, et le récompensa magnifiquement. Les présens qu'elle fit à cette occasion au Lord Tyrawley, quoique d'une très-grande valeur, eurent moins de prix à ses yeux que l'amitié dont elle l'a honoré tant qu'elle a vécu. (*a*)

(*a*) La mémoire de M[rs]. Bellamy paroît ici l'avoir mal servie : Lord Tyrawley n'a pu faire un récit, où les noms, les époques et les faits sont intervertis et défigurés.

Bestuscheff, en 1740, sous la Régente Anne, fut compris dans la disgrace du fameux Biren, et exilé en Sibérie.

La Chétardie étoit arrivé en Russie cette même année, comme Ambassadeur de France; il y resta jusqu'en 1742, et en partit à cette époque, comblé des faveurs d'Elisabeth, qu'il avoit aidée à monter sur le trône.

Il revint en 1745, avec le même titre. Bestuscheff, rappelé par Elisabeth, étoit devenu son Ministre favori. Rendu à l'Autriche, et craignant l'influence de l'Ambassadeur de France, il résolut de le perdre. Dans ce dessein, il fit assassiner un courier que la Chétardie envoyoit en France par la Suède; présenta à l'Impératrice une fausse interprétation des dépêches saisies, et obtint ainsi qu'elle renvoyât l'Ambassadeur.

Bestuscheff fut lui-même disgracié en 1758, et exilé aux environs de Moscow. *N. du Tr.*

LETTRE XXXIII.

29 Juin 17 —

Je passai dans une société si chère une délicieuse soirée. Mylord, en me quittant, promit de venir souper avec moi, trois ou quatre fois par semaine, et il engagea M. Quin à être de la partie aussi souvent qu'il le pourroit. Mais celui-ci aimoit à trouver chez lui sa poularde, sa bierre à l'orange, à y rester à son aise, et, suivant son expression favorite, sans jarretières. Il appeloit celà les trois grandes douceurs de la vie. Il ne trouvoit pas, d'ailleurs, dans Lord Tyrawley un camarade de bouteille, et rarement il l'accompagnoit chez moi : mais j'avois chez lui mes entrées, et j'y passois la soirée toutes les fois que je n'avois pas d'autres engagemens.

Quoique Mylord et M. Quin m'eussent quitté fort tard, je voulus, avant de me coucher, écrire à M. Metham, pour lui faire part de ma satisfaction ; mais le motif qui la causoit ne la lui fit pas partager. Cependant, il m'en félicita ; car tout ce qui me faisoit plaisir sembloit

bloit lui être agréable. Nous nous faisions de l'amour des idées si exaltées, que notre correspondance ne ressembloit pas mal au langage de Cassandre ou d'Orondate. M. Metham, dans ses lettres et dans sa conduite, me montroit tant de respect, que je m'aveuglois sur l'imprudence de ce commerce épistolaire avec un homme qui m'avoit annoncé qu'il ne pouvoit pas m'épouser. Cette déclaration portoit même un caractère de candeur qui m'inspiroit une fausse sécurité. Je me reposois sur l'honneur d'un homme que je ne croyois pas moins délicat que sincère, et il ne me vint jamais à l'esprit de concevoir sur ses intentions la moindre crainte ; confiance hasardeuse qui a plus égaré de jeunes cœurs, et produit d'infortunes, que l'amour, que le caprice, et peut-être que la vanité.

Invitée à un bal masqué, je voulus profiter de cette occasion pour y voir mon amant, et jouir avec quelque liberté de sa conversation. Je ne m'étois jamais trouvée dans ces assemblées, et je ne concevois pas, écrivis-je à M. Metham, comment on pouvoit y reconnoître des visages masqués. Il m'assura que mes yeux l'éclaireroient, et qu'un de mes regards suffiroient pour me faire reconnoître.

Je préférois, sans contredit, M. Metham à tout homme au monde; mais l'amour dut céder quelque chose à la malice. Le soir, enveloppée d'un domino noir, par-dessus lequel je mis une grande capote, j'allai au bal accompagnée des deux jeunes Miss Meredith, habillées en Savoyardes. En un moment je fis mon apprentissage, et bientôt j'en sus aussi long qu'Heidegger lui-même. (*a*) Mes deux compagnes étant trop remarquées pour faire attention à moi, je leur échappai, et j'allai chercher mon chevalier. Je le trouvai occupé à considérer toutes les femmes bien vêtues qui passoient auprès de lui, ne doutant pas que je n'eusse saisi cette occasion pour montrer mon goût, et que je ne me fusse masquée d'une manière élégante. M'approchant de lui, je lui demandai quelle belle le tenoit dans l'attente. Impatient de voir celle qu'il aimoit, il m'envoya promener, m'assurant que ce n'étoit pas moi qu'il cherchoit. Il feroit aussi bien, lui dis-je, de rester avec moi. Ma société, probablement, lui seroit aussi agréable

---

(*a*) Celui qui, le premier, a introduit en Angleterre les bals masqués.

que celle de la personne qu'il attendoit. L'humeur le gagnoit, il me quitta.

La vanité, la folie règnoient autour de moi. J'avois de l'une et de l'autre assez bonne dose; je suivis l'impulsion du caprice; je laissai mon adorateur croquer le marmot; (*a*) et je dois avouer que je me divertis beaucoup de l'inquiétude dans laquelle je le voyois.

Je joignis alors le général Wall, Ambassadeur d'Espagne, qui venoit souvent dans les coulisses, et avec qui je causois de tems en tems. Le Comte de Haslang, Ambassadeur de l'Empereur, quoique non éclairé par l'amour, m'avoit reconnu sous mon déguisement, et m'avoit fait reconnoître au Général. Le Comte voyoit souvent le Lord Tyrawley, qui avoit pour lui beaucoup d'égards, moins à raison de ses talens qui étoient médiocres, que de sa haute naissance, de son extrême politesse, et de l'attention qu'il apportoit à paroître toujours content de l'esprit des autres, sans jamais prétendre lui-même à en montrer.

Le Général Wall, quoique homme de beaucoup d'esprit, et ayant des connoissances

---

(*a*) Cette expression est en français dans l'original. *N. du Tr.*

très-étendues, étoit espiègle comme un écolier. Il s'étoit sans doute apperçu du goût qu'avoit pour moi M. Metham, et il ne demanda pas mieux que de se joindre à moi pour le tourmenter. Nous l'abordâmes de nouveau; je recommençai à le plaisanter. Ce qui lui rendoit mes railleries plus importunes, c'est que ce Général étant démasqué, il ne pouvoit quitter brusquement un homme de ce rang, et étoit obligé d'entendre tout ce que je m'amusois à lui dire. Il ne doutoit point d'ailleurs, me voyant ainsi accompagnée, que je ne fusse, malgré la modestie de mon vêtement, une personne de considération.

Lord Tyrawley soupoit avec quelques amis, de façon que je pus donner carrière à ma fantaisie pendant la plus grande partie de la nuit. Vers les quatre heures, Mylord revint dans la salle, et ayant trouvé mes compagnes et moi, il nous invita à nous retirer, vu qu'il ne convenoit guères de laisser en pareil lieu trois jeunes filles sans chaperon. Les jeunes Meredith, ayant beaucoup dansé, ne demandoient pas mieux que de s'en aller. J'aurois bien voulu rester encore quelque tems; mais il fallut partir.

Cette subite résolution ne me laissa que le

tems de dire à M. Metham, en passant à côté de lui : Qu'est donc devenu l'éclat de ces yeux qu'il devoit vous suffire d'appercevoir pour éviter toute erreur ? Frappé comme de la foudre, il parut sortir de l'aveuglement qui toute la nuit lui avoit dérobé ma présence. Il nous suivit jusqu'à la porte, essayant de me parler. Mais il n'étoit plus tems ; je le laissai accusant sa destinée, et regrettant une occasion qui, peut-être, ne devoit pas se représenter de long-tems.

Ainsi en arrive-t-il de toutes nos espérances. Les plus vives, les plus probables sont celles que trompe le plus souvent l'événement. Elles ne nous laissent pour résultat que d'inutiles regrets, et une triste humiliation.

LETTRE XXXIV.

12 Juin 17 —

Vers cette époque, mourut le célèbre poëte Thompson. Sa mort sembla consterner toutes les âmes sensibles. Ce n'étoient pas seulement de grands talens dont on déploroit la perte ; c'étoit l'homme estimable et bon que l'on regrettoit. Des mœurs douces, une philantropie éclairée, toutes les qualités qui rendent un homme précieux à ses semblables, le faisoient chérir des personnes qui l'approchoient. L'intimité dans laquelle j'eus le bonheur de vivre avec lui est un des plus doux souvenirs que m'offre ma vie. Pour prix de l'amitié dont il m'honora, puissent ses mânes agréer les larmes que je paie à sa mémoire !

Lord Littleton et M. Quin, particulièrement liés avec cet aimable poëte, furent ceux qui le regrettèrent le plus. Après la première effusion de leur douleur, ils délibérèrent sur le moyen le plus efficace qu'ils pussent prendre pour honorer la cendre de leur ami. Sa générosité ne lui ayant pas laissé de quoi pourvoir

à la subsistance de ses deux sœurs, ils crurent ne pouvoir rien faire de plus conforme à ses vœux que de leur ménager une ressource; témoignage d'affection plus flatteur, sans doute, pour la mémoire d'un homme estimable, et plus propre à consoler son ombre, s'il lui reste avec nous quelques rapports, que la pompe des obsèques, ou la magnificence d'un mausolée.

Thompson, dans les derniers tems de sa vie, avoit fait des changemens au Coriolan de Shakespeare. Le manuscrit de cette tragédie corrigée, étoit entre les mains de M. Quin; il pensa que la représentation de cette pièce serviroit utilement au but qu'on se proposoit. On convint de la donner; elle fut sur-le-champ mise à la répétition. Mrs. Woffington et moi, fûmes chargées des rôles de la mère et de la fille: Lord Littleton composa le prologue suivant, que M. Quin prononça. (*a*)

Je ne viens point implorer votre indulgence pour un ouvrage, dont l'auteur n'est plus; il n'a pas besoin que personne cherche à vous intéresser à lui; chacun de vous lui servira de protecteur. Sa bienveillance ne se renferma point dans l'enceinte d'une

---

(*a*) J'ai cru pouvoir imiter en entier ce morceau, qu'on trouveroit difficilement ailleurs. *N. du Tr.*

O 4

secte ou d'un parti; elle embrassoit l'espèce humaine. Il eut des amis..... (Ah ! pardonnez aux larmes que ce mot me fait répandre. Je sens ici que ce n'est pas l'acteur qui vous parle.) Il les aima d'une affection si tendre, si pure, si désintéressée ! son amitié étoit si généreuse ! son zèle si constant ! N'en croyez pas nos foibles expressions; rapportez-vous en à nos pleurs. O vérité ! ô fidélité sans tache ! caractère ferme avec douceur, et noble avec simplicité ; tendre intérêt au bonheur d'autrui, où trouverez-vous, pour l'habiter, un cœur pareil au sien ? Tel fut l'homme ! Quant au poëte, vous le connoissez; souvent il a ému vos cœurs par le récit de quelque touchante infortune; souvent, dans cette salle remplie, vous l'entendîtes donner des leçons de la vertu la plus pure; car sa chaste muse n'a fait résonner sa lyre, que pour inspirer de nobles sentimens. Jamais une idée vile, jamais une immorale pensée n'ont souillé sa belle âme ; jamais n'est sorti de sa plume un vers, qu'en mourant, il ait pu désirer d'effacer.

Puisse aujourd'hui votre suffrage, aux ornemens de sa tombe, ajouter un nouveau laurier ! Désormais, superieur au blâme comme à la louange, il n'entend plus le vain bruit de la renommée. Mais si des êtres, qui lui furent chers, auxquels, d'une main libérale, et d'un cœur généreux, il partagea les bienfaits d'une modique fortune ; si ces personnes qui l'aimèrent, et que sa mort prive des soins d'une pieuse affection, doivent à vos bontés ce que sa tendresse ne peut plus leur donner, quelque plaisir, peut-être, pourra, dans le céleste séjour, parvenir encore à son âme immortelle.

La pièce fut représentée avec le plus grand succès. M. Quin y répandit de véritables pleurs : à en juger par le ton cynique qu'affectoit cet acteur, et par la sévérité de son visage, on ne devoit pas le croire doué d'une aussi grande sensibilité. L'émotion qu'il témoigna n'en fut que plus touchante ; elle se communiqua aux spec-

tateurs qui, par un attendrissement sympathique, montrèrent à M. Quin la considération qu'ils avoient pour son ami.

Le Carême approchant, j'avois plus de tems de reste, et par conséquent plus d'occasions de voir M. Metham, ou de recevoir de ses nouvelles. Tous les Mercredis et les Vendredis, il venoit à la chapelle du Comte de Haslang, où je le rencontrois. J'avois en lui une telle confiance, que si par hasard il étoit malade, je ne craignois point d'aller chez lui. Je n'eus point lieu de me repentir de ma bonne foi ; car jamais il ne tenta même de m'embrasser. Tant de respect, mêlé à une vive tendresse, ajoutoit au penchant que je me sentois pour lui ; et ce qui, d'abord, n'étoit qu'une préférence, devint un sentiment fondé sur l'estime et l'amitié. Aimables souvenirs ! époque la plus heureuse peut-être de la vie ! une innocente familiarité s'établit peu-à-peu, non troublée par les craintes auxquelles nous instruit l'expérience, non souillée par cette satiété qu'entraînent à leur suite des plaisirs plus vifs : la jeunesse, la gaité, un riant espoir, sèment de précieuses illusions, ce court passage que l'on regrettera quelque jour au milieu des jouissances les plus désirées.

Lord Tyrawley me continuoit ses visites; et pour m'aider à le recevoir convenablement, il partageoit, en général, avec moi le contenu de sa bourse à toutes les fois qu'il venoit me voir. Sa générosité, et les profits que faisoit ma mère sur son commerce de toiles, ne nous laissant point manquer d'argent, ma mère n'avoit encore rien fait demander au théâtre sur mon traitement, qu'elle croyoit réglé à 10 liv. par semaine. Ayant un jour quelque remise à faire en Irlande, elle écrivit au caissier pour le prier de nous faire passer ce qui m'étoit dû. Mais, au lieu de recevoir la somme sur laquelle elle comptoit, elle n'en reçut juste que la moitié.

Irritée de la mauvaise foi du directeur, elle vouloit que je ne jouasse plus du tout, et peut-être n'étoit-elle pas fâchée d'avoir ce prétexte pour me faire quitter le théâtre. Ce moyen eût facilité son plan favori, celui de me faire épouser M. Crump. Elle renvoya donc l'argent, et comptant sur ma fierté offensée, elle se tint pour sûre de réussir dans ce qu'elle avoit depuis si long tems entrepris. En vain Miss O'Hara, qui connoissoit mes sentimens, voulut la détourner d'un projet pour lequel j'avois tant de répugnance. Ma mère étoit

aussi entêtée que sa fille. Cependant je trouvai, pour mon malheur, le moyen de faire échouer ses combinaisons.

La passion qui m'unissoit à M. Metham étoit telle que je le regardois désormais comme mon futur mari. Je ne faisois point de scrupule d'accepter les présens qu'il m'offroit sans cesse. Ma mère en faisoit honneur au Lord Tyrawley. Mais l'œil de la jalousie, plus clairvoyant que la sollicitude maternelle, en découvrit la source. On ne manqua pas de la supposer criminelle. J'ignorois des calomnies que j'eusse méprisées ; mais elles firent des progrès. Mrs. Woffington, qui avoit contribué à les répandre, craignant que ma retraite, à l'instant des bénéfices, ne nuisît à toute la troupe, me fit presser de rester. M. Quin, que je consultai, m'y engagea. L'un des motifs auxquels je cédai, fut l'intérêt que m'avoient témoigné le Prince et la Princesse de Galles, et qui sembloit m'imposer l'obligation de jouer jusqu'à la fin de la saison.

LETTRE XXXI.

21 Juillet 17—

LORD Tyrawley étant venu le même soir souper avec moi, je lui appris l'injustice qu'on m'avoit faite; il parut mécontent de ce que je ne quittois pas le théâtre, suivant ma première résolution. Mylord, quoique réconcilié avec moi, et dépensant avec profusion, plus même que ne lui produisoient des places considérables, n'avoit encore rien fait pour assurer mon sort, et je ne pus m'empêcher de lui observer que rien ne s'offroit pour me dédommager de la profession qu'il me conseilloit d'abandonner. Je regardois l'affront que je venois de recevoir comme très-grand pour ma position; j'étois surprise de le voir si indifférent sur ce point.

Au bout de quelques minutes, j'eus l'explication du mystère. Mylord, me regardant avec bonté, me dit : « Pop, vous ne m'aimez » pas autant que vous faisiez il y a quelques » semaines. » L'accusation étoit fondée; je rougis, et je gardai le silence. Que ne parlez-

vous? continua-t-il. Si vous avez donné votre cœur à quelqu'un qui le mérite, je lui donnerai votre main; je croyois, je vous l'avoue, que vous m'aimiez assez pour me laisser faire ce choix.

Je conçus tout d'un coup ce que signifioit cette lettre de M. Crump que j'avois vue; la rature que j'y avois remarquée couvroit probablement le nom de Tyrawley. Rien, dis-je à Mylord, ne pouvant me détourner de ma franchise, je ne faisois point difficulté de lui avouer que, tout en l'aimant beaucoup, j'avois pour une autre personne une forte inclination; mais je le priois de me dispenser de lui en nommer l'objet, jusqu'à ce que j'eusse bien sondé mon propre cœur.

Mylord avoit entendu parler de l'aventure de la chaise, et de la lettre jettée dedans; il n'ignoroit pas non plus que le père de M. Bullock avoit déclaré que si son fils m'épousoit, il ne le reverroit de sa vie. Sachant d'ailleurs qu'il ne pouvoit me donner une fortune assez considérable pour déterminer ce vieillard en ma faveur, Mylord me déclara avec serment (c'étoit la première fois que je l'entendois jurer, quoique militaire) que déja il savoit de qui je voulois parler; et que

certes, jamais il ne consentiroit à mon mariage avec cet homme.

M. Bullock et sa passion ne se présentant pas en ce moment à mon esprit, je fus persuadée que c'étoit contre M. Metham que Mylord exprimoit une si forte prévention; je restai interdite. Lord Tyrawley, pendant tout le reste de la soirée, parut de mauvaise humeur; pour la première fois, je le vis partir avec plaisir.

Le lendemain matin, je mandai à M. Metham qu'il m'étoit survenu une affliction très-vive, mais je ne lui en dis point le sujet. L'éloignement, que dans mon erreur je supposois à Mylord pour l'homme que j'aimois, me le rendit mille fois plus cher qu'il ne m'avoit été jusqu'alors. Un obstacle mis dans le chemin de l'amour, n'est qu'un aliment de plus offert à sa flamme.

Mon bénéfice devoit avoir lieu dans peu de jours; les trois soirs précédens, je devois jouer pour ceux de M. Quin, de Mrs. Woffington et de M. Ryan.

La Duchesse de Queen'sberry, assistant au bénéfice de M. Quin, montra sa bienveillance pour moi d'une manière plus flatteuse qu'elle n'avoit encore fait: avant la pièce, elle me

pria de lui retenir des loges pour mon bénéfice. Comme je ne supposois pas que sa Grâce voulût bien être en ma faveur aussi généreuse qu'elle l'avoit déja été, et comme j'avois appris à mes dépens, à me défier de son humeur capricieuse, je ne sus quel nombre de loges retenir. Je pensai donc qu'il valoit mieux le laisser au hasard, que de courir les risques de l'offenser.

La Duchesse ayant paru désirer de voir le foyer, qu'elle avoit ouï dire l'emporter en esprit et en politesse sur beaucoup de salons, je lui demandai la permission de l'y accompagner quand la pièce seroit finie, ce qu'elle voulut bien agréer. Aussi-tôt donc que j'eus fini le rôle d'Octavie, que je jouois dans All for Love, et qui se terminoit au quatrième acte, je jettai sur moi un manteau, et j'allai dans la loge sur le théâtre, trouver sa Grâce, qui m'invita à m'asseoir derrière elle.

Une position si remarquable, près d'une femme, que son rang et ses rares qualités faisoient considérer comme une des premières personnes du Royaume, attira les regards de tous les spectateurs. M. Quin m'a dit depuis que, quoique bien instruit de la bienveillance qu'avoit pour moi la Duchesse, il n'avoit jamais

été plus agréablement surpris que de me voir là. Lorsque sa Grâce sortit de la loge, il s'éleva un applaudissement général. La Duchesse étoit encore sensible à ces témoignages d'intérêt public ; celui-ci l'eût renvoyée satisfaite et de bonne humeur, si sa curiosité ne l'eût conduite à une scène propre à lui faire une impression d'un tout autre genre. Je l'avois fait passer derrière les coulisses. Plusieurs personnes de qualité étoient dans l'usage de venir, après la pièce, dans le foyer, et de s'y amuser devant la cheminée, à jouer à croix ou pile, petit jeu auquel il se perdoit ou se gagnoit quelquefois des mille livres dans une soirée. Je croyois tous les acteurs partis, et je m'attendois à n'y trouver que de ces spectateurs distingués ; mais lorsque j'ouvris la porte, le premier objet qui frappa notre vue fut la belle Reine d'Egypte (Mrs. Woffington, qui venoit de jouer ce rôle) tenant à la main un pot de bierre, et criant : Périssent tous les rangs ! et vive la liberté ! La table étoit entourée d'une société analogue, et servie d'un plat de pieds de mouton.

La Duchesse étoit entrée d'un air très-gai, et avec toute la dignité d'une femme de la Cour. Jugez de la surprise que dut lui

causer

causer un tableau si contraire à celui qu'elle s'attendoit à rencontrer, et de l'idée que dut lui donner cet echantillon de la politesse et du bon ton d'un foyer. Je n'étois guères moins confuse. Après un moment de silence, elle s'écria: Eh! mais, l'enfer est-il déchaîné? Puis, sortant à la hâte, elle courut, plus morte que vive, trouver sa chaise. En me quittant, elle me recommanda bien de ne jamais entrer dans cette chambre, et me pria de l'aller voir le lendemain matin.

Le jour suivant, elle me reçut avec politesse; mais il y avoit dans son maintien je ne sais quel air peu flatteur. Elle me demanda si je vivois avec les acteurs, nous traitant, ce me semble, comme des espèces de Bohémiens, et supposant que, dans nos retraites les plus privées, nous n'étions séparés les uns des autres qne par quelque couverture. J'osai lui en faire l'observation, et j'essayai de justifier notre art et ceux qui le cultivent; mais je vis que ma réthoriqûe faisoit peu d'impression sur l'esprit de la Duchesse, encore révoltée de ce qu'elle avoit vu la veille. (*a*)

(*a*) Une autre anecdote, racontée un peu longuement par M[rs]. Bellamy, fera connoître sous un nou-

Mon digne ami, M. Quin, choisit pour mon bénéfice *the Double Dealer*, pièce remplie d'esprit, mais susceptible de quelques reproches de légèreté, pour ne rien dire de plus. Les dames qui, à mon premier bénéfice, m'avoient honoré de leur présence, et que l'on comptoit parmi les plus vertueuses personnes du Royaume, remplirent ce jour-là les loges. Une distinction si obligeante me flatta d'autant plus que Lord Tyrawley, pour la première fois, parut jouir des suffrages que m'accordoit le public.

Le produit de cette représentation fut moins considérable que celui de mon premier bénéfice. D'une part, on ne me regardoit plus comme une débutante, et l'on ne croyoit pas

---

veau jour le caractère fantasque et absolu de la Duchesse. Elle avoit pour femme-de-chambre une Mrs. Hyliard, qu'elle paroissoit aimer beaucoup. Un jour, après l'avoir quelque tems regardée fixement, elle lui dit que si elle ne consentoit pas à faire sur-le-champ quelque chose qu'elle vouloit lui commander, elle alloit la renvoyer. La pauvre femme promet bien vîte d'obéir, et demande ce que l'on veut d'elle : il falloit qu'elle fît arracher ses dents de devant. Elle a beau remontrer, prier, protester ; la Duchesse s'obstine. Enfin la femme-de-chambre en fut quitte pour deux dents, l'une d'en haut, et l'autre d'en bas. « Ce sont là jeux de Princes, » dit, quelque part, Lafontaine. *N. du Tr.*

aussi nécessaire de m'encourager; de l'autre, les hommes qui m'eussent montré le plus de galanterie étoient écartés par l'opinion, devenue publique, que M. Metham étoit amant heureux. Ainsi se trompe quelquefois ce public, juge mal instruit, et arbitre, souvent aveugle, de nos destinées.

J'ai maintenant à vous rendre compte de la première démarche que j'aie vraiment à me reprocher. Jusqu'ici, souvent imprudente, jamais, du moins, je n'avois justifié les discours de l'envie. Que ne puis-je en dire autant pour ce qui me reste à vous raconter!

LETTRE XXXVI.

2 Août 17 —

QUELQUES jours après mon bénéfice, Lord Tyrawley entra en souriant dans ma chambre, et me dit d'un air satisfait : Pop, je vous ai trouvé un mari.—En ce cas, Mylord, je me flatte que vous avez deviné mon choix. Je n'eus pas plutôt achevé ces mots, que le visage de Mylord s'obscurcit. Avec un regard tel, je suppose, qu'il l'eût lancé à un ennemi prêt à le combattre, il jetta une lettre sur la table, en me disant : Lisez ceci; j'ai donné ma parole; pour le monde entier, je ne voudrois pas y manquer : ainsi, point de réplique, car je veux être obéi. Il sortit sur-le-champ, me laissant à loisir parcourir la lettre.

Si Mylord, avec le même empire, m'eût offert l'homme que j'aimois, je crois véritablement que je l'eusse refusé. Mon caractère ne peut supporter la contrainte : l'obéissance, en certain cas, me paroît un devoir; mais à moins qu'on ne l'exige avec douceur, il m'est

impossible d'y plier mon caractère. La lettre que m'avoit laissée Mylord, étoit de Crump : je vis, en la lisant, que tout avoit été arrangé pour mon mariage avant que Lord Tyrawley eut quitté Dublin. Crump lui mandoit qu'il arriveroit le lendemain à Londres, et qu'il espéroit le voir chez moi : il avoit, ajoutoit-il, remis sa lettre au capitaine Johnson, qui avoit paru fort affligé de perdre l'agence de Mylord; mais il avoit trouvé juste la circonstance qui la lui enlevoit.

Je voulois d'abord aller féliciter ma mère sur le succès de ses projets; mais je pensai qu'il valoit mieux dissimuler jusqu'à ce que j'eusse instruit M. Metham. Une lettre que j'écrivis à l'instant à celui-ci, ne lui laissa plus aucun doute sur l'état de mon cœur: depuis long-tems, je lui avois donné lieu de croire qu'il le possédoit; mais jamais je ne lui en avois fait explicitement l'aveu.

La joie qu'il en ressentit tempéra d'abord, et finit par irriter son indignation. Quant à moi, la colère suspendoit mes larmes; j'étois dans une disposition tout-à-fait assortie au rôle de *Lady Fanciful*, (lady Capricieuse) que je devois jouer le même soir dans *the Provoked wife* (la Femme provoquée.) La présence de

M. Crump, que j'apperçus aux premières loges, n'étoit pas propre à m'adoucir.

Le pauvre Metham étoit dans la coulisse, défait et consterné, comme si au lieu d'être l'amant préféré, il eût été éconduit. Le moment approchoit où devoit se décider le destin de ma vie; le dez étoit jeté, et c'étoit de mon bonheur qu'il alloit résoudre. Le souvenir de ce moment fait encore palpiter mon cœur. Au commencement du cinquième acte, je traversois derrière la toile pour gagner le côté opposé du théâtre: M. Metham me rencontre, et me prie en grâce de permettre qu'il me dise quelques mots dans la grande salle. Comme le souffleur ne sonne, pour faire cesser la musique, que lorsqu'il voit prêts tous les acteurs qui doivent commencer l'acte, je consentis à l'écouter un moment; mais je n'eus pas plutôt passé la porte, qu'il me saisit entre ses bras, et traversant rapidement le passage, me porta dans une voiture que son domestique tenoit prête à cet effet. Je fus d'abord si surprise, que je savois à peine ce qui se passoit: lorsque je pus me reconnoître, je sentis que l'amour excusoit le ravisseur, et je ne pus trouver dans mon cœur ni résistance ni colère. Le coupable n'avoit pas compté sur tant d'indulgence. Tremblant et pâle, il attendoit

les expressions de mon ressentiment : d'autres transports le saisirent en voyant qu'il ne recevoit que celles de ma tendresse.

La voiture nous conduisit à une maison meublée dans Leicester-Street, dont la maîtresse, Mrs. Studwick, me prêta quelques vêtemens. J'ai appris depuis qu'au théâtre les spectateurs, ennuyés de la longueur de l'entre acte, avoient témoigné leur impatience de la manière ordinaire. Le bruit avoit fait sortir de sa loge M. Quin. On appelloit, de tous côtés, lady Fanciful; elle ne se trouvoit point. On sut alors qu'un véritable enlèvement, si l'on peut donner ce nom à un départ sans contrainte, ne permettoit pas de continuer la pièce. Il n'étoit plus question que d'en instruire le public : c'est ce que fit M. Quin, qui jouoit le rôle de *Sir John - Brute*, en apprenant aux spectateurs que lady *Fanciful* venoit de quitter *Heart-Free* pour un amant *fait tout exprès pour elle* (*a*).

Mille sentimens contraires, qui se partageoient mon cœur, écartèrent, pendant

(*a*) Expression de Lady Fanciful, dans la première scène.

quelque tems, toutes réflexions. Elles vinrent enfin amères et confuses. Tantôt je blâmois ma foiblesse, tantôt je me reprochois le moindre doute sur la loyauté de mon amant. Les journaux ne tardèrent pas à publier l'aventure qui, grâce aux propos antérieurs de Mrs. Woffington, ne causa pas une grande surprise.

Je ne devois plus songer à regagner les bonnes grâces de Lord Tyrawley. Attaché, depuis peu, au char de ma rivale, il avoit reçu d'elle de nouvelles préventions, et étoit moins disposé que jamais à la clémence.

M. Metham étoit désormais convaincu de mon attachement. Le sien sembla s'en augmenter : il me présenta à sa sœur, Mrs. Dives, et à tous ses amis. Ses égards pour moi, son extrême tendresse, ne permettoient à personne de douter qu'il n'eût le projet de m'épouser.

Ma mère, de chrétienne *pure*, étoit devenue *méthodiste*. Dans l'austérité de sa régénération, elle étoit trop sainte pour me pardonner une pareille faute. J'écrivis à Miss O'Hara, qui, sur-le-champ, m'envoya mes vêtemens et mes bijoux. Mais ma mère, supposant que le protecteur que je venois de

choisir, ne me laisseroit pas manquer d'argent, garda prudemment le mien, pour se consoler de mon absence. J'imaginois que mon départ me vaudroit un beau-père; cependant M. Crump retourna sans femme en Irlande, et le capitaine Johnson resta l'agent de Lord Tyrawley.

M. Quin n'avoit jamais approuvé le projet qu'avoit Mylord, de me marier avec M. Crump; mais celui-ci jugeant des motifs de son ami, par sa propre conduite, lui avoit fait entendre qu'il le soupçonnoit de prendre à moi un intérêt personnel; observation qui avoit fermé la bouche à cet homme respectable. Il me manda que, par égard pour Mylord, il ne pouvoit me voir en ce moment; mais qu'il viendroit me faire une visite en Yorkshire, où il supposoit que nous irions dans l'automne.

Je voyois plus souvent que jamais mon aimable amie Miss Saint-Léger; elle recevoit en secret des soins du Major Burton, intime ami de M. Metham: elle m'honoroit d'autant plus volontiers de sa société, que, suivant ce que lui avoit dit le Major, M. Metham étoit très-décidé à m'épouser, assurance qui contribua beaucoup à me tranquilliser: je fondois

d'ailleurs mes espérances sur la haute idée que j'avois conçue de l'honneur de M. Metham ; mais malheureusement je ne connoissois pas son humeur capricieuse. La femme imprudente qui confie son sort à la probité d'un amant, n'a pas seulement à craindre sa perfidie ; elle court toutes les chances de la légéreté, de la mauvaise honte. « Jupiter, ont dit » les hommes, se rit des parjures des amans. »

LETTRE XXXVII.

15 Août 17—

Au bout de quelque tems, nous allâmes à Yorck. M. Metham y prit une jolie maison, dont le jardin joignoit à un monastère. Je trouvai dans ce voisinage une distraction qui m'étoit nécessaire; car mon amant, quoique plus tendre que jamais, avoit tant de liaisons, d'amis et de parens, que je le voyois fort peu. Le chapelain du monastère, avec qui j'avois fait connoissance, me présenta aux dames de la maison. Bientôt notre société devint intime; une piété douce, une gaité calme, régnoient dans leurs entretiens, et me consoloient des fréquentes absences de M. Metham. Il partageoit son tems entre son père, qui demeuroit à quarante milles de nous, le Marquis de Rockingham, les Comtes de Burlington et de Scarborough, et le Lord Downe : la chasse en prenoit une partie; de manière que dans les sept mois que nous demeurâmes à Yorck, il ne resta pas, à tout prendre, plus de sept semaines avec moi.

Le 4 Décembre, je sentis des indispositions qui m'annonçoient un prochain accouchement. On envoya chercher M. Metham, qui vouloit que je fisse venir un accoucheur; je m'y refusai par une modestie mal placée, qui pensa me coûter la vie : il fallut, après beaucoup de souffrances, recourir au secours que j'avois refusé.

Le onzième jour de ma maladie, je mis au monde mon bien aimé fils George Metham : la mort qui, depuis, me l'a enlevé, m'a privée d'un bon fils, d'un tendre ami; elle a interdit à ma vieillesse l'espoir d'un appui trop nécessaire.

M. Metham, tant que je fus en danger, montra la plus grande inquiétude : à mon insu, il avoit écrit à ma mère, qui sur-le-champ vint à Yorck. Elle n'y laissa pas un moment de repos à M. Metham, qu'il ne lui eût promis de m'épouser; et comme il étoit parfaitement connu pour homme d'honneur, satisfaite de sa déclaration, elle se réconcilia avec moi : transportant alors toute sa tendresse à mon enfant, elle conçut pour lui un attachement dont elle n'a cessé de lui donner des preuves.

LETTRE XXXVIII.

24 Août 17 —

Je reçus, alors, une lettre de M. Quin, qui, s'excusant de n'avoir pu venir me voir dans l'automne, m'invitoit à me rendre promptement à Londres. Il m'y avoit procuré un engagement, à raison de 7 liv. par semaine, avec un bénéfice net de frais. Mon traitement devoit commencer à l'ouverture du théâtre.

M. Metham, qui, depuis ma maladie, étoit resté à la maison, commençoit à trouver Yorck fort triste. Soupirant après les plaisirs de Londres, il m'invita à accepter la proposition. J'employai tous les efforts de la raison, pour obtenir de lui qu'il me laissât dans une retraite, où j'étois si heureuse. Je pouvois y vivre dans l'aisance, à très-peu de frais. Quoique, jusqu'à notre arrivée à Yorck, je ne me fusse jamais occupée des détails d'une maison, j'avois fait, depuis mon séjour en province, de grands progrès dans cette science. J'étois devenue si économe, que nous ne dépensions pas plus de trois guinées par semaine. Ni mes raisons, ni l'em-

pire que je croyois avoir sur son cœur, ne purent le détourner de son projet. Heureuse, ainsi que lui, si je l'avois emporté ! Mais le sort en avoit autrement décidé : j'étois réservée à des peines dont je n'eusse pu, alors, supporter la seule perspective. Ce voile, qui enveloppe l'avenir, n'est pas le moindre des bienfaits de la Providence : elle dérobe ainsi aux mortels la vue des maux auxquels ils sont destinés, et leur donne la force de souffrir ceux qu'ils n'auroient pas eu d'avance le courage d'envisager.

Retenue par les suites de ma maladie, nous ne partîmes qu'au commencement de Février. Une maison meublée nous attendoit. J'y trouvai deux ou trois billets de M. Quin. Aussitôt qu'il sut mon arrivée, il me vint voir : il avoit, me dit-il, le plus grand plaisir à m'apprendre que, depuis l'annonce de mon retour, on avoit fait de fréquentes questions sur mon arrivée, et que les loges étoient retenues pour plusieurs jours. Il étoit fâché, ajouta-t-il, d'être convenu pour moi d'un prix qui, dans le tems, lui avoit paru avantageux. L'empressement de me voir, que témoignoit le public, lui faisoit présumer que j'eusse pu faire à mon gré mes conditions. Il m'apprit aussi que Lord Tyrawley étoit en Ir-

lande. Cette nouvelle me fit plaisir, parce que je n'avois aucun espoir d'obtenir de lui mon pardon. Mylord avoit déclaré à M. Quin, que, quand même M. Metham m'épouseroit, il ne pourroit se réconcilier avec lui, quoique, peut-être, il pût, un jour, me pardonner. Je connoissois le caractère de Mylord, et je ne songeois point à toucher son inflexibilité.

Mon succès, lorsque je reparus sur la scène, surpassa tout ce que M. Quin lui-même m'avoit donné lieu d'espérer. La belle Mrs. Woffington qui, depuis peu, avoit quitté le cothurne pour le brodequin, ne vit point sans envie que la faveur publique ne m'avoit pas abandonnée.

J'étois obligée de jouer très-souvent. Ma santé, mal rétablie, parut succomber à mes fatigues. Je fus menacée d'une consomption que prévinrent les soins du docteur Thompson, médecin sans grades qui, plus recherché que considéré, passoit parmi les médecins, pour peu instruit, et parmi les gens du monde, pour faire beaucoup plus de cures qu'il n'avoit fait d'études.

M. Rich mit alors au théâtre, une pantomime qu'il appelloit *the Fair*, la plus mauvaise pièce de ce genre qu'il eût jamais faite.

Il y introduisit un célèbre danseur de corde, innovation qui déplut extrêmement à M. Quin. C'étoit, disoit-il, déshonorer un grand théâtre, que de l'assimiler à des tréteaux de baladins ; il déclara même que si cela avoit lieu, il ne paroîtroit pas dans la pièce qui précéderoit la pantomime. M. Rich, comme je l'ai dit, étoit le plus entêté des hommes, lorsqu'une fois il pouvoit prendre sur lui de vouloir quelque chose. Il s'obstina, et l'on prépara la pantomime.

Pour faire sa cour à M. Quin, qui n'avoit pas encore rompu ouvertement avec elle, Mrs. Woffington refusa aussi de jouer. Son refus parut d'autant plus étrange, qu'elle avoit, disoit-on, dans son enfance, servi de *contre-poids* à Madame Violante, la première danseuse de corde qui ait paru en Irlande.

M. Rich craignit que je ne suivisse ces deux exemples. Mais je le rassurai à cet égard, et je lui conseillai de remettre en même-tems au théâtre, *Roméo et Juliette*, corrigée par M. Shéridan, d'après le *Caius Marius* d'Otway. M. Rich prit ce parti, qui lui réussit; de manière que la pièce eut plusieurs représentations. Il désira que je parusse sur le théâtre

tre

tre dans la pantomime, j'y consentis; et je n'ai jamais reçu, dans aucun rôle, autant d'applaudissemens. Le public, en me témoignant ainsi son approbation, fit implicitement connoître aux deux acteurs qui avoient refusé de prendre part à la pantomime, ce qu'il pensoit de leur conduite. Mrs. Woffington, à cette époque, ayant manqué d'égards pour M. Quin, se brouilla avec lui, et partit pour Dublin. Sa beauté suffisoit pour lui garantir des succès dans cette Capitale.

LETTRE XXXIX.

31 Août 17—

Mon bénéfice approchant, je reçus de Miss Conway, une invitation de me rendre le lendemain à Leicesterhouse, le Prince et la Princesse de Galles se proposant de m'indiquer la pièce qu'ils désiroient que je choisisse pour ma représentation. Je m'empressai d'aller recevoir des ordres si flatteurs.

La pièce qu'avoient choisie leurs Altesses, étoit *le Siège de Damas*, (*a*) dans laquelle M. Quin jouoit, avec une grande distinction, le rôle de Caled. Malheureusement le Prince tomba malade, et mourut avant le jour désigné pour la représentation. Le théâtre, pen-

(*a*) The Siege of Damascus, tragédie en cinq actes, de J. Hughes. Le sujet est le siège de Damas fait par les Sarrazins, en 634 : cette pièce est très-estimée; elle ne se joue cependant guères qu'une fois par hiver, et ordinairement on choisit pour la donner l'époque des bénéfices. John Hughes, auteur de cette tragédie, mourut le jour même de sa première représentation, le 17 Février 1720. *N. du Tr.*

dant quelque tems, fut fermé, et l'on ajourna les bénéfices.

M. Metham prenoit, de jour en jour, plus de goût pour le jeu. Mon assiduité au théâtre, l'empêchant de rester à la maison, lui donnoit de fréquentes occasions de se livrer à ce penchant. A la fin de l'hiver, je pris une petite maison dans un faubourg, et il alla en Yorkshire, où étoit restée ma mère avec mon petit George. En son absence, un de ses amis, M. Brudenell, avoit la complaisance de me donner l'argent dont j'avois besoin. Il m'en falloit peu; je ne voyois presque personne.

M. Metham ayant eu, dans son voyage, plus de succès au jeu qu'il n'en avoit espéré, revint de bonne heure à la ville, et loua, dans le quartier de la Cour, une grande maison; il se donna, de suite, un équipage, un train de vie que n'eût pas comporté une fortune double de la sienne. Notre maison devint bientôt le rendez-vous de tous les jeunes gens à la mode: et comme j'étois reçue dans la famille de M^rs^. Dives, les dames que j'avois connues avant ma liaison avec M. Metham, ne firent point difficulté de continuer à me voir.

Ce fut alors qu'une élection balancée entre Lord Trentham et sir George Vandeput, donna lieu à des contestations soutenues avec plus d'esprit de parti, qu'on n'en avoit encore vu. Une troupe de comédiens français étant venue dans le même tems, jouer au petit théâtre de Hay-market, la protection que Mylord leur donna, excita le peuple contre lui. Ce motif rendit l'opposition plus vive et plus longue qu'elle n'eût été. Je prenois, ainsi que tous mes amis, au succès de Mylord, un intérêt aussi vif que si les destinées de la Nation eussent dépendu de ce choix; j'envoyois à chaque demi-heure savoir des nouvelles du scrutin. Je donnai, à cette occasion, des déjeûners publics; et quoique je n'eusse, ce me semble, jamais vu Lord Trentham, je sollicitois pour lui, comme si j'eusse été son intime amie.

Combien de gens, en des cas semblables, sont conduits par des motifs aussi peu réfléchis! Egarés par quelques amis intéressés, influencés par l'exemple, par la mode, ils entrent dans ces contestations; et, dès-lors, il n'est plus question ni de modération, ni de raisonnement: la prévention dénoue tous les liens de la société; les amis les plus chers,

s'ils diffèrent d'opinion, ne se reconnoissent plus. Un ruban d'une certaine couleur, donne sur-le-champ à celui qui le porte la plus mauvaise réputation : jamais peut-être on ne l'entendit nommer; n'importe, il mérite les galères, la potence, le bûcher. De ces rivalités naissent la débauche, le tumulte, les querelles, les duels, quelquefois l'assassinat : et tout cela, pourquoi ? pour le choix d'un représentant qui, de l'instant où l'élection est finie, ne se soucie ni de vous, ni de tous les vôtres ; qui, si-tôt qu'il a mis le pied dans la Chapelle de Saint-Etienne, abandonne la cause même que vous souteniez avec tant de chaleur. Il est sans doute un zèle avoué par la raison ; mais elle réprouve ces emportemens frivoles ; et comme je m'en reconnois coupable, je ne crains pas de les condamner dans les autres.

Pendant cette élection un incident eut lieu, qui, peut-être, pourra vous amuser. M. Saint-Léger, dont je vous ai précédemment parlé, et qui s'étoit conduit en plein théâtre d'une manière si peu circonspecte à mon égard, arrivoit de ses voyages, et vint un matin pour me voir. Avec du bon sens, une taille avantageuse, et une belle figure, il avoit dans les manières une certaine fatuité, que son séjour en pays étran-

ger n'avoit fait qu'augmenter. Impatiente dans tous mes désirs, je m'étois mise à la fenêtre, pour voir revenir l'émissaire qui devoit m'apprendre l'état du scrutin. A l'extrêmité de la rue, j'apperçois M. Saint-Léger, vêtu comme le beau Léandre; il avoit un surtout blanc avec un collet rouge, une veste à la française, ses cheveux en papillotes, et un couteau de chasse à son côté; à son bouton pendoit une petite canne, et deux lévriers le suivoient. Arrivé devant ma maison, et m'appercevant à la fenêtre, il me crie (en français): Bonne nouvelle! bonne nouvelle! Des boueurs passoient avec leur tombereau; ils s'arrêtent pour considérer ce personnage; l'un d'eux, après l'avoir regardé avec attention, dit à l'autre: Tom, avise un peu M. Talons rouges. M. Saint-Léger, aussi brave et aussi fort qu'aucun homme qu'il y eût en Angleterre, n'eut pas plutôt entendu ce propos que, s'avançant vers l'homme, il le saisit, l'enleva, et tout d'un tems le jetta dans sa charette. Il vint ensuite nous joindre avec un sang-froid qui ne nous divertit pas moins que son action.

La nouvelle qu'il nous apportoit, étoit le résultat tant désiré de l'élection. J'appris de lui que la mauvaise santé de sa sœur l'avoit obligée

d'aller au midi de la France, où Lord et Lady Doneraile l'avoient accompagnée. Ce fut pour moi un grand chagrin : j'avois espéré que le docteur Thompson, qui m'avoit si heureusement rendu la vie, pourroit traiter avec le même succès Miss Saint-Léger; mais ce médecin, affligé de la mort de son protecteur, M. Winnington, chez lequel il étoit logé, et de l'avantage que donnoit à ses ennemis cet évènement, étoit mort lui-même peu de tems après.

LETTRE XL.

27 Septembre 17 —

La dépense dans laquelle s'étoit jetté M. Metham l'avoit beaucoup dérangé ; il fut obligé de retourner à Yorck. Il m'avoit fait connoître un Français fort aimable, nommé le Marquis de Verneuil, ainsi que Madame Brillant, actrice de la troupe, qu'avoit amenée de France M. Monnet, et que le peuple avoit si maltraitée.

Le goût de la dépense m'avoit gagnée ; ne pensant pas que je n'avois nul droit à rivaliser en ce genre avec les gens riches que je voyois, je me livrois à ce dangereux penchant. Je pris une maison à Richmond ; l'un de mes motifs étoit que Lord Tyrawley, revenu depuis peu en Angleterre, habitoit dans ce joli village. Malgré son inflexibilité connue, j'avois de tems en tems quelqu'espoir de réveiller en lui l'intérêt qu'autrefois il m'avoit témoigné. Je m'en flattois d'autant plus, que M. Metham étoit absent. Sa nièce et ses deux neveux demeuroient avec moi, et cet arrangement sembloit prouver que, s'il n'étoit pas mon époux, il se proposoit de le devenir.

Les comédiens Français, d'après le peu d'encouragement qu'ils avoient reçu, étoient si gênés, qu'ils avoient à peine de quoi subsister. J'ouvris pour eux une souscription, qui produisit une somme assez considérable; mais, par une suite de circonstances fâcheuses, Madame Brillant restoit dans le plus grand besoin; je lui offris dans ma maison de Londres un appartement, qu'elle accepta.

Peu de tems après mon arrivée à Richmond, j'eus le bonheur de me réconcilier avec Lord Tyrawley. Ses bontés me furent d'autant plus utiles que, malgré un traitement avantageux, malgré un bénéfice très-lucratif, et la générosité sans bornes de M. Metham, je me trouvois souvent au dépourvu d'une guinée; position affligeante pour une personne dont le plus grand plaisir fut toujours de soulager les besoins des autres. C'étoit en moi un penchant naturel, auquel je ne cherchois point à résister. Aujourd'hui même, entourée de mille désagrémens, que m'a causés cette disposition indiscrète, loin de regretter de m'y être livrée, je bénis l'auteur de tous dons de m'avoir départi une portion de sa bienveillance.

Lord Tyrawley, auquel je présentai le Marquis de Verneuil, fut très-content de sa société. Ma petite maison étoit toujours pleine de monde. Le Marquis un jour, proposa de louer la salle d'assemblée, pour y jouer quelques pièces françaises. Les deux Miss Meredith, avec qui j'étois toujours liée, parloient facilement le français, ainsi que deux dames qui, comme elles, demeuroient avec moi. Je fis venir Madame Brillant, et en peu de tems nous fûmes en état de jouer Andromaque, Zaïre et Athalie.

Cette fantaisie ne laissa pas que d'être coûteuse; nous offrîmes à toute la bonne compagnie du pays, un repas composé de ce que la saison produisoit de plus délicat. Il fallut tout faire venir de Londres, et j'étois aussi glorieuse de ma magnificence que si j'avois eu pour la soutenir, toutes les richesses d'Athalie. Le Marquis paya la salle, les lumières, la musique, le vin et les domestiques; je fournis les habits, les fruits, le thé, etc. Mais ce ne fut pas tout; car pour terminer la fête, on me présenta, par manière d'épilogue, un mémoire par lequel je me trouvois devoir encore 300 livres.

Mais je dus me croire bien dédommagée de ces

petits frais par les complimens de M. Monnet, qui m'assura que, si je voulois, l'été suivant, faire un voyage à Paris, non-seulement, j'éclipserois les Dumesnil et les Gaussin, mais je pourrois plaire au grand Monarque lui-même. Il me sembloit, dans mon amour pour M. Metham, que le plaisir de faire une pareille conquête, pour la lui sacrifier, suffiroit pour me consoler de toutes mes folles dépenses.

M. Metham avoit eu de mauvaises chances. Il me manda qu'il ne pouvoit plus garder notre maison de ville; son père, ajoutoit-il, persistant à ne pas vouloir seconder ses folies, il ne savoit quand il viendroit à Londres. M. Garrick, qu'il avoit rencontré, avoit fait l'éloge de mes talens, et paroissoit désirer de m'avoir dans sa troupe; il m'invitoit donc à prendre un logement provisoire jusqu'à ce qu'il pût, ainsi que le Major Burton, qui étoit avec lui, trouver assez d'argent pour se libérer, et venir à Londres. De là, le Major se proposoit d'aller rejoindre en France Miss Saint-Léger.

Je commençai, pour la première fois, à penser aux affaires d'argent. Je me trouvois fort endettée, et, quoiqu'étant mineure, je n'eusse point à craindre pour ma liberté,

j'étois fort affligée de me voir demander de l'argent, que je ne pouvois donner. Je n'avois plus rien à espérer de Lord Tyrawley; il se préparoit à se rendre à son gouvernement de Gibraltar; les besoins de cette place exigeoient sa présence; et quand même il fût resté en Angleterre, son goût pour la dépense l'eût mis hors d'état de pourvoir à la mienne.

Je pris à Londres une maison meublée, que je payai fort cher. Mon amant absent, mes amis malades, me rendoient importun le séjour de la ville. Je me mis en tête d'aller à Tunbridge, voir la terre qui avoit appartenu à mon grand'père, M. Seal. Je fis donc retenir pour moi un logement au Mont-Sion, lieu qui, sans le mariage imprudent de ma grand'mère, auroit dû un jour m'appartenir.

J'avois souvent remarqué un assez joli enfant, couvert de haillons, qui servoit un pauvre musicien en face de chez moi; je lui fis demander par ma femme-de-chambre, s'il cherchoit une place. Mourant de faim, et rongé de vermine, le jeune homme dit qu'il ne demandoit pas mieux que de changer de condition; en conséquence je l'arrêtai; il étoit

de Burges en Flandres ; ce fut tout ce qu'on put savoir de son histoire. Il me montra beaucoup de zèle et d'attachement. Sa reconnoissance pour moi sembloit tenir de l'adoration.

Déterminée à aller à Tunbridge, je pensai qu'il ne convenoit pas à une personne de mon importance de voyager sans un équipage complet. Je partis avec ma femme-de-chambre, dans une voiture à six chevaux ; mes deux domestiques, à cheval, m'accompagnoient ; un Virgile à la main, je charmois l'ennui de la route. Ma vanité, toujours prête à se nourrir d'illusions, anticipoit sur la gloire de la brillante conquête qui m'attendoit en France, et sur le plaisir d'en faire hommage à l'amour.

LETTRE XLI.

13 Septembre 17 —

Je reçus, en arrivant aux eaux, une humiliation d'autant plus sensible, que mon amour-propre égaré l'avoit moins prévue.

La première personne qui vint me voir, fut M. de Saint-Léger. Son intimité avec M. Metham, et l'ancienneté de notre connoissance, avoient établi entre nous beaucoup d'aisance et de familiarité. Si-tôt que je le vis entrer, je courus au-devant de lui pour le saluer, comme à mon ordinaire; mais je m'apperçus, qu'au lieu de m'aborder avec sa gaité accoutumée, il avoit un air froid et poli, dont, sur-le-champ, je lui demandai la raison. Il m'apprit, alors, qu'il recherchoit en mariage Miss Butler, avec qui, comme je l'ai dit, j'avois jadis été fort liée; et que, dans peu de jours, il espéroit l'épouser. Sa visite avoit pour objet une commission dont l'avoit chargé la mère de cette jeune personne. Elle désiroit, en me priant d'excuser cette question, que je lui fisse savoir si, réellement, j'étois, comme

on le disoit, mariée avec M. Metham. Si cela n'étoit pas, malgré toute l'affection qu'elle avoit pour moi, ni elle, ni sa fille, ne pourroient me voir. Ceci, ajoutoit M. Saint-Léger, m'occasionneroit beaucoup de désagrémens dans les lieux d'assemblée : il s'y trouvoit beaucoup de personnes de la bonne compagnie d'Irlande, qui m'avoient connue à Dublin chez Mrs. Butler, et qui probablement suivroient son exemple.

Frappée, comme de la foudre, je vis tout-à-coup s'évanouir tous les songes de ma vanité. Je sentis à quel point m'avoit dégradée une imprudente conduite, et combien, désormais, j'étois peu digne des bontés de la plus respectable des femmes. Après avoir remercié M. Saint-Léger, de m'avoir épargné, par cette démarche, un affront public, je le priai d'offrir, tant à Mrs. qu'à Miss Butler, l'hommage de mon respect, ainsi que de ma reconnoissance. Mais je n'eusse pas mérité leur estime, si j'avois cherché à la conserver par un mensonge, et j'étois obligée d'avouer, qu'avec un espoir très-probable d'épouser M. Metham, je n'étois point encore sa femme. J'ajoutai que, ne pouvant me flatter de voir Mrs. Butler, j'allois sur-le champ quitter Tunbridge.

Vainement M. Saint-Léger chercha à m'en détourner, en me faisant espérer que ma franchise compenseroit aux yeux de M[rs]. Butler l'irrégularité de ma conduite ; mon parti étoit pris : la soirée me fournit de nouveaux motifs pour y tenir. Quelques amis, ayant sçu mon arrivée, vinrent me voir. Je voulois cacher l'impression de tristesse que m'avoit laissée la conversation de M. Saint-Léger. Nous jouâmes : quand on se sépara, je trouvai que de deux cents et quelques livres que j'avois apportées, il ne me restoit que douze guinées. Sur cela, il me falloit payer une semaine de loyer, qui en emportoit à-peu-près la moitié.

Le lendemain matin je partis, n'ayant plus qu'une demi-guinée. Mon courage étoit encore plus épuisé que ma bourse : je n'osois, dans mon humiliation, me rappeller toutes les chimères dont je m'étois bercée en venant. Ainsi finit cette course aux eaux de Tunbridge, où je m'étois promis tant d'amusement. En m'en retournant, je dînai à Bromley : mais lorsqu'on me présenta la carte, je fus obligée, pour la payer, d'avoir recours à ma femme-de-chambre, la bonne Obrien, qui, non contente de me soulager, entreprit de me consoler par la perspective de la gloire qui m'étoit promise pour

l'été

l'été suivant. Le refus que je me proposois de faire d'un amant tel que le roi de France, devoit infailliblement me faire passer à jamais pour un modèle de vertu et de délicatesse. Je souris à cet avenir consolateur, dont la supposition me rendit un peu de gaité. La vanité, comme ces corps flottans que le moindre poids pousse sous les eaux, se remontre bientôt à la surface.

Arrivée le même soir à ma demeure, en Frith Street, je n'avois pas un schelling pour payer les quatre chevaux de trait que j'avois jugé à propos d'ajouter aux miens, non plus que les deux chevaux de selle qu'avoient montés mes gens. J'envoyai, sur-le-champ, chez M. Brudenell, qui ne quittoit guères la ville, et qui m'envoya vingt guinées.

En attendant le retour de la personne qui étoit allée chez lui, la voiture étoit restée à la porte : Pierre, ce jeune Flamand que j'avois pris à mon service, la gardoit. Deux hommes bien vêtus voient, en passant, ce brillant équipage ; et l'un témoigne à l'autre quelque curiosité de savoir à qui il est. Il appartient à ma maîtresse, répond Pierre avec un air d'importance. En ce cas, lui répond-on, je voudrois bien savoir qui le paiera. Pierre, indigné,

vint me dire, presque les larmes aux yeux, ce qu'avoient dit les deux passans.

Bon ! dis-je, en me moquant de lui, vous n'aviez qu'à répondre à ce Monsieur que ce seroit lui, si cela lui plaisoit. Pierre redescend, et attendant toujours dans la rue, voit revenir les deux hommes, dont l'un répète la question. Pierre, alors, lui répond hardiment : C'est vous, Monsieur. Très-volontiers, reprend celui-ci ; et sans cérémonie, tous deux montent dans la maison.

Je les vois entrer ; c'étoient M. Fox, et son commis, M. Calcraft. Je fus, je l'avoue, très-surprise, n'ayant précédemment vu qu'une seule fois M. Fox. J'avois, il est vrai, été présentée à sa femme par les filles du Comte d'Albermarle. Ces dames m'honoroient d'une bienveillance particulière ; sur-tout feue Lady Caroline, et la Marquise de Tavistock. Souffrez qu'ici j'offre quelques fleurs à la mémoire de ces deux chères et respectables personnes. La seconde, sur-tout, a des droits à une reconnoissance que je lui paie du plus profond de mon cœur. La dernière fois que j'eus le bonheur de la voir, elle me promit une retraite qui, avec l'avantage de me procurer une existence indépendante, m'eût

permis de jouir de sa société toutes les fois que les devoirs de son rang ne l'eussent pas occupée. Lorsqu'elle me fit cette promesse, elle se portoit à merveille ; et cependant un secret pressentiment m'avertit que je ne la reverrois plus. Je ne prétends pas expliquer ces avis intérieurs qui, rarement, m'ont trompée sur l'avenir. Mais que les personnes attentives à se rendre compte de leurs sensations, nous disent, si souvent elles n'ont pas trouvé dans leur âme attristée, le sentiment involontaire de cette triste prévoyance.

LETTRE XLII.

26 Septembre 17 —

M. Fox, en entrant, me dit qu'il espéroit que la bizarrerie de l'aventure, et une tentation qu'il n'avoit pu vaincre, lui serviroient d'excuse. Celui qui l'accompagnoit avoit un air gauche et craintif que je ne remarquai pas, mais qu'observa Obrien, qui se trouvoit dans la chambre. Le messager que j'avois dépêché à M. Brudenell, revenant alors, les chevaux furent payés et renvoyés. Précisément dans le même moment, le Général Wall et le Comte Haslang, étant venus à passer, et voyant chez moi de la lumière, entrèrent pour me voir. La conversation devint générale.

M. Fox, avant de sortir, me pria de trouver bon qu'il vînt me voir quelquefois. Il se trouvoit pour lors à la ville, et souvent seul, parce que Lady Caroline, à cause de sa santé, couchoit ordinairement à la campagne. Je ne connoissois pas alors toutes les vertus de ce grand et estimable homme, sans quoi j'aurois agréé son

offre avec bien de l'empressement; mais par considération pour sa femme, je répondis froidement que je serois flattée de le voir quand il pourroit me faire cet honneur. Ainsi se termina cette visite, qui commença par la légéreté, et finit par la politesse.

Après son départ, leurs Excellences me demandèrent par quel hasard un personnage du rang de M. Fox, étoit venu chez moi : elles ne l'y avoient rencontré ni à la ville, ni à la campagne. Je leur racontai, tout uniment, ce qui avoit donné lieu à cette visite. Le Général rit de l'aventure. Mais le Comte, avec un sourire, me demanda si M. Fox, voyant mon embarras, m'avoit offert de m'aider. Je répondis que sûrement, un homme comme M. Fox, ne se seroit pas permis une pareille inconvenance. Sur quoi le Comte, avec un petit mouvement d'épaule, se contenta de dire : Hum ! c'étoit sa manière d'exprimer l'approbation ou le blâme. Dans le premier cas, il inclinoit la tête ; et dans le second, il levoit un peu les épaules.

On se préparoit à jouer : nous attendions deux dames que j'avois invitées à passer la soirée, lorsqu'un de ces Messieurs, regardant sur la cheminée, quelques porcelaines, ap-

perçut un papier plié qui ressembloit à un billet de banque. Comme je leur avois dit que je n'avois que les vingt guinées que m'avoit envoyées M. Brudenell, ils me demandèrent si je savois que ce billet fût là. Nous l'ouvrîmes; il étoit de 50 liv.

Je ne doutai point que M. Fox n'eût pris ce moyen pour me tirer d'embarras sans offenser ma delicatesse, et je me disposois à renvoyer, sur-le-champ, le billet, ne voulant pas avoir une obligation de ce genre à un homme que je connoissois à peine. Le Comte m'en empêcha : ce seroit, dit-il, faire un affront à celui qui me l'avoit donné. Je n'aurois pas fait scrupule de recevoir de lui cette somme, à l'occasion de mon bénéfice ; je ne devois pas en faire davantage en cette occasion. On me persuada, et je me regardai comme redevable à la générosité de M. Fox, de cette gratification si délicatement offerte.

Je doublai cette somme le même jour, en gagnant cinquante autres livres aux Diplomates. Avant de nous séparer, nous convînmes, le Général, le Comte et moi, de monter, quelques semaines avant l'ouverture du théâtre, une banque de Pharaon, conjointement avec le Marquis de Verneuil, que nous attendions

chaque jour d'Yorkshire. Je n'avois pas beaucoup d'argent ; mais j'avois des diamans, du crédit, et je vis que je n'aurois pas grande peine à faire les 1000 livres que je devois, pour ma part, mettre dans la caisse.

Cependant, j'allai à Richmond pour y passer quelques jours, avant la saison qui devoit me ramener à la ville. J'étois à peine descendue de voiture, lorsqu'on m'annonça M. Lacy, associé de M. Garrick, dans la direction du théâtre de Drury-lane. Il demeuroit à Isle-Worck, dans le voisinage ; et comme nous étions assez liés, je crus que sa visite étoit accidentelle. Mais en entrant, il m'apprit, à ma grande surprise, que Mrs. Cibber étoit engagée à Covent-Garden, ainsi que Barry ; et que M. Quin, pour quelque mécontentement, avoit quitté le théâtre.

J'avois peine à croire cette dernière nouvelle, ne pouvant penser que M. Quin, qui me traitoit avec tant d'amitié, m'eût laissé ignorer un fait aussi important pour ma position. L'invraisemblance de cette assertion eût dû, je l'avoue, me tenir en garde contre les autres. Mais, sans les révoquer en doute, et furieuse de ce que je regardois comme une nouvelle preuve de la duplicité de M. Rich,

qui n'avoit cessé, non plus que sa famille, de conserver avec moi l'union la plus intime. Je signai sur l'heure, un engagement pour trois ans, que M. Lacy avoit apporté avec lui.

Je n'eus pas plutôt mis mon nom à l'acte, que le directeur, avec cet air de malice que prend le Diable dans la pantomime, quand il a déterminé le docteur Faustus à signer le fatal mandat, me dit que l'engagement de M^rs^. Cibber étoit un bruit de ville ; mais qu'il n'oseroit pas répondre de sa vérité. Cependant, ajouta-t-il, dans tous les cas, il sera toujours heureux pour vous, de jouer avec mon associé, dont la réputation donne du mérite à ceux qui n'en ont point, et en ajoute à ceux qui en ont.

Je fus très-mécontente de la tromperie qu'on venoit de me faire. Il n'y a point de perte que je n'aimasse mieux supporter que de me voir tromper, même pour me faire obtenir la chose que je désirerois le plus. Au reste, je le pardonne à M. Lacy : c'est l'action et non l'homme qui soulève mon indignation.

Le même jour, au moment où je me mettois à table, entrèrent M. Rich et M. Bencroft. Le directeur me salua comme à son ordinaire. J'avois du monde ; nous ne pûmes

parler d'affaires avant le dîner. Aussi-tôt qu'il en trouva le moment, il me dit qu'il avoit engagé M. Barry, et qu'il m'avoit apporté un engagement prêt à signer. Il en résulta une explication. M. Rich, pressé par Barry d'engager Mrs. Cibber, s'y étoit refusé : l'engagement qu'il se proposoit de prendre avec moi, étoit de trois ans, à raison de cinq, six et sept cents livres par an. Il alloit se trouver obligé de prendre Mrs. Cibber, aux conditions qu'elle voudroit.

J'aurois bien désiré d'annuller les conditions faites avec M. Lacy. D'une part, il ne me donnoit que 300 liv., et de l'autre, j'eusse mis un grand prix à jouer avec M. Barry, vraiment supérieur dans l'emploi des jeunes premiers. Ceux d'amoureuses étoient précisément ceux qui convenoient à mon âge, à ma figure, et à mes moyens.

J'eus tout le tems de me repentir et de déplorer la précipitation avec laquelle j'avois traité, sans consulter mon digne ami M. Quin.

LETTRE XLIII.

23 Septembre 17 —

A mon retour de Richmont, notre entreprise de banque de Pharaon s'exécuta. J'augmentai ma maison d'un cuisinier et d'une femme-de-chambre française.

Nous débutâmes d'une manière brillante. C'étoit ordinairement le Marquis de Verneuil ou moi qui taillions : la banque étoit riche; elle fut heureuse.

J'eus bientôt assez gagné pour retirer mes bijoux, payer mes dettes, et malgré la grande dépense que je faisois, mettre en réserve quelques centaines de livres. Le Comte et le Général m'envoyoient souvent des presens de vin, de chocolat; enfin, je crois que, si les occupations du théâtre ne m'eussent détourné de cette lucrative opération, j'aurois pu faire ma fortune.

Je perdis alors ma fidèle Obrien. Sa mort me priva d'une domestique zélée, et, je ne crains pas de le dire, d'une tendre amie.

Le Marquis de Verneuil étoit retourné à

Paris ; et M. Garrick étant arrivé à Londres, je fus obligée de m'occuper sérieusement des travaux de mon état. Le zèle et l'activité étoient indispensables à ceux qui servoient sous les drapeaux de ce grand chef. Comme lui-même ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer au succès des représentations, il exigeoit de ses coopérateurs un égal dévouement. L'hiver précédent, il avoit engagé Mrs. Ward, pauvre supplément à l'inimitable Cibber, qui, cette année, n'avoit pas joué, parce qu'elle étoit malade. La nécessité le forçoit de jouer avec elle ; mais elle le révoltoit par son défaut de sensibilité. Elle lui en donna, un jour, une grande preuve, en rajustant, pendant une des scènes les plus tendres de la Belle Pénitente, un de ses bracelets, qui s'étoit détaché.

Les deux théâtres s'ouvrirent, cette année, par Romeo et Juliette. Nous jouâmes, Garrick et moi, ces deux rôles, à Drury-lane ; Barry et Cibber les jouèrent à Covent-Garden. Mais, pour seconder leurs talens, M. Rich avoit joint à la représentation une superbe procession funéraire. Ce directeur aimoit singuliérement à montrer son goût dans les grandes cérémonies, telles que mariages, triomphes, entrées solemnelles, pompes funèbres, et au-

tres. Il eut, cette année, une belle occasion de dépenser presque autant d'argent que la pièce lui en rapportoit. La lutte entre les deux théâtres, dura fort long-tems, et tout le monde convint, qu'à l'exception de la scène du moine, Barry l'avoit emporté dans Romeo. La pièce eut tant de représentations, que le public et les acteurs finirent par s'en ennuyer. Nous eûmes, cependant, l'avantage de quelques soirées ; mais ce ne fut pas sans le secours de bon nombre de billets, qui furent distribués à cet effet.

Pendant que cette pièce se donnoit, on me dit, un jour, au foyer, qu'un Monsieur et une Dame âgés me demandoient. Je les fis entrer dans ma loge. L'un et l'autre paroissoient avoir environ soixante ans. Le mari me dit qu'il s'appelloit M. Gansel : il avoit un fils, Capitaine aux Gardes. Sujet à des attaques de goutte, il ne vouloit point siéger au Parlement. Etant venus voir Romeo et Juliette, sa femme et lui, avoient été enchantés de mon jeu. La réputation dont je jouissois, dans ma vie privée, et dont leur avoit rendu compte une personne dans la maison de qui ils demeuroient, avoit ajouté à leur approbation, et ils n'avoient pu résister au désir de faire

connoissance avec moi. Ils m'invitèrent, de suite, à aller, au premier moment que j'aurois à perdre, les voir dans Southampton-Street, Covent-Garden, ou à Donnalan-Park, près Colchester.

La nouveauté de cette présentation, jointe au maintien simple et franc du bon vieillard, me fit un vrai plaisir. Je promis, de bon cœur, que j'irois les voir le lendemain : mais il fallut, pour les contenter, que j'allasse, le même soir, souper chez eux. Leur voiture étoit prête; ils offrirent d'attendre que je fusse déhabillée. Pour ne pas mortifier des personnes aussi prévenantes, je les accompagnai. Au bout d'une demi-heure, nous nous étions aussi liés, que si nous nous fussions connus depuis plusieurs années. La vraie politesse hait la cérémonie : une liberté décente, une familiarité noble et franche, distinguent la véritable urbanité, que ne connoissent ni les petits esprits, ni les révérencieux hypocrites.

M. Gansel étoit doué de beaucoup d'esprit naturel, qu'il avoit cultivé par l'étude et les voyages. Il avoit assiduement suivi le théâtre de Drury-lane pendant le tems des Booth, des Wilks et des Cibber, et payoit un juste tribut d'admiration à ces grands acteurs. Il avoit aussi

été attaché au char de la célèbre Mrs. Olfield (*a*); c'étoit une chronique vivante; mais son cœur, meilleur encore que sa mémoire, étoit généreux, humain et sincère: son âme trop haute pour daigner flatter, même un Roi, étoit en même tems si sensible, qu'il eût craint d'offenser un insecte. Je me fis un bonheur de cultiver une aussi précieuse connoissance: pour répondre à l'honnêteté que j'avois reçue, j'invitai mes nouveaux amis à venir le lendemain dîner avec moi. M. Gansel accepta, ce qui me garantit le consentement de sa femme.

Mrs. Gansel sentoit la supériorité de son mari, et lui soumettoit entièrement sa volonté. Ne s'occupant guères que de son intérieur, elle savoit faire une chemise, assaisonner un pudding; c'étoit ce qu'on appelle une bonne ménagère. Notre liaison dura tant qu'ils furent à la ville. Cette amitié si brusquement formée s'est trouvée, comme vous le verrez, être en résultat l'un des évènemens les plus malheureux de ma vie.

(*a*) C'est celle dont la mort prématurée excita tant de regrets, et dont le convoi fut suivi par les plus grands personnages de l'Angleterre. Voltaire en fait mention dans sa belle Epître sur la mort de Mademoiselle le Couvreur. *N. du Tr.*

M. Metham, vers ce tems, revint à Londres. Le plaisir qu'il éprouva en voyant le succès avec lequel j'avois soutenu la concurrence de la première tragédienne du monde, fut extrême; il ajouta, s'il eût été possible, à son attachement. Ma mère, avec mon enfant, étoit aussi revenue à la ville; mais comme ma maison étoit trop petite pour cette augmentation de famille, je pris pour ma mère un logement dans le voisinage. M. Metham en prit un chez Deard, dans Pall-Mall.

En rompant notre banque de Pharaon, j'avois prudemment congédié mon cuisinier; une femme-de-chambre mal choisie avoit remplacé ma bonne Obrien; mon domestique m'avoit quittée pour s'établir; et je me trouvai livrée à de misérables mercenaires, occupés de leurs intérêts beaucoup plus que des miens: mon assiduité au théâtre facilitoit leurs déprédations, en m'empêchant de les surveiller.

Une circonstance extraordinaire m'avoit privée de ce jeune Flamand qui me servoit avec tant de dévouement. On me dit un jour qu'un étranger demandoit à me parler: Madame Brillant, très-sensible à tout ce que j'avois fait pour elle pendant son séjour en Angleterre, profitoit de toutes les occasions pour

m'adresser quelques témoignages de sa reconnoissance : je présumai que la personne annoncée me venoit de sa part. Je fais entrer l'étranger : il me demande si je n'ai pas à mon service un nommé Pierre ; je lui réponds que oui. Ah ! grâce à Dieu, s'écrie-t-il, j'ai donc trouvé mon fils ! Pendant le silence qui suivit son agitation, Pierre entra, tenant par la main mon petit garçon, qu'il venoit de faire promener : en voyant son père, il tomba immobile sur le plancher : ce ne fut pas sans peine qu'on lui fit reprendre ses sens. Lorsqu'il eut recouvré la connoissance, son père, en l'assurant de son pardon, lui dit que son camarade étoit vivant. A ces mots, le jeune homme, d'un air satisfait, se jetta à genoux en criant : Dieu soit loué ! Dieu soit loué !

Je ne comprenois rien à tout ce que je voyois. L'étranger me l'expliqua. Il étoit riche, et marchand de vin à Bruges, en Flandres : son fils, à l'âge d'environ douze ans, ayant eu une querelle avec un camarade de collège, en avoit reçu un coup : furieux, il avoit plongé dans le sein de son adversaire un couteau qu'il tenoit à la main. Epouvanté de son action, et des suites qu'elle pouvoit avoir, il s'étoit enfui. Son père, pendant six ans, l'avoit cherché sans succès :

appellé

appelé à Londres par quelques affaires, un de ses compatriotes lui avoit dit qu'il croyoit avoir vu son fils entrer dans Frith-Street; en suivant cet indice, il l'avoit trouvé.

Je regrettois de perdre Pierre ; mais je le félicitai du changement de son sort. Son père m'invita, si jamais je passois dans son pays, à le mettre à même de me témoigner sa reconnoissance : j'allai le voir en effet quelques années après, et il me procura tous les agrémens qui dépendoient de lui.

LETTRE XLIV.

8 Octobre 17—

MA mère m'importunoit sans cesse pour que je pressasse M. Metham de m'épouser; je lui promettois de le faire, mais j'en négligeois souvent l'occasion. Enfin, l'ayant saisie, je lui demandai, sans détour, s'il comptoit se marier avec moi. Sur cette question, il me quitta sans me répondre un seul mot. Cette grossiéreté me surprit d'autant plus, qu'il étoit très-poli pour tout le monde, et sur-tout pour moi. Extrêmement offensée, je dis au domestique de ne pas le laisser entrer quand il se présenteroit.

Une heure après, je reçus de lui un billet, par lequel il m'apprenoit que son beau-frère M. Dives et lui, se proposoient de venir dîner avec moi; ils vouloient me parler d'affaires, et désiroient que je n'eusse pas d'autres personnes. J'acceptai, persuadée qu'ils venoient pour m'entretenir de l'affaire dont j'avois parlé le matin.

Avec eux, vint un Procureur. M. Metham, après un grand éloge de son beau-frère, m'apprit qu'ils avoient le projet de faire devant moi un écrit, par lequel, si M. Metham mouroit sans enfans légitimes, son bien, tant présent qu'à venir, devoit passer à son beau-frère, lequel, en conséquence, s'unissoit avec lui pour me faire une rente viagère de 300 livres, et assurer 2000 livres à notre fils George.

Je crus d'abord avoir, au sujet de cet acte, une grande obligation à M. Dives, et je le remerciai de sa générosité. Mais ma mère, à qui je montrai l'écrit, en pensa différemment. M. Dives, selon elle, n'avoit pour but que d'empêcher son beau-frère de se marier. L'avantage qu'il me faisoit étoit d'ailleurs très-modique, comparé aux services que M. Metham rendoit annuellement à sa sœur. Ma mère connoissoit le monde; ses réflexions m'ouvrirent les yeux; je ne vis plus dans la conduite des deux frères qu'un plan concerté pour me faire renoncer à l'espoir d'épouser M. Metham.

Dans l'embarras où me jettoit cette découverte, j'eus recours à l'amitié, toujours obligeante de M. Quin, et j'allai le consulter.

Il me demanda d'abord si réellement j'aimois M. Metham ; je le préférois, lui dis-je, à tout l'univers. Alors, il me conseilla de ne pas faire son malheur et le mien, en le pressant sur ce point. L'union que je désirois m'obligeroit de quitter le théâtre, et je ne pouvois renoncer aux avantages de cette profession, tant que vivroit M. Montgommery, père de M. Metham. Je devois laisser à l'honneur et à la tendresse de mon amant le soin de mon avenir ; ma discrétion sur ce point le toucheroit plus que mes instances.

Je connoissois le jugement de M. Quin ; j'en crus des raisonnemens que mon cœur approuvoit, et quand je revis M. Metham, je ne lui laissai voir aucune trace de l'impression que sa conduite m'avoit laissée.

Mon bénéfice fut, cette année, très-lucratif; j'étois liée alors avec plusieurs personnes du plus haut rang. Outre celles que j'ai déja nommées, la maison d'Essex, les dames Capel et Keppel m'honoroient de leur bienveillance. La pièce que j'avois choisie étoit *Tancrède et Sigismunde*. (*a*) J'y réussis plus

---

(*a*) Tragédie en cinq actes, de Thompson, la seule

que je ne l'eusse espéré, le rôle de *Sigismunde* appartenant, dans l'origine, à M[rs]. Cibber. Cette représentation augmenta en même-tems et ma fortune et ma réputation.

Il se passa à l'un des bénéfices de cette année un incident burlesque. On jouoit l'Orpheline pour le bénéfice de M. Sowden, acteur du second ordré, qui avoit quitté, pour suivre le théâtre, la profession de bourrelier. M. Garrick, par une complaisance qu'il n'avoit guères ordinairement que pour les premiers acteurs, avoit bien voulu se charger du rôle de *Chamont*. Je faisois *Monime*. Au milieu de la scène pathétique du quatrième acte, dans laquelle j'informois *Chamont* de tous mes malheurs, j'entendis quelqu'un parler, mais je ne pus distinguer ce qu'on avoit dit. M. Garrick me répondant, le même bruit se répéta, et tout le monde entendit une voix aigre, qui crioit : *Croupières à vendre, croupières à vendre*. Roscius, de tous les hommes le plus rigoureux observateur de la décence théâtrale, se retourne, en disant : Qu'est-ce

---

de cet auteur qui soit restée au théâtre. Le sujet en est tirée de Gilblas. *N. du Tr.*

donc ? Mais il fut si déconcerté, que, perdant absolument la mémoire, il répéta, sans suite, des passages de différentes pièces, sans pouvoir trouver ce qu'il avoit à me dire: je n'étois pas moins embarrassée ; il fallut interrompre la scène, et finir la pièce. On sut que M. Sowden ayant annoncé son bénéfice à ses amis, ils étoient venus en force, pour lui faire honneur. Dans le nombre, étoit une revendeuse de vieux harnois, qui, s'étant endormie aux premières loges, avoit, à son réveil, répété machinalement les mots qu'elle crioit toute la journée. J'ai pensé que vous pourriez rire un moment de cette scène, dont j'ai beaucoup ri moi-même.

LETTRE XLV.

9 Octobre 17 —

Je perdis, à la fin de cet hiver, mon aimable amie Miss Conway. Dans un bal où elle s'étoit fort échauffée à danser, elle eut l'imprudence de boire un verre de limonade, et mourut quelques heures après, dans des douleurs affreuses. Elle expira, comme je l'ai dit, entre mes bras. J'ai la consolation de penser que mes soins ont adouci l'amertume de ses derniers momens.

Miss Saint-Léger étoit en France, et toujours malade : elle m'invitoit à l'aller joindre ; mais j'étois moi-même trop indisposée pour voyager. Le repos et le beau tems dissipèrent les fatigues de l'hiver.

L'année suivante, notre théâtre, quoique augmenté de deux nouveaux acteurs, M. Mossop et M. Ross, ne fut pas très-fréquenté. Plusieurs nouveautés que fit représenter M. Garrick, n'eurent que de médiocres succès, et il remit au théâtre *the Mourning Bride*, dans laquelle il jouoit Osmyn. Mécontent de ce que j'avois prié le docteur Young de me

communiquer sa pièce des deux Frères (*the Brothers*), qui devoit se jouer prochainement, il donna à M^rs^. Pritchard des leçons pour le rôle de Zara, et négligea la pauvre Almérie. Cependant mon succès, dans ce personnage, fut presque aussi complet que celui de Roscius lui-même; et je crois que, malgré la gloire qu'il acquit dans celui d'Osmyn, malgré les recettes considérables que produisirent huit représentations successives, il eût volontiers sacrifié tous ces avantages pour que je n'eusse pas obtenu, dans le rôle d'Almérie, autant d'applaudissemens.

Encouragée par mon succès, M^{rs}. Clive essaya de jouer celui de Zara, et elle s'en tira, selon moi, avec infiniment plus d'intelligence que M^{rs}. Pritchard. Mais le public, en général, n'aime point à voir les acteurs sortir de leur emploi.

M. Woodward, pour me le prouver, me racontoit qu'il avoit un jour entrepris de jouer le rôle de *Charles* dans le *Non Juror*. Mais les spectateurs étoient habitués à le voir paroître dans les rôles bouffons, tels que *Slender*, *Wittol*, etc. Si-tôt qu'ils le virent entrer avec l'air grave qui convenoit à son personnage, ils partirent d'un éclat de rire, et recommen-

cèrent jusqu'à la fin de la pièce, toutes les fois qu'il parut sur la scène. Cet accueil le décida à renoncer au cothurne pour s'en tenir au brodequin, qui lui avoit acquis une si haute réputation.

On mit alors à l'étude la pièce d'Young, *the Brothers ;* et comme elle passoit pour très-supérieure à son autre pièce, *the Revenge*, on en espéroit beaucoup de succès. On distribua, dans le même tems, les rôles du Gilblas de M. Moore. M. Garrick qui, par amitié pour l'auteur, s'intéressoit beaucoup à la réussite de l'ouvrage, me destina dans cette pièce un rôle que je refusai.

Le directeur, déja mécontent de moi, m'écrivit dans sa colère : « Depuis que le public » vous a gâtée, vous croyez avoir le droit de » faire tout ce qu'il vous plaît. La liberté que » vous avez prise de demander à lire la pièce » du docteur Young est inexcusable. Je vous » ferai voir que je suis le seul qui doive con» noître de tout ce qui regarde le théâtre ; et je » trouverai moyen de vous faire repentir du » peu d'égards que vous avez pour moi. »

Assurément je n'avois pas eu la moindre intention d'offenser ce directeur si jaloux de sa prérogative, et je crus devoir l'en assurer :

mais j'ajoutai que, très-facile à me laisser conduire par la complaisance, je ne me laisserois gouverner par personne au monde, avec un sceptre de fer.

Ce petit grand homme, (car tel il étoit dans toute l'étendue du terme) avoit dans le caractère autant de bassesse que d'élévation dans le talent. Cette assertion pourra paroître étrange relativement à un homme qui, de l'aveu des meilleurs juges, peut être regardé comme le premier acteur qui ait jamais monté sur le théâtre. Mais j'ai eu mille preuves que son adresse égaloit son habileté.

Il envoyoit, par exemple, M. Varney, le concierge de son théâtre, chez quelques femmes de qualité, les prévenir, comme par bon procédé, que le directeur devoit jouer tel jour, et que, s'il étoit possible, il leur garderoit une loge. Je l'ai vu venir faire cette histoire à des dames qui, croyant lui être fort obligées, lui donnoient une guinée pour le remercier, sans compter les étrennes de Noël, et le présent qu'on lui faisoit à son bénéfice; et cela, lorsqu'à ma connoissance, il n'y avoit pas, pour la représentation annoncée, une seule loge de retenue.

Lorsqu'il fut question d'étudier *the Brothers*,

j'offris de céder à Mrs. Pritchard le rôle qui m'étoit destiné ; mais le docteur n'y voulut point consentir.

A la lecture de la pièce, je repris un vers qui me parut ne devoir pas sortir de la bouche d'une femme. C'étoit :

I will speak to you in thunder. (*a*)

L'auteur assura que c'étoit le plus expressif de sa pièce ; à quoi je répondis que, sans doute, il le seroit encore plus, s'il y joignoit les éclairs. Le docteur s'échauffa : c'étoit, disoit-il, le meilleur vers qu'il eût jamais fait. Je ne pus m'empêcher de lui dire : Docteur, j'ai peur de perdre vos bonnes grâces, comme fit, en pareille occurrence, Gilblas auprès de l'Evêque de Tolède. (*b*) Cette plaisanterie, qui fit rire les auditeurs, acheva de le déconcerter. Je craignis d'avoir offensé un homme que je respectois ; et lui prenant la main, je le priai de se rappeller les leçons d'indulgence et de modération qu'il nous avoit données dans les *Nuits*. Il me remercia de bonne grâce, et après avoir

---

(*a*) Littéralement : Je vous parlerai en tonnerre.

(*b*) C'est de l'Archevêque de Grenade qu'il est question dans le trait de Gilblas, auquel l'Auteur fait allusion. *N. du Tr.*

fait quelques tours dans la chambre, avec un air aussi affligé que dut l'avoir Jephté prêt à consommer son sacrifice, il prit une plume et effaça le vers.

Garrick surpris, le fut encore plus quand le docteur me demanda à dîner pour le lendemain. M. Quin, se trouvant ce jour-là à Londres, fut de la partie. Nous passâmes une heureuse et agréable journée.

LETTRE XLVI.

18 Décembre 17—

La pièce du Bon Docteur eut deux représentations ; (*a*) mais elle dut son succès, moins à son mérite qu'à la considération dont jouissoit l'auteur. Gilblas n'eût eu que deux représentations, si M. Town n'en eût demandé une troisième pour l'auteur. Le sort d'une pièce nouvelle dépend beaucoup de l'heureuse distribution des rôles ; et ceux de Gilblas avoient été distribués avec plus de prévention que de jugement.

Une pièce nommée Eugénie, ou la Fille Supposée, traduite du français par le *docteur Francis*, quoique jouée par Garrick et ses premiers acteurs, ne put se traîner que pendant six ou neuf représentations. Le directeur,

(*a*) Cette pièce de Thompson ne paroît pas être restée au théâtre ; celle qu'on y joue sous le même titre *The Brothers*, est une comédie en cinq actes, de Cumberland. *N. du Tr.*

découragé, remit au théâtre le *Masque d'Alfred*, de Mallet, dont le succès le dédommagea. Garrick se surpassa dans le rôle d'Alfred, et lorsqu'il prononça ce vers, emprunté de Racine :

I Fear God, and have no other Fear.

Je crains Dieu, (cher Abner) et n'ai point d'autre crainte.

Il parut, comme Atlas, soutenir le monde sur ses épaules.

Ni mes occupations, ni une santé chancelante, ne m'inspiroient le désir de voir beaucoup de monde. Je jouissois peu de la compagnie de M. Metham ; il passoit presque tout son tems à perdre son argent chez White, ou dans quelqu'autre café. Le 30 Janvier approchoit ; c'étoit le jour de sa naissance, et je me proposai de donner ce jour-là une fête à nos amis.

M. Metham y amena M. Calcraft, que je ne connoissois que pour l'avoir vu avec M. Fox, lorsque le hasard avoit amené celui-ci chez moi, et parce qu'il venoit assiduement au théâtre, où Lord Robert Sutton me l'avoit présenté. Mon dîner fut trouvé fort beau ; mais le dessert, que m'avoit fourni le célèbre

confiseur Robinson, enleva tous les suffrages; il étoit plus brillaut en effet que ne pouvoit l'excuser la fortune de M. Metham, et s'il faisoit honneur à mon goût, il en faisoit peu à ma discrétion.

Parmi les complimens que me firent les convives, quelqu'un observa que j'aurois pu, ou supprimer, ou réduire ce service. Je sentis que j'avois eu quelque tort de laisser cela à l'arbitraire du confiseur. Voulant tourner la chose en plaisanterie, je dis que je n'avois pas peur d'aller pour cet article en prison, et qu'au reste, si cela m'arrivoit, quelqu'un de mes amis ici présens, voudroit bien m'en tirer. A ces mots, M. Metham se lève furieux, et déclare que je pourrois y pourrir avant qu'il m'en fît sortir.

Tout le monde, surpris, garda le silence; enfin M. Calcraft, se tournant vers M. Metham, lui dit : Je suppose, Monsieur, que vous n'en voudriez pas à ceux qui le feroient. Je tâchai de reprendre mon maintien ordinaire, mais cela me fut impossible; la gaité ne reparut plus dans la société. Pour comble d'embarras, on n'avoit ce jour-là ouvert aucun lieu de réunion publique, qui pût servir de prétexte à mes amis pour me quitter. Je fus

obligée, avec un cœur brûlant de dépit, de paroître gaie, et de prolonger ce supplice jusqu'à trois ou quatre heures du matin.

J'avois engagé une dame à emmener M. Metham, qui, je crois, ne demandoit pas mieux que de s'en aller, sentant le trouble qu'avoit jetté au milieu de nous un ridicule accès de jalousie. Telle en effet, étoit la cause de son incartade. Lord Downe, qui crut en être l'objet, se retira aussi-tôt qu'il put le faire décemment. J'ai eu quelques raisons de croire que ce Seigneur m'honoroit d'un tendre sentiment; mais jamais un seul mot de sa bouche, tant que je fus sous la protection de M. Metham, ne me fit connoître son penchant.

Lorsque les hommes furent partis, quelques femmes de mes amies, plaidèrent auprès de moi la cause de M. Metham. Humiliée de l'outrage que j'avois reçu, et fatiguée de leurs sollicitations, je me jettai devant elles à genoux, protestant que désormais, quand il m'offriroit sa main, je la refuserois; et quand, ajoutai-je, ma vie en dépendroit, je ne consentirai de mes jours à avoir avec lui le moindre rapport.

Oh Sterne! pourquoi ton Ange des Souvenirs n'a-t-il pas, de sa main indulgente, effacé

effacé du livre de mémoire cet imprudent et cruel serment ? Le bonheur encore eût pu être mon partage ; mais je ne méritois pas qu'une Intelligence céleste excusât les mouvemens de ma colère ; mon emportement n'étoit pas digne de la pitié d'un Ange.

Restée seule vers le matin, trop émue pour chercher un sommeil qui m'auroit fui, je marchois dans ma chambre. M'étant approchée de la fenêtre, je vis, à la lueur des lanternes, un homme qui se promenoit dans la rue, et qui sembloit aussi agité que moi. Rien en ce moment ne pouvoit exciter ma curiosité, et je n'eus garde de penser que cet homme fût plus occupé de moi que je ne l'étois de lui.

M. Metham vint le lendemain ; il tâcha, par les plus humbles excuses, d'expier la grossièreté de la veille ; il imputa sa faute à un instant d'égarement, qui ne venoit que de l'excès de son amour. Mais mon ressentiment étoit trop vif pour céder à ses protestations. Ni les expressions les plus ardentes de sa passion, ni le langage secret de la mienne, qui plaidoit intérieurement pour lui, ne firent la moindre impression sur mon âme irritée ; je restai inexorable ; il me quitta dans un état difficile à peindre.

Tu pardonneras non-seulement sept fois, a dit le Dieu de paix, mais soixante-dix fois sept fois. Comment ai-je méconnu ses loix ? Comment ai-je oublié que, suivant le dogme de tous les siècles, l'amour s'augmente par les querelles des amans ? Hélas ! j'étois jeune alors, sans expérience, et fière de ma persévérance dans des résolutions que souvent, comme le dit Hamlet, il seroit plus honorable d'enfreindre que de garder.

Au bout de quelques jours, M. Metham voyant que je m'obstinois à ne le plus recevoir comme amant, me fit solliciter par le Colonel Sandford, de le voir comme ami. J'y consentis d'autant plus volontiers, que j'étois décidée à ne former avec qui que ce fût, aucune liaison d'un autre genre.

M. Quin, à qui je fis part et de l'événement et de la résolution à laquelle il avoit donné lieu, approuva fort le parti que je prenois. Quant au public, je n'avois jamais pris la peine de le tromper; il ne juge de nos actions que par les apparences; les occasions qui leur donnent lieu, les motifs qui les déterminent, échappent à sa vue. Quiconque a placé son bonheur dans l'opinion publique, doit s'attendre à des jours orageux et à des nuits agi-

tées. C'est à la conscience à nous dédommager, à nous consoler de ses méprises.

Quelques jours après, ma femme-de-chambre me remit un paquet qu'on avoit apporté pour moi; il contenoit dix billets de banque, de cent livres chacun. Après bien des conjectures, j'imaginai qu'un présent de cette magnificence ne pouvoit m'être fait que par quelqu'un qui prenoit à moi un grand intérêt. Je l'attribuai à Mylord Downe; et pensant que l'auteur ne tarderoit pas à se faire connoître, je mis en réserve les dix billets, bien décidée à n'en point faire usage.

M. Metham devoit dîner avec moi. Pour éviter un tête-à-tête, qui ne pouvoit être agréable ni pour l'un ni pour l'autre, j'engageai le Colonel Sandfort à l'accompagner. Avec eux vint M. Calcraft, qui devenoit de plus en plus intime avec M. Metham; M^rs. Lane, la seconde fille de M. Quin, étant venue par hasard, je la retins pour être de la partie.

Pendant le dîner, je témoignois quelque regret de ne pas avoir de places pour aller voir la nouvelle pantomime d'Arlequin Sorcier. M^rs. Lane offrit obligeamment de me procurer des places, tant pour moi que pour

les jeunes Dives , qui continuoient d'être habituellement avec moi. Comme je n'avois point d'engagement pour le Samedi suivant, nous choisîmes ce jour-là. Le cher ami du confiant M. Metham, M. Calcraft , proposa alors à ces Messieurs de faire une course à Oxford , pour y assister au jugement de Miss Blandy. Le Colonel et M. Metham aimoient la dissipation; ils acceptèrent la partie, et convinrent de partir le lendemain matin.

LETTRE XLVII.

26 Octobre 17—

Le Samedi, Mrs. Lane eût la complaisance de m'accompagner au théâtre de Covent-Garden. J'y conduisis Miss Dives et ses deux frères. A peine étions-nous assis, que j'entends quelqu'un demander où je suis ; et à mon extrême surprise, je vois paroître M. Calcraft. Après mille excuses de la liberté qu'il avoit prise, il s'assied. Comme nous avions peu de place, il fut obligé de prendre un des enfans sur ses genoux. Je lui demandai pourquoi il n'avoit pas été à Oxford, et si M. Metham étoit revenu ? Il me répondit qu'une affaire pressante avoit nécessité son retour : un courier qu'on lui avoit expédié, l'avoit rejoint à Salt-Hill : ses deux camarades de voyage avoient continué leur route.

M. Calcraft étant homme d'affaires, je ne fis point de difficulté de le croire. Comme il ne me venoit pas même à l'esprit de le supposer assez présomptueux pour avoir sur moi quelques desseins, ou assez vain pour oser

rivaliser avec M. Metham, une excuse, pour peu qu'elle eût de vraisemblance, me suffisoit. A la fin de la pièce, il nous conduisit à la voiture, et me demanda à venir à la maison. J'y consentis. Quand nous y fûmes, je l'invitai à souper.

La pièce avoit fini tard; nous ne sortîmes de table qu'à deux heures du matin. On ne put trouver pour Mrs. Lane, ni chaise, ni voiture. M. Calcraft offrit sa chaise qui l'attendoit; et pendant qu'elle conduisoit Mrs. Lane, il resta avec moi.

Avant de continuer mon récit, il faut que je vous fasse le portrait d'un homme qui doit jouer un si grand rôle dans mon histoire. On l'appeloit alors l'honnête Jack Calcraft. Vous verrez, par sa conduite, quels droits il avoit à cette qualification. Il étoit grand, un peu puissant, avoit de belles couleurs, des yeux bleus, et des cheveux châtains. A tout prendre, il avoit une assez belle figure d'homme, et il étoit bien fait de sa personne. Mais il avoit un air commun, un maintien gauche et maussade. Peu d'hommes, au reste, paroissoient avec quelque avantage à côté de M. Metham, dont la taille étoit très-noble, et les manières très-élégantes. M. Calcraft ne s'en faisoit point

accroire sur son esprit, ni sur ses connoissances. Il sentoit bien que des prétentions en ce genre, l'exposeroient au ridicule.

Son père étoit commis de la ville à Grantham. Le fils avoit été élevé dans une école de campagne, et savoit lire assez passablement; mais il étoit grand chiffreur, et s'entendoit à merveille à tenir un registre. Ces talens, joints à une infatigable assiduité, le conduisirent de l'état de petit commis, à une immense fortune.

Lorsque nous nous trouvâmes seuls, la conversation tomba sur la manière inconvenable dont M. Metham, en sa présence, s'étoit conduit avec moi. Il n'y voyoit d'excuse que la jalousie qui l'avoit occasionnée; il déploroit la violence qui avoit porté son ami à un excès si funeste pour lui. Cet intérêt apparent pour son ami, ajoutant à l'opinion favorable que j'avois de M. Calcraft, je lui crus toutes les bonnes qualités qu'on lui supposoit. Prenant en lui confiance, je lui parlai des billets de banque qui m'avoient été envoyés : je les lui montrai pour savoir si, par l'écriture de la suscription, il ne pourroit pas reconnoître la personne qui me les avoit adressés. Flatté, dit-il, de ma confiance, il m'invita fort à faire

usage de ces effets; m'assurant que s'il en eût eu les moyens, il auroit été disposé, dans la circonstance, à me faire le même présent. J'avois, de la générosité, comme de toutes les vertus, l'idée la plus exaltée. Je ne doutai point que Lord Downe n'eût pris cette mesure pour m'offrir un secours que, dans ma position actuelle, je pouvois ne pas vouloir demander à M. Metham, ni recevoir de lui.

M. Calcraft voulut savoir ensuite si je croyois que M. Metham se proposât encore de m'épouser; à quoi je répondis, sans hésiter, que désormais, s'il m'offroit sa main, je la refuserois; j'étois décidée, ajoutai-je, à ne former aucune liaison de cette espèce. En ce moment, la chaise qui avoit conduit M^rs. Lane, arriva. M. Calcraft prit congé, me demandant la permission de me revoir, que je lui accordai. Je m'allai coucher, sans même me douter que j'eusse commis la moindre indiscrétion en restant seule jusqu'à une heure si avancée, avec un jeune homme. Je croyois celui-ci sans conséquence; mais d'autres pouvoient en juger différemment.

Le lendemain étoit le jour du bénéfice de M^rs. Pritchard; je jouois dans cette représentation. Il y avoit beaucoup de monde sur le

théâtre ; et au moment où je me disposois à entrer en scène, un homme pris de vin m'aborda de la manière la plus grossière. M. Calcraft, qui se trouvoit là, prit sur-le-champ mon parti. Quelques paroles s'ensuivirent. M. Calcraft, d'un coup de poing, renversa l'aggresseur. Celui-ci s'étant relevé, mon champion le força de sortir, parce qu'il avoit quelques mots à lui dire. Ils sortirent ensemble, et M. Calcraft, l'instant d'après, étant rentré avec un air très-serein, je crus l'affaire arrangée. Cet incident me donna lieu de penser qu'il avoit pour moi quelque penchant ; je me repentis de l'avoir invité à un grand souper qui devoit se faire chez moi après le spectacle.

Cependant le respectueux éloignement dans lequel il se tint de moi toute la soirée, me fit croire que je m'étois trompée; et comme, pendant le souper, quelques personnes le plaisantèrent sur une dame à laquelle il paroissoit attaché, je fus tout-à-fait dissuadée.

Le lendemain matin, j'étois allée me promener au parc. Un domestique de M. Metham vint m'y trouver, et me dit que son maître étant arrivé, désiroit de me voir un moment chez lui. Il demeuroit à deux pas du parc :

j'y allai sur-le-champ. Avant d'y arriver, je rencontrai M. Calcraft avec l'homme qui, la veille, m'avoit insultée. Il avoit exigé de celui-ci qu'il me fît des excuses, et me cherchoit pour me les offrir. Nous entrâmes ensemble chez M. Metham. L'étranger, s'excusant gauchement, lâcha quelques mots sur les actrices, espèce de misérables, que, selon lui, on pouvoit insulter sans inconvénient. Monsieur, lui dit sèchement M. Metham, cette Dame doit être ma femme. Le bon Irlandais, surpris, crut avoir affaire à un vrai Chevalier errant, et s'éloigna sans répliquer. M. Metham avoit quelquefois un air très-imposant, et propre à intimider quelqu'un de plus hardi que ne paroissoit l'être mon aggresseur.

A peine ce dernier étoit-il parti, que M. Metham, au lieu de remercier M. Calcraft d'avoir pris ma défense, lui demanda, avec une extrême hauteur, de quel droit il s'étoit avisé de se faire mon champion.

Je ne concevois rien à cette nouvelle bizarrerie : la suite de la conversation me l'expliqua. M. Metham, ayant été chez moi, avoit appris de ma malveillante femme-de-chambre, le tête-à-tête nocturne que j'avois eu avec

M. Calcraft, ainsi que la promenade que celui-ci avoit faite sous mes fenêtres, dans la nuit qui avoit suivi notre querelle. Ces détails, ajoutés au retour précipité de M. Calcraft, avoient éveillé la jalousie de M. Metham, et lui avoient persuadé que son ami le trompoit. Je ne pus entendre, sans effroi, cette explication; je m'évanouis. En revenant à moi, j'appris qu'un duel devoit en être la suite : le Major Burton et le Colonel Haywood devoient servir de seconds. Des événemens subséquens m'ont empêché de savoir quel avoit été le résultat de cette querelle.

Mon bénéfice devoit avoir lieu le Samedi suivant. Il me donnoit tant d'occupations, que, jusques-là, je ne vis qu'en passant mes deux Chevaliers. J'avois choisi *Venise sauvée;* mais je fus sur le point d'être obligée de changer la pièce, par une inadvertance de l'Imprimeur, qui, sur les affiches, avoit oublié d'indiquer l'acteur chargé du rôle de *Jaffier*. M. Garrick, ne considérant pas que cette omission ne pouvoit faire tort qu'à moi, fut très-piqué, et me demanda, avec une vivacité presque grossière, qui auroit, le soir, l'honneur d'être mon mari ? Il m'expliqua, en même tems, le motif de cette question, qui me fit

d'autant plus de peine, que j'étois, comme on l'a vu, médiocrement bien avec lui. Je n'avois, lui répondis-je, aucune part à cette négligence. Il n'étoit pas dans mon caractère de désobliger personne, et encore moins lui, sur le grand talent duquel je fondois tout l'espoir d'une brillante chambrée. A ce mot, ses traits s'éclaircirent, et il me dit, en souriant, du même ton qu'il les disoit à la scène, ces mots du Roi Richard : « Un peu de flatterie » est quelquefois à propos. »

La salle étoit pleine ; je fus fort applaudie. M. Murray, depuis Comte de Mansfield (*a*), étoit à côté de M. Fox. Après avoir témoigné, en général, sa satisfaction du spectacle, il ajouta : J'étois venu pour admirer Garrick ; mais je m'en vais enchanté de Bellamy. M. Fox, toujours bien aise d'être porteur de bonnes nouvelles, me vint conter cette particularité, la plus flatteuse qui ait marqué ma carrière théâtrale. Je fus très-glorieuse, comme vous pouvez le croire, de l'approbation d'un si grave et si savant personnage. Lorque M. Fox

---

(*a*) L'un des plus habiles Magistrats qu'ait eus l'Angleterre. C'est celui qu'attaque si fortement Junius dans ses lettres. *N. du Tr.*

m'en rendit compte, M. Garrick étoit au foyer: il vit, d'un œil d'envie, l'honneur que je recevois, et ce sentiment ajouta à la prévention qu'il avoit contre moi : car, plus jaloux de sa gloire qu'un Monarque oriental de son pouvoir, il ne pouvoit souffrir même une rivale auprès de son trône.

LETTRE XLVIII.

30 Octobre 17 —

Le lendemain de mon bénéfice, fatiguée de corps et d'esprit, j'étois restée couchée plus tard qu'à l'ordinaire, et j'avois dit à mes gens de ne point laisser entrer M. Metham s'il se présentoit; mais ils le regardoient comme leur maître, et il exigea qu'on l'introduisît. Il entra donc dans ma chambre, et s'avança près de mon lit avec un air aussi égaré que s'il se fût à l'instant échappé des mains du docteur Monro. (*a*) Me regardant fixement, il me demanda si je voulois continuer de vivre avec lui. Je lui répondis, d'un ton très-décidé, que je ne le voulois pas : il tira alors son couteau de chasse, et dit, en jurant par son Dieu, qu'en ce cas il falloit que je mourusse avec lui. Heureusement, mon petit garçon jouoit dans la chambre. Il vit briller l'arme levée sur

(*a*) Médecin occupé de la guérison des fous, comme l'est aujourd'hui Willis, qui a traité George III. *N. du Tr.*

ma tête, et s'écria : Ah! maman! maman! Ce cri de son enfant réveilla en lui quelque tendresse. Je m'évanouissois ; il reprit sa raison ; et quand je fus revenue à moi, il employa les menaces, les imprécations pour m'engager à abjurer le serment que j'avois fait de renoncer à lui. Mais rien ne put m'ébranler. La violence, comme je l'ai dit, n'obtient rien de moi. Voyant le peu d'efficacité de ce moyen, il eut recours à de plus douces armes. Il pria, conjura, mit en œuvre tout ce que la tendresse put lui suggérer. Cette attaque étoit plus propre à réussir que l'autre. Cependant j'y résistai. Je rejettai toutes ses propositions, et même l'offre qu'il me fit de me donner sur-le-champ sa main, avec la promesse la plus solemnelle d'expier, par une éternelle complaisance, l'outrage qu'il m'avoit fait.

Mon obstination ramena sa phrénésie. Je le priai en grâce de me quitter. Sa tendresse, et la crainte qu'il eut de me voir retomber dans mon évanouissement, l'y firent enfin consentir; mais ce ne fut qu'à condition que je lui permettrois de revenir dans deux heures. En sortant, il défendit aux domestiques de laisser entrer près de moi qui que ce fût. Il alla, comme je l'ai su depuis, chez lui, où il trouva

le Major Burton, qui étoit depuis quelque tems à Londres, et avoit retardé son retour en France, à cause de l'affliction de son ami.

Aussi-tôt qu'il fut parti, j'envoyai ma femme-de-chambre, avec une commission verbale, chez quelque femme de mes amies, et pour qu'elle ne prît aucun soupçon de ce que je la faisois sortir, je lui dis que j'étois si mal que j'allois tâcher de dormir en attendant son retour. Mais au lieu de le tenter, si-tôt qu'elle fut sortie, je me levai; et jettant sur moi les premiers vêtemens que je trouvai, j'allai plus morte que vive dans la rue, où je me mis à courir comme une folle. C'étoit un Dimanche : le peuple sortoit de l'Eglise, et voyant par les rues une jeune femme habillée comme on ne l'est pas ordinairement pour aller à pied, il dut croire que j'avois perdu la raison.

En marchant, je me calmai assez pour réfléchir que l'appartement de ma mère, ou celui de quelque intime amie n'étoit pas l'asyle que je devois choisir, étant probable que ce seroit là que M. Metham iroit d'abord me chercher. Je me rendis donc jusques dans Southampton-Street, dans la maison où j'avois logé en arrivant d'Irlande. C'étoit précisément celle que

les

les honnêtes Gansel avoient depuis habitée. Mrs. Smith, la maîtresse, fit, pour me tranquilliser, tout ce qui dépendoit d'elle. Après m'avoir donné à déjeûner, elle alla chez ma mère, pour lui dire où j'étois. Elle y trouva M. Metham, en proie à toute la rage d'un insensé. Il m'avoit cherchée chez M. Calcraft, et couroit par-tout où il pouvoit espérer de me trouver. M. Calcraft, apprenant ma disparution, avoit été presque aussi déconcerté que lui. L'amour et la jalousie lui persuadèrent que j'avois été me mettre sous la protection du Lord Downe qui, sans contredit, étoit doué de tout ce qui peut attirer les regards de mon sexe. Il éprouvoit donc les mêmes craintes, le même dépit que M. Metham.

Ma mère, après avoir promis à ce dernier qu'elle l'instruiroit de ma retraite, aussi-tôt qu'elle la connoîtroit, vint me trouver. Elle auroit mieux aimé que j'eusse accepté ce qui faisoit depuis si long-tems le grand objet de tous ses vœux, et qu'on venoit aujourd'hui m'offrir : mais l'état dans lequel étoit M. Metham, et le danger que j'eusse pu courir en restant à sa portée, l'empêchèrent de blâmer le parti que j'avois pris.

Heureusement la semaine de la Passion se

trouvoit suivre celle dans laquelle j'avois éprouvé tant d'agitations. Afin de me procurer un peu de repos, et d'éviter M. Metham jusqu'à ce qu'il eût repris quelque raison, je voulus profiter de cette occasion pour aller voir mes amis à Donnalan-Park. M^{rs}. Smith, que les aimables propriétaires de cette demeure avoient souvent invitée, ainsi que moi, à les aller voir, consentit à m'y accompagner.

Nous partîmes, en conséquence, le lendemain. Nous fûmes accueillis avec des transports de joie. M. Gansel eut la bonté de me dire que le plaisir de me voir ajouteroit dix années à sa vie. Il me prodigua les louanges auxquelles il m'avoit accoutumée, de manière que toutes les personnes présentes durent me croire supérieure, non-seulement aux Olfield et aux Porter de son tems, mais égale à l'incomparable Cibber du nôtre ; perfection à laquelle je n'ai jamais osé me flatter d'atteindre. Mais j'étois jeune, et le public indulgent m'a toujours accordé, avec bienveillance, plus d'applaudissemens que, probablement, je n'en méritois.

La satisfaction que me témoignoient les maîtres de la maison, sembloit se communiquer à tout ce qui les environnoit : chacun

s'empressoit à me prodiguer des marques d'attention. Je me trouvois dans un paradis terrestre, séjour de paix, d'innocence et de bonheur. M. Gansel, sujet à de fréquentes attaques de goutte, vivoit en valétudinaire. Il se retiroit ordinairement à huit heures, et laissoit sa femme faire les honneurs du souper. Mais, par égard pour moi, il annonça qu'à cause de mon arrivée, il passeroit la soirée avec la société. Ce fut inutilement, qu'avec tout le monde, je le priai de ne pas compromettre sa santé, en dérangeant ses habitudes; il avoit, me dit-il, tant de plaisir à voir à Donnalan-Park son admirable Juliette, que rien ne pourroit l'engager à la quitter avant qu'elle allât se coucher.

Je fus toute surprise alors d'entendre le bon vieillard commander pour souper trois poulets bouillis, trois poulets rôtis, trois poulets sur le gril, et un pâté de poulets froids. Cette uniformité de mets avoit quelque chose de bizarre; et je ne trouvois pas moins étrange que le maître de la maison entreprît ainsi sur les attributions de sa femme. Nous n'étions, pour manger tous ces poulets, que huit personnes.

Pendant le repas, je remarquai, sur le visage

de Mrs. Gansel, un air de tristesse que je ne pouvois m'expliquer. Elle m'avoit invitée avec les mêmes instances que son mari, à venir chez eux, et elle ne m'avoit pas témoigné moins de plaisir que lui en me voyant descendre de voiture : j'eus bientôt la clef de ce mystère.

Mrs. Gansel, ayant pris la peine de me conduire à mon appartement, me pria d'excuser le singulier souper que je venois de faire. Elle en avoit fait préparer un plus analogue à mes usages : mais son mari, dans sa jeunesse, ayant fait serment de ne jamais faire servir sur sa table, quand il y mangeroit, qu'un plat, ou plutôt qu'une qualité de mets, non compris les fruits et leurs préparations, elle avoit été obligée, pour ce soir, de céder à son goût.

Je ne concevois pas, lui dis-je, comment, ayant autant de convives, il pouvoit les traiter convenablement sans enfreindre son vœu, à moins qu'il ne fît rôtir un bœuf. Je pourrois, me dit-elle, en juger le lendemain. Il devoit avoir à dîner ses collègues de l'assemblée du canton. Au reste, comme elle avoit remarqué que le souper étoit mon principal repas, elle auroit soin, pendant mon séjour, de me le

faire faire dans un autre genre que le dîner, M. Gansel, lorsqu'il n'y assistoit pas, lui laissoit la faculté de faire, à cet égard, ce qu'elle vouloit. Autant que me le permettoit l'agitation de mon âme, je m'amusai de la singularité de mon nouvel ami, et de la naïve simplicité de sa femme.

LETTRE XLIX.

9 Novembre 17—.

La maison de M. Gansel étoit petite, mais commode, bien meublée, et accompagnée de tous les accessoires qui pouvoient en rendre le séjour agréable ; tout y étoit propre et soigné : une rivière voisine offroit de tous côtés de jolis points de vue. Tout cela ne suffit point au bonheur. Les propriétaires de ce lieu de délices voyoient avec chagrin que leur fils unique, le Colonel Gansel, refusoit de se marier : ils craignoient que par la suite une habitation qu'ils avoient pris tant de plaisir à embellir, ne passât à des étrangers. Ainsi se mêle toujours quelque amertume à la vie la plus heureuse.

Le dîner du lendemain répondit au souper de la veille : un grand morceau de chevreuil fut servi à un bout de la table, un second à l'autre ; deux pâtés de la même viande garnissoient les côtés ; quelques légumes remplissoient le milieu. J'ai peu de goût pour le chevreuil ; mais celui-ci étoit fort bien apprêté : je n'ai guères

fait d'aussi bon repas. Un dessert très-varié remplaça ce monotone service. Quand je vis que la bouteille commençoit à circuler, je fis un mouvement pour sortir; mais le maître de la maison, près duquel j'étois assis, en me donnant un petit coup, me dit: Restez, ma chère fille; nous ne disons jamais rien dont une femme puisse rougir; et je suppose que les dames ne quittent la table après le premier ou le second verre, que parce qu'elles craignent de voir les hommes se dégrader par quelque excès (*a*).

Je fus si satisfaite de cette façon de penser, que j'aurois, je crois, baisé la main qui m'avoit frappée. La décence est la sœur de la raison: il est ridicule que les femmes, dans la société la plus choisie, soient privées de participer à la gaité qui termine ordinairement le repas, parce que quelques hommes mal élevés ne savent pas dans leurs saillies respecter une oreille délicate. Aux petits soupers de M. Quin, qu'honoroient ordinairement de leur présence les hommes les

(*a*) L'usage où sont les dames de sortir au dessert, est universel en Angleterre: telle en fut peut-être l'origine; les habitudes survivent souvent aux circonstances qui y ont donné lieu. *N. du Tr.*

plus distingués de son tems, jamais *il* n'échappoit un seul mot dont pût s'alarmer une femme estimable. Je n'ignore pas qu'on a attribué à ce digne homme lui-même des expressions peu convenables; et il seroit possible que la vivacité de la conversation en eût surpris quelques-unes à une imagination aussi facile; mais ces *jeux d'esprit* (*a*) durent être rares, et beaucoup ont couru décorés de son nom, qui ne lui ont jamais appartenu.

Le Colonel Gansel vint le soir se réunir à nous : sa mère, qui l'adoroit, fit tuer pour lui le veau gras. Pendant le dîner du second jour, on dit au maître de la maison que quelqu'un demandoit à lui parler. Il fit prier l'étranger d'entrer; mais celui-ci fit dire que l'affaire qui l'amenoit étant particulière et pressante, il désiroit d'entretenir seul M. Gansel.

Notre hôte étoit curieux. Il ordonna qu'on tînt chaud un des quatre plats qui composoient le service, et nous engagea à continuer de dîner, ne sachant pas, d'après le contenu du billet, combien de tems il seroit absent. L'air qu'il prit en disant ces mots, affecta visiblement

(*a*) Ces mots sont en français dans l'original. *N. du Tr.*

son fils ; je remarquai qu'il changeoit de couleur, et qu'il paroissoit fort agité. Après le dîner, M. Gansel sonna, et demanda qu'on lui montât, pour lui et son hôte, le plat qu'il avoit fait réserver. Mrs. Gansel sortit en même tems ; elle revint bientôt, et souriant à son fils, lui dit : Ne vous allarmez pas : votre père paroît gai ; vous n'êtes pas le premier homme qui soit devenu amoureux sans le consentement de ses parens. J'appris ainsi pourquoi le Colonel avoit paru si inquiet ; postérieurement, j'ai su qu'il avoit, depuis quelque tems, formé secrètement une union qu'il avoit peu d'espoir de faire approuver à son père.

Le Colonel avoit amené pour la ménagerie de son père un beau taureau blanc, animal rare et curieux. Après le dîner, nous allâmes dans le parc pour le voir ; un domestique vint m'y dire que son maître désiroit de me parler. Je quittai à regret ma promenade pour me rendre à l'invitation du bon vieillard ; et ne lui supposant pas d'autre motif que le plaisir qu'il avoit à me voir, j'entrai, sans penser à aucune autre chose, dans sa chambre. Quelle fut ma surprise d'y trouver avec lui M. Calcraft ! M. Gansel, aussi-tôt d'une main prenant la mienne, et de l'autre celle de son nouvel hôte, me le pré-

senta, en me disant : Ma chère, voilà votre protecteur contre un furieux; c'est un homme d'honneur; il se propose, si vous y consentez, de vous rendre heureuse pour toute votre vie.

Il me montra alors un papier; puis, sans m'en expliquer le contenu, il sonna, et dit à un domestique d'aller chez son procureur, pour le prier de venir sur-le-champ: le domestique, promptement de retour, dit à son maître que le procureur qu'il employoit ordinairement n'étoit pas chez lui; mais qu'on pouvoit en avoir un autre, qu'il nomma. Non! non! s'écria le vieillard; il ne me convient pas : je n'ai que faire d'un homme qui vient dîner avec moi, et me fait payer ensuite treize schellings et demi pour m'avoir honoré de sa compagnie. Imaginez-vous, Monsieur, dit-il en se tournant vers M. Calcraft, que je priois souvent cet homme à dîner chez moi, ainsi que tous mes voisins; ce misérable, après s'être bien gorgé de ce qu'il y avoit de meilleur à ma table, pour chaque fois qu'il m'a fait l'honneur de venir me voir, m'a porté en compte treize schellings et quatre pence, jusqu'à concurrence de deux cents livres. Mais, ajouta-t-il, vous n'êtes pas pressés; mon procureur reviendra ce soir, et alors nous terminerons l'affaire.

Surprise et confondue, j'eus à peine la force de répondre un seul mot. M. Gansel, continuant, m'apprit que M. Calcraft, dont il fit un grand éloge, ne pouvoit pas m'épouser sur-le-champ; sa position et la dépendance absolue où il étoit de M. Fox, ne le lui permettoient pas. Mais le papier qu'il tenoit, étoit un projet de contrat de mariage, par lequel M. Calcraft s'engageoit, sous un dédit de cinquante mille livres, à m'épouser d'ici à six ou sept ans, terme avant l'échéance duquel il auroit probablement acquis assez de fortune pour avouer publiquement son mariage. Mais il ne pouvoit, quant à présent, en célébrer la cérémonie, parce que M. Fox avoit exigé, sous peine de sa disgrace, qu'il ne contractât d'engagement légal avec aucune femme. Comme de ce protecteur dépendoient et son aisance actuelle, et toutes ses espérances, il étoit obligé de se conformer à cette fantaisie. Et telle étoit sa délicatesse, que, tout en m'aimant avec passion, il ne pouvoit, même pour m'obtenir, manquer à la parole qu'il avoit donnée à son chef. Ainsi, pressé entre ses désirs et son obligation, il avoit imaginé, pour les concilier, le mode qu'il me proposoit.

Je laissai M. Gansel développer les motifs

et les idées de M. Calcraft ; mais dans ma réponse, j'exprimai avec force, combien je trouvois mauvais que ce dernier fût venu importuner et M. Gansel et moi, de ses projets. Je l'assurai que j'étois très-décidée à ne former jamais aucune liaison, et le priai de ne me plus parler de ses propositions. J'allois quitter la chambre, lorsque M. Calcraft, qui paroissoit fort affligé de ma résolution, se mit entre la porte et moi, pour m'empêcher de sortir.

Choquée de cette liberté, et la colère l'emportant sur la décence, je le frappai. Je rougis encore aujourd'hui, en me rappellant cette violence commise il y a tant d'années. J'eus une telle honte de mon emportement, que je fondis en larmes ; et je parus plus confuse d'avoir donné ce coup, que ne le fut Zanga d'en avoir reçu un. M. Calcraft soupiroit et sanglottoit. Le bon M. Gansel étoit presque hors de lui. Celui-ci m'ayant enfin déterminée à m'asseoir, s'étendit sur la manière brutale dont M. Metham s'étoit conduit avec moi. Il en résultoit, selon lui, que ma véracité étoit devenue suspecte ; que ma réputation étoit entachée ; et que j'étois exposée à être, au premier moment, victime de la jalousie d'un

furieux. Enfin, il peignit ma situation de couleurs si fâcheuses, que je commençai à être aussi agitée de crainte, que je l'avois été de colère.

M. Calcraft, trouvant en M. Gansel un si zélé défenseur, pensa qu'il feroit bien de lui laisser plaider sa cause. En conséquence, prétextant quelques affaires, il le pria d'excuser la promptitude de son départ. Il craignoit, ajouta-t-il, que des raisons du même genre, ne l'empêchassent de revenir bientôt à Donnalan-Park, à moins qu'il ne reçût l'heureuse nouvelle que je consentois à être à lui. Il pria M. Gansel d'employer tous ses soins pour obtenir cet aveu, auquel cas il accourroit pour signer son acte. Son amour, dit-il encore, lui donnoit pour moi les plus vives inquiétudes; il ne savoit trop ce qui pourroit m'arriver, si je retournois à Londres sans y avoir quelqu'un pour me protéger : si je le permettois, il se chargeroit volontiers de cet emploi, fût-ce au péril de sa vie. Je ne répondis rien : il sortit.

Son départ me soulagea. L'agitation que je venois d'éprouver me donna la fièvre. La semaine de la Passion expira avant que je fusse rétablie. M. Gansel pria son fils, qui étoit retourné à la ville, d'instruire M. Garrick des

motifs qui m'empêcheroient de paroître pendant quelques jours. Le Colonel trouva que le directeur n'avoit pas grand besoin de ma présence, la plupart des représentations étant destinées aux bénéfices. Les chagrins et les inquiétudes se succédoient : j'étois née pour être malheureuse ; et chaque incident de ma vie sembloit tendre à l'accomplissement de cette triste destinée.

LETTRE L.

20 Novembre 17—

M. Gansel me flattoit, me consoloit; il ne négligeoit rien pour me décider à accepter ce qu'il appelloit mon bonheur; il me soignoit dans mon indisposition, avec une attention plus convenable à une vieille garde-malade qu'à un riche et ancien membre du Parlement d'Angleterre.

Enfin, je reçus une lettre de ma mère; elle avoit, me disoit-elle, fait part à M. Metham du lieu de ma retraite. Cette connoissance avoit paru le tranquilliser. Elle avoit lieu de croire que l'amour-propre offensé par la crainte d'avoir un rival, avoit eu plus de part à sa colère, que l'ardeur d'une grande passion. Le bruit couroit, ajoutoit-elle, qu'il avoit renoué une ancienne liaison avec une femme galante de qualité. A en juger par l'indifférence avec laquelle il parloit de moi, il étoit probable que, quand même je relâcherois quelque chose de mon obstination, il ne se proposeroit pas de m'épouser.

Cette lettre fatale, confirmée par le silence que gardoit M. Metham, quoiqu'instruit, me disoit-on, de ma retraite, ranima un ressentiment qui commençoit à fléchir, et mit le comble à mon infortune ; car si je l'eusse vu avant de consommer l'union que l'on me pressoit de former, quoique j'eusse pu peut-être ne pas vouloir être à lui, je n'eusse jamais consenti à être à un autre. Ainsi, victime d'une cruelle déception, dont ma mère avoit été l'innocent instrument, je devins la dupe de ma propre indignation.

Ce sentiment prenant alors le dessus dans mon cœur, et M. Gansel multipliant ses efforts pour me faire accepter les propositions de M. Calcraft, je ne pus résister à cette double influence ; l'écrit fut dressé, et M. Calcraft mandé pour le signer.

Mais mon consentement étoit à peine donné, que l'image de l'homme que j'aimois encore, malgré sa grossiéreté passagère, vint se représenter à mon esprit, et en bannir tout autre objet. C'étoit le premier, le seul que j'eusse jamais aimé ; c'étoit le père de mon enfant. L'union que j'allois former répugnoit à mon cœur, et je m'attachai de nouveau à la résolution que j'avois prise ; d'éviter

d'éviter toute liaison avec aucun homme. Mon hôte, instruit de ce changement de dispositions, employa pour m'en détourner les plus puissans argumens. Il y avoit de la folie, me disoit-il, à contrarier la fortune, qui me jettoit à la tête une union assurée avec un homme déja riche, et destiné à l'opulence. Je ne pouvois, sans inconséquence, sans enfantillage, retirer la parole que j'avois donnée. Il avoit réservé pour le dernier le plus puissant de tous ses raisonnemens; il étoit surpris, dit-il en terminant, que douée d'un esprit si fier, si indomptable, je pusse tranquillement me voir traiter avec indifférence. Cette idée, réunie au souvenir de l'hnmiliation que j'avois reçue à Tunbridge, éveilla de nouveau mon ressentiment; « il vint comme le corbeau, » qui voltige sur la maison infectée, » et obscurcit tellement ma raison qu'il ne me laissa plus la force de m'opposer à mon malheur.

Je n'ai pas besoin de dire que M. Calcraft arriva bientôt à Donnalan-Parck. Le contrat fut signé; et à la cérémonie près, nos noces furent célébrées à la satifaction de toutes les parties, excepté moi. Le bon Gansel étoit aussi glorieux, aussi satisfait d'avoir réussi à

sa négociation, que s'il eût marié sa propre fille à quelque Prince héréditaire. Quant à moi, comme la colombe de l'arche, j'aurois bien voulu retourner à cet asyle où j'avois si long-tems trouvé le bonheur ; et si j'avois connu la vraie situation où se trouvoit l'homme qui m'avoit offensée, au lieu d'attendre qu'il me prévînt par sa soumission, j'aurois été, l'olivier à la main, lui demander la paix. En partant pour revenir à la ville, nous laissâmes l'acte entre les mains de M. Gansel. Il ne pouvoit être nulle part plus en sûreté que chez un ami aussi zélé pour mes intérêts.

Aussi-tôt que je fus à Londres, supposant l'état de M. Metham tel qu'on me l'avoit dépeint, je lui écrivis que je venois d'élever entre lui et moi une séparation éternelle. Quelles furent ma surprise et ma douleur quand j'appris qu'au lieu d'être dans l'insouciance qu'on lui avoit prêtée, il avoit été, depuis mon départ, continuellement retenu au lit par une grosse fièvre, dont il étoit à peine convalescent! Au reçu de ma lettre, le mal reparut ; avec lui revint le délire. Son égarement fut plus violent que jamais ; dans les accès de sa fureur, il tenta plusieurs fois

de s'ôter la vie. Les tendres soins du Major Burton et la vigilance d'un domestique affidé qui ne le quittoit jamais, l'empêchèrent d'exécuter ce funeste projet.

J'ai su depuis que le compte que m'avoit transmis ma mère de la tranquillité qu'avoit recouvré M. Metham, et de l'ancienne intrigue qu'il avoit renouée, lui avoit été rendu par ma femme-de-chambre, qu'avoit gagnée M. Calcraft. Cette manœuvre, en contribuant à l'union que celui-ci desiroit, produisit à-peu-près l'effet qu'il en attendoit; mais elle ne servit pas à lui procurer le bonheur qu'il s'en étoit promis. La fausseté, dans de pareilles circonstances, conduit toujours à un but opposé à celui pour lequel on l'a mise en usage.

J'étois à Londres depuis quelques jours, lorsqu'on me dit que Sherrad, domestique de M. Metham, demandoit à me parler; il m'apportoit une lettre. Le pauvre garçon, la larme à l'œil, m'apprit que son maître étoit encore retenu au lit, et que, sûrement, il alloit mourir si je ne voulois pas le voir ou lui donner quelque consolation. Il me demandoit sans cesse, croyoit se jetter à genoux devant moi, et me conjuroit de lui

pardonner. Lorsque j'eus dit à Sherrad qu'il étoit trop tard, et que mon sort étoit fixé, le digne homme s'écria : « Hé bien, nous sommes » donc tous perdus, et mon pauvre petit » maître aussi ! » Puis il pencha sa tête, avec l'air d'une affliction profonde.

Ces marques naïves d'attachement ; le nom de mon enfant, prononcé par ce bon serviteur qui l'aimoit comme si c'eût été le sien, me causèrent une émotion que je ne pus supporter ; mon âme étoit déchirée ; je m'éloignai avec précipitation, pour cacher ce que j'éprouvois, et, dans ma douleur, j'accusai ma mère de s'être entendue avec Calcraft, pour me tromper et me perdre. Ne pouvant résister à l'agitation de mes sens, je tombai, privée de sentiment. On me transporta dans ma chambre ; j'étois presque dans le même état que le pauvre Metham ; il me sembloit que le monde étoit anéanti pour moi.

M. Metham, lorsque son honnête valet lui raconta ce dont il avoit été témoin, sembla redoubler d'affliction. Dans un accès de véritable folie, oubliant les obstacles insurmontables qui désormais nous séparoient, il m'écrivit pour me renouveller ses promesses

de mariage, et me conjurer de lui permettre de les remplir.

Tant d'épreuves successives avoient jetté mon imagination dans une espèce de désordre, qui se prolongea pendant plusieurs jours. Cette agitation, en s'appaisant, se changea en une insensibilité stupide. Je n'avois pu, dans ce trouble, répondre à la lettre de M. Metham; il fut si offensé de mon silence, qu'il envoya prendre mon fils chez ma mère, et le plaça chez M^rs^. Dives, sa sœur. Cette circonstance n'ajoutoit pas à mes peines; M^rs^. Dives avoit à son frère de grandes obligations, et j'avois montré à ses enfans une tendresse qui me garantissoit l'affection qu'elle auroit pour le mien; il avoit alors deux ans et trois mois.

Vous voyez quelle combinaison d'événemens me poussa pour ainsi dire à ce nouveau genre de vie dans lequel je vais entrer. J'ai, sans doute, à me reprocher la précipitation avec laquelle je me promis de ne point renouer avec M. Metham, et sur-tout, l'obstination avec laquelle, rejettant l'honorable réparation qu'il vouloit me faire, je tins à ce serment irréfléchi. « Il y a, nous dit Sha- » kespeare, dans les affaires des hommes,

» un certain flux, qui, lorsqu'on en saisit la » direction, conduit à la fortune ; » mais combien peu savent distinguer et suivre ce courant favorable ; il n'entraîne pas comme un torrent ; il glisse imperceptible, échappe aux esprits légers, aux âmes qu'occupent de plus hautes pensées ; l'occasion fuit, « et il faut » achever ce voyage de la vie parmi des écueils, » entouré de misères et de dangers. »

LETTRE LI.

29 Novembre 17—

Mon indisposition avoit obligé M. Ross de reculer la représentation à son bénéfice, dans laquelle je devois jouer un rôle. M. Garrick voulut profiter de cette occasion pour changer la pièce, et en substituer une à laquelle je ne fusse pas nécessaire. Il chercha même à me faire entendre que ce seroit dégrader ma réputation, que de jouer pour un acteur d'un ordre inférieur. Mais, persuadée que plus un acteur est considéré, plus il est obligé d'aider de ses talens la société dont il fait partie, je parus offensée de cette proposition. Cette générosité, si contraire au sentiment que me manifestoit le directeur, ajouta à la prévention qu'il avoit depuis long-tems contre moi.

Je choisis, cette année, pour mon bénéfice, la farce de l'Oracle, jouée par les Lilliputiens, dans laquelle je fis paroître la célèbre Miss Pope, actrice distinguée, plus estimable, s'il est possible, par sa conduite dans sa vie pri-

vée, que par les grands talens qu'elle développe sur le théâtre.

M. Quin, ayant appris que j'étois malade, vint à Londres pour me voir, et pour y consommer un acte de générosité, tellement honorable à sa mémoire, qu'il doit trouver place ici. L'année précédente, il avoit joué le rôle de Falstaff pour le bénéfice de son ancien ami M. Ryan. Ce témoignage de considération produisit son effet, et M. Ryan eut une représentation très-lucrative. Son succès l'engagea à demander, l'année suivante, à M. Quin la même grâce : celui-ci répondit par une épître vraiment laconique, parce qu'en peu de mots elle contient un grand sens. Je la transcris ici :

« Je jouerois pour vous, si je le pouvois; mais je ne veux pas *siffler* pour vous. Je vous ai légué mille liv.; si vous en avez besoin, je peux vous les donner, et épargner à mes exécuteurs testamentaires la peine de vous les remettre. »

Bath, 1er. Mars.

JAMES QUIN (*a*).

(*a*) On lit dans les *Nuits anglaises* que Quin, après avoir quitté sa profession, s'ennuya à Bath de son oisiveté; dé-

Cette preuve d'amitié, pour un camarade indigent, augmenta, s'il eût été possible, mon attachement pour M. Quin. Lorsqu'il vint me voir, je lui ouvris mon cœur. Le sien, toujours bon et sensible, m'offrit des consolations. Il me conseilla de tâcher de vivre tranqnille, si je ne pouvois vivre heureuse. Il avoit, comme se l'étoit faite alors tout le public, une grande idée de la droiture et de la probité de M. Calcraft. Il convenoit bien que nos âmes n'étoient pas à l'unisson l'une de l'autre ; mais cet homme paroissoit m'aimer tendrement, et je pourrois lui inspirer des goûts analogues aux miens.

Je ne nie pas que cela n'eût pu arriver, si j'avois répondu à la passion que M. Calcraft avoit pour moi ; mais je ne pouvois me promettre ces effets de l'indifférence que j'avois pour lui. Nous étions véritablement plutôt *joints* qu'*unis*. Il n'étoit pas possible qu'une

---

sirant, ajoute-t-on, de rentrer au théâtre, il écrivit à Rich ce peu de mots : « Rich, je suis à Bath. » A quoi Rich répondit : « Hé bien, restez-y jusqu'à ce que le Diable vous emporte. » Cette anecdote paroît démentie par tous les détails que donne Mrs. Bellamy sur cet estimable acteur. Il étoit né en 1693, et mourut en 1766. *N. du Tr.*

âme de feu, comme la mienne, une imagination ardente et mobile, trouvassent quelque charme dans la société d'un être qui ne prisoit de l'amour que les jouissances ; et qui étoit étranger à ses plus exquises voluptés.

M. Calcraft dut à cette indifférence une grande partie de sa fortune. S'il m'eût inspiré de l'amour, mon esprit, susceptible d'exaltation, se seroit enivré de ces douces illusions : au contraire, n'en ayant aucune à caresser, je ne m'occupai qu'à me perfectionner dans ma profession, et à augmenter les produits de la sienne. Je supportois l'amour ; mais je ne l'éprouvois point.

Je ne devois pas m'attendre, qu'après ce qui s'étoit passé, aucun des amis de M. Metham me conservât sa bienveillance. Je perdis, en effet, pendant quelque tems, l'amitié de M. Brudenell. Il m'a depuis, cependant, rendu d'importans services. Quant au Major Burton, au Colonel Sandford, et au Capitaine Shaftoe, ils étoient hommes du monde, et comme tels, plus occupés de leurs convenances, que touchés de la romanesque affliction de leur ami.

M. Metham, dans son désespoir, résolut de se venger sur tout le sexe, de ce qu'il appelloit ma perfidie. Il ne manquoit pas de

moyens pour en trouver les occasions. Il avoit de la grâce, une belle figure, un maintien fort noble ; son élocution étoit facile et fleurie.

J'appris bientôt qu'il avoit fait hommage de tout ce mérite à Mademoiselle Gaussin.

A la clôture du théâtre, M. Calcraft prit, à Twickenham, une petite maison, appellée Ragman's-castle (château du Chiffonnier), où nous passâmes l'été. Son amour sembloit s'accroître par mon indifférence. La mort m'ayant enlevé mes deux amies, je voyois peu de femmes. A la ville, nous vivions encore dans deux maisons différentes, parce que M. Digby (le feu Lord de ce nom) occupoit un appartement dans la maison de M. Calcraft, en Brewer-street.

M. Garrick désiroit de m'engager pour la saison prochaine, afin d'empêcher Barry de trouver, pour jouer avec lui, aucune actrice en état de lutter contre M^rs. Cibber, que lui-même avoit engagée. M^rs. Woffington étoit revenue d'Irlande; mais elle ne jouoit pas dans le même genre que Barry. M^rs. Cibber étoit très-liée avec moi; malgré les suffrages dont m'honoroit le public, toutes les fois qu'il étoit question d'elle, je faisois de ses talens le plus grand

éloge, et je reconnoissois son incontestable supériorité.

M. Clutterbuck, ami particulier du directeur, fut chargé de cette négociation. Il avoit ordre de m'offrir non-seulement une augmentation de salaire, mais les rôles de Juliette, de Desdémone et de Caliste, que Mrs. Cibber avoit la bonté de me céder pour me conserver dans la troupe.

Les protecteurs de l'un et de l'autre sexe qui m'honoroient de leur intérêt, et prenoient publiquement mon parti, me rendoient précieuse aux entrepreneurs du théâtre de Drury-lane, et me faisoient fort rechercher par ceux de Covent-Garden. Enfin, malgré l'avis de tous mes amis, et les sollicitations les plus pressantes de Mrs. Cibber, je m'engageai avec les derniers. Il semble qu'un mauvais génie ait présidé à toutes les actions de ma vie, et m'ait empêché de profiter de toutes les occasions de bien faire qui se sont offertes à moi. Dans cette circonstance, mon choix fut d'autant plus mal calculé, que d'une part, en continuant de jouer avec Garrick, je me serois perfectionnée; de l'autre les fréquentes et (quoiqu'on en ait dit) trop véritables indispositions de Mrs. Cibber, m'auroient fourni autant d'occasions que je

pouvois le désirer de cultiver l'indulgence avec laquelle le public vouloit bien me traiter.

A notre retour à la ville, Lord Digby étant en pays étranger, M. Calcraft, qui craignoit le retour de M. Metham, me détermina à aller demeurer chez lui. Son attachement sembloit chaque jour augmenter au lieu de s'affoiblir; tout paroissoit nous promettre une vie aisée et tranquille.

Ce fut alors qu'il m'apprit quel étoit son revenu : je fus très-surprise de voir qu'il n'étoit pas aussi considérable que le mien, y compris mon bénéfice, qui, à la vérité, étoit prodigieux, et que ma liaison avec lui devoit probablement beaucoup augmenter. Il me demanda quelle somme me paroissoit nécessaire pour tenir notre maison : sans calculer ni réfléchir, je répondis cent guinées par quartier. Il y consentit sans difficulté.

Tant de tems s'étoit écoulé depuis que j'avois reçu des billets de banque d'une main inconnue, que je crus pouvoir faire usage des mille livres qu'ils contenoient. Je commençai, en conséquence, par payer toutes mes dettes; j'employai le reste à ajouter à mes bijoux. Ainsi délivrée de tout embarras, munie de riches élégantes parures, et pourvue d'une

assez grande quantité d'argenterie, je pris publiquement l'état de femme de M. Calcraft.

Je vous donne ces détails, pour vous prouver que lorsque j'ai formé cette union avec lui, loin d'avoir des dettes pour l'acquittement desquelles j'eusse besoin de ses secours, je ne devois rien à personne, et j'avois un revenu supérieur au sien. Je vous ai dit que je serois vraie dans tous mes récits; vous reconnoîtrez que je ne vous ai point trompée.

LETTRE LII.

12 Janvier 17 —

M. Fox, alors, étoit encore Ministre de la guerre, emploi dans lequel aucun de ses prédécesseurs ni de ses successeurs n'a joui de plus de considération que lui. Il m'honoroit souvent de sa compagnie ; et comme les intérêts de M. Calcraft étoient devenus les miens, je fis en sorte de connoître le plus grand nombre de militaires qu'il me fut possible. J'y réussis assez pour que nous eussions habituellement à notre table plusieurs officiers du premier rang.

Le général Braddock, que j'avois connu dès mon enfance, et qui avoit pour moi une amitié particulière, fut nommé, vers ce tems, pour aller en Amérique. Par suite de notre liaison, il me donna son agence, (*a*) sans que je la

---

(*a*) Il sera souvent question, par la suite, de ces *agences*. Ce sont des commissions que donnent des Colonels ou des Généraux, à un particulier, de suivre auprès du Ministère les intérêts de leurs corps, de

lui demandasse. Pendant les préparatifs de son voyage, il fréquentoit plus assiduement notre maison qu'à l'ordinaire. La veille de son départ, il soupa chez nous avec ses deux aides-de-camp, le major Burton, qui venoit de perdre sa femme, mon aimable amie, et le capitaine Orme.

Le Général, avant de partir, me dit qu'il ne comptoit plus me revoir; il alloit, avec une poignée d'hommes, pour combattre des nations entières, qu'il falloit chercher au travers des déserts et des forêts. Disant cela, il me montra la carte du pays, et ajouta : Ma chère Pop, nous sommes des victimes qu'on envoie à l'autel. L'événement n'a que trop vérifié les sinistres pressentimens de l'infortuné Général. En me quittant, il remit entre mes mains un papier qui s'est trouvé être son testament. Il ne doutoit point, d'après la tendresse que l'on me témoignoit, ainsi que d'après mon nouveau genre de vie, et la pré-

solliciter les envois de fonds, les équipages, etc. Il paroît que ces soins sont lucratifs, et les officiers ont l'attention d'en charger ou le secrétaire particulier du Ministre, ou quelque autre personne qui ait auprès de lui un accès facile. *N. du Tr.*

férence que j'avois donnée sur M. Metham ; à M. Calcraft, que celui-ci ne fût marié avec moi. Il le fit, en conséquence, son seul exécuteur testamentaire, et ne me laissa que la vaisselle d'argent dont le gouvernement lui avoit fait présent à l'occasion de sa nomination au généralat.

Le théâtre de Covent-Garden eut cette année des succès. Il ouvrit par Romeo et Juliette. M. Rich sembloit fonder, sur cette pièce, ses plus belles espérances. J'ai la Juliette à présent, disoit-il, aussi bien que le Romeo. (*a*) La foule, qui accourut aux représentations, prouva qu'il ne s'étoit pas trompé. Cependant, un soir, que je lui en parlois avec satisfaction, il me dit, en prenant une prise de tabac, et tournant sur le talon d'un air de mécontentement : Oui, madame, mais ce succès est dû uniquement à la procession. (*b*) Si je n'avois pas eu tout sujet de croire qu'il m'aimoit et me considéroit, je me serois offensée de cette bizarrerie, dont je ne fis que rire.

On aura peine à croire que la largeur d'une

(*a*) M[rs]. Bellamy et Barry.

(*b*) Cérémonie funéraire que M. Rich avoit jointe à la pièce. *N. du Tr.*

rue (car on peut donner ce nom à l'intervalle qui sépare Drury-lane de Covent-Garden) pût apporter quelque changement à la confiance d'une actrice aussi habituée que je l'étois au théâtre. Il est, cependant, de fait que, malgré la satisfaction que me témoigna le public par des applaudissemens plus nombreux que jamais, je fus aussi intimidée que lorsque j'avois débuté pour la première fois sous les auspices de M. Rich, dans le rôle de Monime. Je ne peux m'expliquer cette singularité, qu'en l'attribuant à ce que j'avois alors une réputation à perdre, comme à la première époque j'en avois une à faire.

Ma grossesse empêcha cette pièce d'être représentée aussi long-tems qu'elle l'avoit été pendant les deux années précédentes. M. Garrich, pour balancer nos succès, acheta fort cher une cloche neuve. Mais voyant que les sons harmonieux de cet instrument n'attiroient pas à sa procession autant de monde qu'il l'avoit cru, il en fit un usage qui ne pouvoit manquer d'être profitable : ce fut de le faire sonner pour l'exécution de Pierre, dans la pièce où Cibber et lui jouoient avec une perfection supérieure à toute concurrence.

Mon absence du théâtre ayant nécessité la

suspension Romeo et Juliette, au grand regret du directeur, je l'engageai à coudre à quelque autre pièce, la procession qui, selon lui, attiroit seule tout le monde à celle-ci. Prenant encore sa prise de tabac, il me dit : Si je ne savois pas le contraire, je supposerois que l'homme de Brewer-street (M. Calcraft) ne mène pas avec vous une vie fort douce.

M. Rich avoit accepté du docteur Francis une tragédie intitulée *Constantin*. J'ai dit plus haut que cet Auteur passoit pour être le Traducteur d'Horace. (On m'a assuré depuis que cette traduction étoit l'ouvrage de M. Duncan.) Il avoit aussi traduit, du français, Eugénie, dans laquelle j'avois joué le principal rôle : mais la pièce n'ayant eu aucun succès, je l'avois absolument oubliée. Je devois jouer, dans *Constantin*, l'Impératrice Fulvie : cette occasion réveilla en moi un goût de parure que j'avois, depuis quelque tems, un peu négligé ; et comme le directeur laissoit à ma disposition une certaine somme pour mes vêtemens, je me proposai d'étonner les spectateurs par la magnificence de mon costume impérial.

La pièce du docteur n'étoit point sans mérite. Mais le principal incident ressembloit

trop à celui d'Othello. Cependant nous ne doutions point de son succès. L'Auteur, malgré la chute d'Eugénie, avoit de la réputation, et le nom de Barry, ainsi que le mérite de toute la troupe, sembloient devoir piquer la curiosité du public. Mais, à notre grande surprise, les bancs restèrent vuides : Constantin n'eut, autour de lui, que sa propre suite. C'est le premier exemple de ce genre dont j'eusse jamais entendu parler, et je ne peux encore le comprendre.

Accoutumée à être, comme l'on dit au théâtre, très-suivie, je sentis mon amour-propre blessé, et je résolus de me venger du public en servant l'Auteur dédaigné. M'avançant vers le docteur, qui pleuroit de dépit, et qui avoit quelques autres motifs que la vanité pour déplorer sa mésaventure, je le priai de venir le soir souper avec moi. Je savois que M. Fox y seroit, et j'espérois avoir occasion de lui présenter le malheureux Auteur avant que la compagnie se rassemblât. Mon projet réussit à souhait. En entrant dans le sallon, nous y trouvâmes M. Fox seul. Je lui contai notre aventure, lui présentai le docteur, et le priai de lui rendre service. Comme jamais je n'avois rien demandé à M. Fox, la

vivacité de ma recommandation le fit sourire. Il répondit que, pour ce soir, il ne pouvoit faire du docteur que son chapelain, mais qu'il l'engageoit à venir le lendemain déjeûner avec lui dans Conduit-street : prenant ensuite par la main le poëte humilié, il finit par lui dire agréablement : Allons, docteur, peut-être votre chute, comme Auteur, pourra servir à votre avancement comme Théologien.

Ce fut le lendemain que j'accouchai d'une fille. M. Calcraft, enchanté, se persuada que cet événement contribueroit à augmenter mon affection pour lui. Lady Caroline Fox, Lady Tyrawley, et M. Fox, lui servirent de parrain et de marraines. Cette circonstance ne laissa aucun doute que je ne fusse la femme de M. Calcraft, et dans la vérité, il étoit difficile de croire que j'eusse voulu, à toute autre condition, vivre avec un homme qui ne pouvoit, ni pour les avantages personnels, ni même pour la fortune, entrer en concurrence avec M. Metham.

Lorsque je fus relevée de couches, M. Calcraft, effrayé d'un bruit qui se répandoit du retour de M. Metham en Angleterre, me pria de rendre à celui-ci la pension qu'il m'avoit faite, n'étant pas convenable, disoit-il, qu'une

personne qui devoit être sa femme, et que le public, ainsi que lui-même, regardoit comme telle, touchât une pension d'un autre que lui. (*a*) J'y consentis. Pour reconnoître cette complaisance, il promit de me donner pour ma vie, et celle de ma petite Caroline-Elisabeth, un bien de 120 liv. de rente, situé à Grantham, et qui venoit de lui écheoir par la mort de sa grand'mère. Il me donna, en même-tems, son testament, par lequel il me léguoit l'intérêt de 11,000 liv. dans les fonds publics, qu'il avoit amassés dans la place de payeur et de fournisseur des troupes du Roi pendant la rébellion d'Ecosse, emploi qu'il avoit dû au crédit de M. Winnington, intime ami de M. Fox.

(*a*) Le trait suivant a quelque analogie avec la délicatesse de M. Calcraft. Un acteur avoit épousé une femme très-aimable, à laquelle le P.... de...., reconnoissant de quelques complaisances, avoit fait autrefois une pension. Il déclamoit, un jour, avec indignation contre l'immoralité d'un homme assez vil pour toucher le prix de l'inconduite de sa femme. Mais, lui dit quelqu'un, la vôtre, ce me semble, avoit une rente...... Sans doute, mais je n'ai eu garde de conserver un pareil revenu. — Quoi! vous avez remis au P.... cette pension? — Non; je me la suis fait rembourser. *N. du Tr.*

Pour faire parvenir à M. Metham l'acte constitutif de ma rente, (*a*) je le remis à M. Moore, son ami et le mien : j'ignore pourquoi il ne le lui adressa point, et je ne peux imputer cette négligence qu'au trouble dans lequel étoit alors son imagination. Une Irlandaise, qu'il adoroit, lui avoit promis de rompre, pour le suivre sur le Continent, des engagemens plus sacrés. Un nouveau goût la détourna de celui qu'elle avoit pris pour lui. M. Moore ne put soutenir ce changement. Dans son désespoir, il mit fin à ses jours par un coup de pistolet. Parmi ses papiers, son héritier trouva le titre de ma rente, qu'il conserva jusqu'à la majorité de mon fils, le capitaine Metham. J'aimois beaucoup M. Moore qui, de son côté, avoit pour moi une tendre amitié. Je fus d'autant plus affectée de sa mort, que, le jour même qu'elle arriva, je l'avois vu le matin, et je devois passer avec lui la soirée. Une humeur douce, des manières prévenantes, un esprit éclairé, le rendoient cher à tous ceux qui le connoissoient.

(*a*) Les actes, en Angleterre, sont tous faits doubles. Chacun des contractans en a un exemplaire. Les notaires n'en gardent point de minute. *N. du Tr.*

Le docteur Francis, profitant de la connoissance que je lui avois fait faire, s'attacha à M. Fox, et encore plus à son commis. La mauvaise santé de Lady Caroline, l'empêchant de voir beaucoup de monde, le Ministre ne tenoit point de maison : le docteur, qui étoit un *bon vivant*, (*a*) et qui préféroit la table au bréviaire, trouvoit à celle de M. Calcraft l'abondance qui ne lui déplaisoit pas, et faisoit cas du maître qui le recevoit volontiers. J'observe, en passant, que ces Messieurs ont, l'un et l'autre, payé leur protecteur de la plus noire ingratitude.

Pour dire la vérité, M. Fox n'a jamais éprouvé de reconnoissance de la part des gens qu'il a comblé de faveurs. Ce bon, ce grand homme avoit dans sa société particulière, le caractère le plus aimable. Excellent mari, père trop indulgent, il étoit le meilleur des maîtres, le plus tendre et le plus constant des amis. Tant de qualités ne purent le mettre à l'abri ni des traits de la calomnie, ni de la perfidie des serpens qu'il nourrissoit dans son sein.

(*a*) Ces mots sont en français dans l'original. *N. du Tr.*

Je ne peux m'empêcher de citer ici une particularité qui fera connoître quelle étoit sa tendresse pour son fils, celui qui joue aujourd'hui un si grand rôle dans le monde politique. On devoit abattre à Holland-house un mur pour la démolition duquel il étoit nécessaire d'employer de la poudre à canon. M. Fox avoit promis à son fils Charles qu'on feroit devant lui cette explosion. Apprenant que les ouvriers avoient abattu le mur sans avertir l'enfant, il le fit reconstruire ; et quand il fut bien achevé, il le fit sauter une seconde fois pour tenir parole à son fils. Il engagea, en même-tems, toutes les personnes présentes à ne jamais manquer de parole à des enfans. La légèreté avec laquelle on les trompe les accoutume à considérer leurs propres promesses comme aussi peu importantes que celles qu'ils voient habituellement enfreindre.

LETTRE LIII.

22 Janvier 17—

On avoit engagé M. Rich à remettre au théâtre la tragédie d'Alexandre, de Lee. Le rôle de ce héros sembloit convenir aux moyens de Barry, qui pouvoit y développer tous les avantages de sa personne. On pensa que les rôles de Reines rivales seroient fort bien remplis par Mrs. Woffington et par moi. Le tems n'avoit fait qu'accroître l'ancienne animosité qu'avoit conçue contre moi cette actrice; cette circonstance y fournit un nouvel aliment. J'avois chargé pendant l'été Madame Montete, femme d'un coiffeur alors célèbre, qui partoit pour Paris, de m'apporter deux vêtemens propres à la tragédie, et de choisir les plus élégans qu'il fût possible de trouver. J'ai déja dit que le directeur m'allouoit une certaine somme, à la charge de me pourvoir d'habillemens.

Mon ambassadrice devoit s'adresser à Madame Bonnefoi, la première marchande de modes du tems; celle-ci devoit s'entendre

avec Madame Brillant, laquelle consulteroit Mademoiselle Dumesnil ; elle avoit ordre même de prendre l'avis de tous les gens de goût sur une affaire si importante. La remise d'Alexandre me fournit une belle occasion d'étaler ma magnificence dans le rôle de la Princesse Persanne. (*a*)

Le goût et la richesse s'étoient concertés pour disposer ces deux parures, dont l'une étoit d'un jaune foncé. M. Rich avoit acheté pour M[rs]. Woffington, qui faisoit le rôle de Roxane, un habillement de la Princesse douairière de Galles, très-frais et très-beau au jour. Mais comme il étoit de couleur de paille, il sembloit, à la lumière, être d'un blanc sale, sur-tout quand, à côté, paroissoit le jaune éclatant du mien. J'avois joint à cette robe jaune un manteau pourpre, et cet heureux mélange lui donnoit un nouveau lustre.

Ainsi revêtue de toute ma pompe, j'entrai dans le foyer ; ma rivale, à cet aspect, éprouva

---

(*a*) Ces détails sont par eux-mêmes très-frivoles ; mais ils peignent les mœurs, le goût, les usages ; ils nous apprennent quel étoit alors l'empire de la France dans les arts de luxe, auxquels les Nations modernes attachent une si grande importance. *N. du Tr.*

plus d'envie que n'en sentit peut-être la véritable Roxane pour la perte du héros de Macédoine. Furieuse, elle se leva, et venant à moi, me dit d'un air hautain : Je vous prie, Madame, de ne plus porter ce costume dans la pièce que nous devons jouer ce soir.

La violence, vous le savez n'obtient rien de moi; je le fis sentir à Mrs. Woffington, qui, au lieu de commander, se réduisit à solliciter; je promis ce qu'elle désiroit, et la pièce fut jouée tranquillement.

Mais le lendemain, je parus avec mon autre vêtement, plus riche, plus élégant encore que le premier. La colère de Mrs. Woffington devint une véritable rage; elle témoigna si ouvertement son impatience, que le public s'en apperçut, et exprima son mécontentement.

Je méprise la vengeance; mais je ne hais pas certaines représailles. Le jour suivant, je remis le vêtement jaune et pourpre; Mrs. Woffington ne put plus se contenir; elle voulut interposer l'autorité de M. Rich, qui refusa de se mêler de ce grand débat. Prête à crever de dépit, elle me dit que j'étois bien heureuse d'avoir un Ministre pour fournir à mon extravagance en bijoux et en parures.

Choquée d'un reproche injuste, je répondis avec aigreur, que j'étois bien fâchée que la moitié de la ville ne suffît pas pour lui donner l'équivalent de ce que, selon son impertinente supposition, me donnoit un Ministre. Je m'enfuis après avoir dit ces mots, car j'eusse couru le risque de paroître dans la scène suivante avec des yeux noirs, quoique la nature me les eût donné bleus.

L'hiver suivant M. Foote fit de cette aventure une petite pièce à sa manière, qu'il intitula : *La Querelle du Foyer*, ou *Bataille royale entre la Reine de Babylone et la fille de Darius*. (*a*)

La pièce des Reines rivales fut bien secondée par la perfection avec laquelle Barry joua le rôle du conquérant de la terre. Mais cette tragédie est écrite d'un style si boursouflé, que ni la beauté de M^rs^. Woffington, ni

---

(*a*) On a vu que M^rs^. Woffington excelloit dans le personnage de Sir Henri Wildair. On prétend qu'un jour, sortant de la scène, et s'applaudissant au foyer du succès qu'elle avoit eu dans ce rôle, elle dit : Je suis persuadée que la moitié du parterre m'a prise pour un homme. Que vous importe ? lui dit quelqu'un ; l'autre moitié sait bien le contraire. *N. du Tr.*

mes beaux costumes, ni tout le talent de Barry n'eussent produit beaucoup d'effet, si M. Rich n'eût déployé tout son génie dans l'entrée triomphale d'Alexandre à Babylone : ce fut réellement la plus belle cérémonie que j'eusse jamais vue ; et quoiqu'elle entraînât de très-grands frais, elle en dédommagea bien par les produits. Le directeur, en cette occasion, pouvoit bien se dire que son succès étoit son ouvrage.

Je perdis à cette époque la société des deux Miss Meredith, auxquelles m'unissoit une longue et étroite intimité. L'une d'elles ayant reçu le conseil d'aller en France pour sa santé, sa sœur l'y accompagna, et elles m'engagèrent à les y suivre ; mais j'étois alors trop occupée pour m'absenter. Je sollicitois tous les Officiers que je connoissois, de me charger de leur agence, et j'étois obligée de rester pour réclamer l'exécution de leur promesse, au moment de leur promotion.

J'avois obtenu, outre celle du Général Braddock, celles de Sir John Mordaunt et du Général Campbell (depuis Duc d'Argyle) ; j'avois de plus la promesse du Colonel Honeywood (depuis Général), qui étoit sur les rangs pour avoir un régiment Anglais. J'étois aussi alerte

à me procurer ces agences, que M. Calcraft étoit soigneux à en remplir les devoirs.

Quant à mes intérêts, ils occupoient peu mon attention; je laissois le détail de mon ménage à mon cuisinier, que je croyois aussi honnête qu'habile. Nous avions du monde tous les jours à dîner et à souper, ce qui portoit notre dépense au triple de ce que M. Calcraft m'avoit alloué pour cet objet. Mais son affection pour moi ne paroissoit éprouver aucune diminution, et je ne doutois point que, son revenu s'augmentant par mes soins, il ne payât avec plaisir des dettes contractées pour recevoir des personnes qui contribuoient à l'amélioration de sa fortune.

M. Fox dînoit presque toujours avec nous, Lady Caroline ne sortant guères de Holland-house. Le feu Lord Kildare, qui étoit cet hiver à Londres, l'accompagnoit pour l'ordinaire. Le Marquis de Granby, le Général Hervey, venoient ou déjeûner, ou dîner, ou souper, quelquefois faire les trois repas. Il falloit à de pareils convives des mets recherchés, et je me piquois d'entendre à ordonner un menu aussi bien qu'aucun maître-d'hôtel de Londres.

Mon futur mari avoit acheté une maison de campagne dans une jolie position, mais ex-

posée à quelques inconvéniens ; on l'appelle Hollwood-Hill ; elle est située près de Bromley, dans le Comté de Kent. M. Calcraft étoit sujet à avoir la goutte dans la tête ; il parloit souvent de la mort ; et il avoit lieu de craindre cette maladie, dont sa mère étoit morte jeune. Dans ces momens, il disoit qu'il se proposoit de laisser cette maison à ma fille et à moi ; en conséquence, je n'épargnois rien pour l'embellir. Ce qui m'attachoit particulièrement à Hollwood, c'est que Lord Tyrawley en avoit jadis été le propriétaire.

Cette maison est voisine d'un bois de plusieurs centaines d'acres, dans lequel on déterre des renards, ce qui lui a donné son nom.

Quelques années avant que M. Calcraft l'achetât, elle avoit été occupée par six particuliers attachés aux chasses de Cloydon ; ces Messieurs y avoient ajouté des cuisines et des écuries dignes d'une plus grande habitation, car celle-ci étoit vieille et bâtie à l'antique. Elle n'avoit pas été louée depuis quatre ans, et n'avoit guères moins besoin d'être nettoyée que les écuries d'Augias ; les bâtimens étoient remplis de vermine, et les jardins couverts de ronces.

Heureusement, la cave contenoit un assortiment

timent de bons vins, ce qui engagea le docteur Francis, curieux de pareils meubles, à m'aider de ses soins. Le général Campbell m'envoya un jardinier, et me fournit des arbustes et des plantes étrangères; il m'indiqua aussi la manière de disposer le terrein, qui ne contenoit que onze acres. Je construisis dans le jardin une serre chaude, une glacière, un pavillon, etc. Tous ces travaux furent achevés dans l'espace de quatre mois.

Cette habitation est à quatre milles de Bromley, qui est le marché le plus proche; elle est placée sur une éminence, et domine sur une contrée à perte de vue. D'un côté, on apperçoit Londres à quinze milles de distance; de l'autre, on voit une vaste étendue de campagnes. La proximité de la Capitale en faisoit malheureusement une sorte d'auberge, à cette petite différence près, qu'on ne pouvoit pas le matin présenter la carte à ses hôtes. J'avois presque toujours avec moi deux ou trois femmes gaies avec décence, et spirituelles sans méchanceté; on peut croire que nous ne manquions pas d'hommes; les uns y venoient chercher notre société, d'autres y trouvoient avec plaisir le nectar qui avoit servi d'attrait au docteur Francis.

L'année suivante, M. Calcraft prit une ferme voisine, qui suffit pour fournir la maison de denrées, mais dans le commencement, le docteur Belt fut mon pourvoyeur. Cet Ecclésiastique demeuroit dans un village appellé Caston, à environ un mille du bois; et comme il percevoit ses dîmes en nature, il étoit en état de me fournir de volailles, et d'autres articles du même genre. M. Calcraft m'avoit fait présent de six vaches d'Alderney, et d'un taureau, et comme il avoit secrettement pris un intérêt dans le haras de M. Shaftoe, nous avions pour l'écurie nombre de serviteurs, ce qui n'étoit pas sans mérite dans un lieu si solitaire.

A la fin de l'été, je trouvai que j'avois dépensé là six cents livres, quoique le général Campbell m'eût fait présent de toutes les plantes et de tous les arbustes nécessaires à mon jardin.

LETTRE LIV.

16 Février 17 —

Mon bénéfice, à la fin de l'hiver précédent, m'avoit produit plus de onze cents livres. Je devois cet avantage à plusieurs causes. Devenue l'arbitre souveraine de la mode, j'en dictois les arrêts à toutes les personnes d'un certain rang.

Tel étoit, à cet égard, mon empire, qu'il n'y avoit pas une femme du bon ton qui ne se crût obligée de me consulter sur un habit de fantaisie, ou sur le vêtement qu'elle devoit mettre le jour de la naissance du Roi. Les Ambassadeurs étrangers avoient donné un bal masqué, le plus beau qu'on eût encore vu en Angleterre. Cette fête donna un grand travail à mon imagination : il me fallut varier les costumes des différens grouppes de dames qui s'adressoient, tant à moi qu'à ma couturière. Si je les avois laissées faire, il se seroit trouvé au bal cent Eltrudes. Lady Kildare et Lady Granby augmentèrent alors le nombre de mes protectrices. Pour reconnoître les services que

j'avois rendus à plusieurs dames, en cette circonstance, elles mirent de l'intérêt à grossir le produit de mon bénéfice.

Le docteur Francis, par suite de ma recommandation auprès de M. Fox, avoit été placé : et cette promotion avoit fait du bruit; on en concluoit qu'il étoit à propos de s'adresser à moi pour obtenir des emplois. Les militaires s'empressèrent de rechercher ma bienveillance, et crurent qu'un moyen sûr de l'acquérir, étoit d'honorer mon talent par un solide hommage. Lord Kildare, Lord Granby, M. Fox et M. Digby, alors de retour en Angleterre, prirent chacun un billet de cent liv. Les trois derniers ont continué jusqu'à leur mort, à me donner des preuves de leur munificence. Ces particularités expliquent l'étendue de mon bénéfice.

Je recevois, de plus, des présens des quatre parties de la terre. Enfin, je possédois tout ce qui flatte les hommes, tout ce qui excite leur envie : et pourtant, entourée de ce qui semble faire le bonheur, je n'étois pas heureuse. Comme l'inimitable Carlin, qui, dit-on, pleuroit sous le masque, pendant que son jeu faisoit rire aux éclats les spectateurs ravis; le sourire étoit sur mes lèvres; mais le vuide et

l'ennui étoient dans mon cœur. Combien de fois, environnée de convives qui me supposoient toute la satisfaction que peuvent donner l'opulence et la gloire, ne me suis-je pas surprise déplorant mon sort, et enviant celui des solitaires, qui ne connoissent du monde ni les dangers, ni les plaisirs!

Ce mécontentement intérieur, joint aux fatigues de mon état, avoit altéré ma santé. On me conseilla d'aller à Bristol passer quelques semaines, avant que les théâtres se rouvrissent. J'y allai accompagnée de la veuve Delany, qui étoit habituellement avec moi, et qui avoit épousé un des commis de M. Calcraft, nommé Walker. En arrivant à Marlborough, comme nous entrions dans la cour du château, je vis accourir au-devant de moi M. Ryan, qui m'apprit que mon vieil ami, M. Quin, étoit dans la maison; il alloit, ajouta-t-il, monter pour l'éveiller.

Il étoit huit heures du soir. Ces mots me firent craindre que M. Quin ne fût malade: mais j'appris par M. Beard, qui étoit aussi de la partie, que mon respectable ami, la dernière fois qu'il avoit été à Londres, y ayant été retenu plus long-tems par toutes ses connoissances, qu'il ne s'étoit proposé d'y rester,

avoit résolu de n'y plus retourner. Cependant, comme il ne vouloit pas renoncer tout-à-fait à la société d'un petit nombre d'amis qu'il y conservoit, il les avoit engagés à venir tous les étés, le trouver chez Smith. Il étoit convenu qu'ils y resteroient jusqu'à ce qu'ils eussent bu une certaine quantité de vin. J'ai oublié la mesure ; mais quand M. Beard me le dit, il me sembla qu'ils devoient en avoir pour un an.

M. Quin vint bientôt me joindre dans le jardin. Chemin faisant, il ordonna à Smith de préparer tout ce qu'il avoit dans son garde-manger, et de faire acheter ce qu'il trouveroit de meilleur dans la ville. Ses ordres furent très-bien exécutés. Mon voyage se trouvant ainsi retardé, nous nous mîmes à table à dix heures du soir, au nombre de vingt-six personnes, pour manger un dîner aussi copieux que celui de la réception d'un Lord Maire.

J'eus, avant que l'on servît, le plaisir de jouir de quelques instans de tête-à-tête avec M. Quin, à qui je racontai tout ce qui m'étoit arrivé depuis que je l'avois vu. Je retrouvai en lui cette amitié paternelle qu'il m'avoit toujours témoignée, et je retirai de notre entretien,

cette consolation que me procuroit toujours la conversation de ce respectable et excellent ami. A trois heures du matin, je demandai des chevaux pour continuer ma route, laissant ces enfans de Bacchus achever, non pas leur nocturne orgie, car il faisoit le plus beau jour du monde, mais leur sacrifice du matin. Au génie se joint, pour l'ordinaire, un peu de bizarrerie; il dédaigne les règles, et ne s'asservit point à la tyrannie des usages.

En arrivant à Bristol, je reçus de ma femme-de-chambre, une lettre qui m'apprenoit que M. Calcraft avoit une attaque de goutte dans la tête; ma fille avoit la petite vérole, et ma mère, ayant imprudemment gardé l'enfant sur ses bras, avoit contracté un mal dont M. Adair, le médecin, jugeoit les symptômes dangereux. Je repris, à la hâte le chemin que je venois de faire : pour le parcourir plus rapidement, j'ajoutai deux chevaux à ma voiture.

Quand je repassai à Marlborough, il étoit deux heures après-midi. M. Quin n'étoit pas encore levé. Mon inquiétude ne me permettant point de m'arrêter, je le fis prier de rester couché, et pendant qu'on changeoit mes chevaux, j'allai m'asseoir auprès de son lit, et causer quelques instans avec lui.

Ma compagne de voyage n'étoit guères moins impatiente que moi d'arriver à Londres; mais nous n'avions pas tout-à-fait les mêmes motifs. Incapable de déguisement, j'avois confié à Mrs. Walker, qu'un Seigneur riche et généreux, faisoit profession d'être mon adorateur. Elle en concluoit qu'aussi-tôt que M. Calcraft seroit mort, je formerois, avec cet amant, une liaison qui me mettroit à même d'être pour elle plus généreuse que je n'avois pu l'être jusqu'alors. Cet espoir promettoit de la dédommager d'une perte qu'elle avoit subie par sa faute. Après la mort de son premier mari, M. Delany, elle avoit eu, quoique dans l'aisance, l'injustice de refuser des secours à sa belle-sœur, qui étoit dans le besoin. Celle-ci, irritée, lui avoit intenté un procès, par suite duquel Mrs. Delany, qui venoit de perdre le seul enfant qu'elle eût eu de son premier mari, avoit été obligée de vendre une terre que celui-ci lui avoit laissée. J'aurai occasion, par la suite, de vous reparler de Mrs. Walker, ainsi que du Lord sur lequel elle fondoit ses espérances.

Je trouvai heureusement à Londres moins de sujets d'alarmes que je ne l'avois craint. L'indisposition de ma mère n'avoit point eu

de suites : la goutte de M. Calcraft étoit le résultat de quelques intempérances de table ; et quant à ma petite fille, M. Adair, qui en avoit pris le plus grand soin, ne la croyoit pas en danger.

Rien ne donne aux sentimens tendres autant d'activité, que la maladie de l'être qui nous est cher ; il semble que les souffrances qu'il endure, le danger qu'il court, ajoutent à notre affection. Ainsi, du moins, l'ai-je toujours éprouvé : c'est ce qui faisoit dire à ma chère Miss Conway, que j'avois manqué ma vocation, et que j'aurois été la meilleure Sœur de la Charité qui eût jamais desservi un hôpital. Vous ne serez donc pas surprise des alarmes que me causoit la maladie d'une enfant qui m'étoit si chère ; pour M. Calcraft, il sembloit ne redouter que pour la beauté de sa fille, les funestes effets de cette terrible maladie.

Loin d'avoir le même souci, j'eusse plutôt désiré qu'elle eût peu de ces dangereux attraits qu'on envie. Une triste expérience m'avoit appris à déplorer ceux que j'avois reçus de la nature. Quoique, par un sentiment de devoir, je me conduisisse, envers M. Calcraft, avec tous les égards que comportoit notre

notre union, quoiqu'une absence de dix-huit mois eût effacé presque toute la tendresse que j'avois eue pour M. Metham, je ne songeois jamais, sans amertume, à ces misérables agrémens qui m'avoient jettée dans les bras d'un homme que je ne pouvois aimer.

Les peintres ont représenté l'Amour monté sur un lion, et gouvernant, à son gré, le plus fier des animaux; mais personne ne s'est avisé de le peindre obéissant lui-même à un maître. Souverain du monde, il n'est jamais esclave, et il ne nous est pas plus permis de diriger ses traits, qu'il ne nous est possible de les éviter. Il ne dépendoit pas de moi d'aimer un homme dont l'âme n'étoit pas de la même trempe que la mienne. On peut feindre, dit-on; mais il est difficile de tromper : et seroit-ce en ce genre que j'eusse voulu en faire l'essai, moi qui, fière de ma franchise, n'y renoncerois pas pour l'empire de la terre?

Puissiez-vous, ma chère, quand votre heure sera venue, car il en est une, ce semble, marquée pour l'amour comme pour la mort, puissiez-vous trouver dans l'homme auquel s'unira votre destinée, un cœur à l'u-

nisson du vôtre ; puissiez-vous ne jamais savoir, comme moi, ce que c'est que de donner sa main, et de ne pouvoir en même tems donner son cœur !

LETTRE LV.

23 Février 17 —

Notre ami Sterne, dans son Voyage Sentimental, part de chez lui, pour aller à Versailles, chez un Ministre, et il va chez le Comte de B***. « Je crois, dit-il, à cette occasion, qu'il y a là-dedans une sorte de fatalité : rarement je vais à l'endroit où je me propose d'aller. » J'ai fait souvent la même observation : nos plans les mieux arrangés, sont ceux qui échouent le plus ordinairement. J'avois cru trouver à Bristol une distraction nécessaire ; quelqu'un de ces esprits malins qui président aux affaires humaines, m'en ramène soudain pour me livrer à mille chagrins compliqués. Ce sont-là des accidens ordinaires, je le crois; mais je suis souvent tentée de les attribuer à je ne sais quels êtres, qui se font un jeu de tourmenter ainsi les misérables mortels.

Mon revenu, l'hiver suivant, se trouva fort augmenté. M. Barry avoit fait recevoir au théâtre une jeune personne qui, malheureusement pour elle, lui étoit fort attachée. M. Rich, en

l'engageant, me pria de permettre qu'elle débutât dans Juliette : j'y consentis volontiers. Miss Nossiter avoit une jolie figure; elle avoit reçu une éducation soignée, dont elle étoit redevable au feu Lord Cholmondeley, chez lequel sa mère étoit femme-de-charge.

Barry, qui dépensoit tout son revenu à bien traiter ses compatriotes, amena, pour soutenir le début de sa protégée, toute sa phalange Irlandaise. Il prononça, à cette occasion, un prologue dans lequel un vers disoit de la débutante, que le rôle qu'elle alloit jouer convenoit *très-bien à son âge*. Mrs. Cibber, qui étoit venue au spectacle, s'étoit placée au premier rang du balcon; Barry remarqua cette inconséquence, et quand il en vint à ce passage, il le prononça de manière à désigner visiblement cette actrice, qui, dans un âge déja avancé, continuoit à faire le personnage de la jeune Juliette. Le public saisit l'application, et montra son improbation de la conduite de Mrs. Cibber, en prodiguant à la nouvelle Juliette de nombreux applaudissemens.

J'avois stipulé dans mon traité que j'aurois des appointemens plus forts qu'aucune actrice du théâtre auquel j'étois engagée. Une maladie empêchoit Mrs. Woffington de paroître cet hi-

ver; en conséquence; comme Barry avoit exigé que sa protégée eût cinq cents livres, mon traitement fut porté à cinq cents guinées (*a*). J'y trouvai d'ailleurs l'avantage plus important d'être beaucoup moins occupée du théâtre; et de pouvoir employer mon tems à des études plus sérieuses, dont j'avois pris le goût depuis que j'avois eu le bonheur de connoître Lady Anson.

Une affaire qui concernoit mon frère le lieutenant O'Hara, fut l'occasion de cette connoissance. Le vaisseau sur lequel il étoit employé étoit en station à Gibraltar, dont, à cette époque, Lord Tyrawley étoit gouverneur. Le jeune homme alloit souvent à terre, et y étoit reçu avec les égards que comportoit sa qualité de fils du commandant. Une bouffonnerie déplacée lui fit encourir la juste disgrace de son père. Le vieillard, ancien et respectable militaire couvert de blessures qu'il avoit reçues en différentes batailles, étoit resté boîteux. Un jour de bal, il traversoit la salle d'assemblée : son fils, oubliant et le respect qu'il devoit à son père, et celui que méritoit une infirmité si glo-

(*a*) La livre est de vingt schellings; la guinée est de vingt-un. *N. du Tr.*

rieusement contractée, se mit à sautiller derrière lui en le contrefaisant, pour faire rire les spectateurs. Mylord le sut ou le remarqua : fier de ses blessures, il ne put jamais pardonner à son fils d'avoir tourné en ridicule un défaut qui attestoit sa valeur.

Peu de tems après, le bâtiment que montoit mon frère étant commandé pour une expédition soudaine, et le capitaine étant malade à terre, mon frère, comme premier lieutenant, prit le commandement. Dans sa croisière, il trouva un vaisseau ennemi très-supérieur en forces à celui qu'il montoit : il se défendit avec courage, démâta son adversaire, et par son habileté sauva son navire. On parla beaucoup de cette affaire, qui lui fit un grand honneur. Le capitaine mourut de sa maladie ; mon frère se flattoit avec raison qu'il alloit être nommé commandant d'un vaisseau que sa bravoure avoit conservé ; mais il fut trompé dans cet espoir. Lord Tyrawley ne pouvant oublier l'insulte qu'il avoit reçue de lui, pria l'Amiral d'empêcher que cette occasion servît à l'avancement de son fils.

Celui-ci apprit de l'Amiral l'obstacle qui s'opposoit à sa promotion. Furieux contre un père trop sévère, et des chefs trop complai-

sans, il adressa aux Lords de l'amirauté sa commission sous enveloppe, en les invitant *à en faire une offrande à la Déesse Cloacine.* On craignit que pour cette indignité mon frère ne fût traduit à une cour martiale ; mais les Lords prenant en considération la contradiction qu'il avoit éprouvée, et attribuant à son dépit sa grossièreté, se contentèrent de décider, par un arrêté, qu'il ne seroit désormais jamais employé au service. Il se passa beaucoup de tems avant que je pusse le faire rétablir dans son rang ; et malgré tout mon crédit, cette faute l'empêcha, pendant plus de quatre ans, d'être fait capitaine.

Dans le cours des démarches que je faisois pour cet objet, je m'adressai à M. Yorke, un de mes plus constans admirateurs au théâtre. Je désirois qu'il s'interessât auprès de sa sœur Lady Anson, en faveur de mon frere. Il m'offrit de me présenter à elle, pour que je pusse moi-même plaider ma cause. Ce fut ainsi que j'eus l'honneur de la connoître.

Cette Dame etoit d'une mauvaise santé, sortoit peu, et se livroit, avec succès à l'étude des sciences. Elle m'engagea à la voir souvent ; et comme, en général, nous prenons les goûts des personnes que nous admirons,

rons, je pris plaisir à l'étude de la philosophie. Bientôt je suivis des cours, je fréquentai l'observatoire de Flamstead, et j'acquis quelques notions d'astronomie. J'aurois passé delà, peut-être, à d'autres connoissances; mais dégoûtée de la physique, par le supplice d'un chat que l'on tourmentoit sous une machine pneumatique, je quittai les sciences pour la politique.

Je me mis à étudier le droit des gens : je lus Grotius, Puffendorf, tous les gros livres écrits sur cette matière. Je m'occupois de ces recherches, avec autant d'ardeur que si j'eusse dû être nommée ambassadrice vers l'une des premières Cours de l'Europe. Lady Rochford, que je rencontrois souvent à Holland-house, (maison de M. Fox, connu depuis sous le nom de Lord Holland) facilita mes progrès. Elle avoir un esprit supérieur, perfectionné par une excellente éducation, et ses grandes connoissances avoient été très-utiles au Lord Rochford, dans les ambassades qu'il avoit remplies en deux grandes Cours. Quoique sa position et la considération due à ses talens lui donnassent droit aux plus grands égards, elle avoit le bon esprit de s'élever au-dessus des formes, et s'étoit fait son étiquette. Comme je

ne m'étois pas pressée d'accepter l'invitation qu'elle m'avoit faite de l'aller voir, elle vint chez moi la première. Je dus à cette prévenance l'occasion de jouir de sa conversation, l'une des plus intéressantes que j'aie jamais entendues.

Je jouai peu cet hiver, parce que Barry, pour faire paroître souvent Miss Nossiter, remit au théâtre plusieurs pièces anciennes, et s'en procura une nouvelle. Il étoit obligé de prendre cette mesure, parce que les rôles, comme je l'ai déja dit, appartenoient alors aux acteurs. On se faisoit au théâtre une règle invariable de ne point enfreindre un si ancien usage. La pièce nouvelle fut annoncée; l'auteur s'appelloit, je crois, Mac Namara; cette merveilleuse tragédie portoit, ce me semble, le nom de Philoclié.

Le jour de la première représentation, j'avois été chez M. Rich, dans l'intention d'aller la voir avec quelqu'un de sa famille : je ne sais quelle circonstance nous empêcha d'exécuter notre projet. Vers huit heures, nous fûmes surpris d'entendre sortir du théâtre de grands cris, suivis de prodigieux éclats de rire. Curieux de savoir ce qui pouvoit exciter tant de gaité dans une pièce tragique, nous entrâmes

dans la salle. Sur la scène étoit l'héroïne, avec une autre femme, et nous apprîmes que c'étoit le huit ou neuvième personnage qui étoit sorti pour être décapité, et qui ensuite étoit rentré avec sa tête sur les épaules. Cette bizarrerie avoit au moins le mérite de la nouveauté; mais elle ne put sauver la pièce.

Busiris, que Barry avoit remise au théâtre, n'eut guères plus de succès. L'entrepreneur, avec plus de frais qu'à l'ordinaire, fit cette année une plus mauvaise recette, qu'aucune dont je me souvienne.

Chaque année mon bénéfice devenoit plus lucratif. J'étois si habituée aux faveurs du public, que j'en recevois le tribut avec autant d'indifférence que la Princesse, dans la Reine Indienne de Dryden, reçoit le laurier de son amant. La mode sembloit m'avoir choisie pour sa favorite; mais ce qui me flattoit plus que son aveugle suffrage, c'étoit de voir ma société recherchée par un Doddington, un Littleton, un Williams, un Mallet: je pourrois ajouter à cette liste l'Aristophane moderne, et presque tous les beaux esprits du tems. Des femmes du premier rang, modèles de conduite et de vertu, m'avoient admise à leur intimité. J'étois l'amie des dames Powerscout, Dillon, Tyrawley;

j'allois souvent les voir ; et quoique ma position dans le monde, quand même j'eusse été mariée, ne m'eût pas dû faire espérer qu'elles me traitassent avec tant d'égards, elles me rendoient exactement mes visites, et acceptoient mes invitations. Ainsi faisoit aussi la Comtesse de Rochford, dont je vous ai parlé.

Le public me jugeoit d'après ce concours de circonstances flatteuses, que je devois plus au hasard qu'à mon mérite, et il me supposoit autant de qualités essentielles, que la mode m'en reconnoissoit de frivoles. Je ne prenois pas la peine de le détromper ; l'erreur se soutenoit; et si l'on ne m'accordoit pas un esprit du premier ordre, on me croyoit du moins une personne très-intelligente : c'étoit l'opinion reçue, et j'étois trop aimée alors pour que personne s'avisât de la contredire. Le monde nous apprécie sur ce qui nous entoure : tant que la fortune nous sourit, nos moindres avantages sont regardés comme des perfections, nos moindres paroles ont un sens exquis : un nuage a-t-il obscurci l'éclat qui nous environnoit, les mêmes gens qui applaudissoient à nos sottises, blâmeront ce que nous aurons dit de plus raisonnable.

M. Fox continuoit de remplir le ministère de la guerre avec l'approbation générale. Prompt

à accorder ce qui pouvoit s'obtenir, il ne l'étoit pas moins à refuser ce qu'il ne devoit pas faire. Il empêchoit ainsi les solliciteurs de se livrer à de vaines espérances, et ne cherchoit jamais à les tromper par des promesses mensongères.

Les agences de M. Calcraft se multiplioient; mes occupations et ma société augmentoient dans la même proportion. Je mettois tant de zèle à servir ses intérêts, que je m'en occupois quelquefois au péril de ma vie. On me parla un soir fort tard d'une promotion qui alloit se faire; sortant sur-le-champ de mon lit, où j'étois retenue par une indisposition, je m'habillai, et j'allai à un bal masqué à la salle de Haymarket, pour y trouver deux personnes auxquelles je voulois rappeller leurs promesses. L'une étoit le Colonel Lascelles, et l'autre le Général Honeywood : ils se souvinrent de m'avoir promis, et je réussis dans ma démarche; mais la fatigue qu'elle m'avoit occasionnée, me retint au lit pendant quinze jours.

L'augmentation des affaires de M. Calcraft l'obligea de prendre une maison beaucoup plus grande que celle que nous occupions alors. Comme on vouloit l'avoir élégante, commode, et dans le quartier des bureaux publics, on

prit l'été pour en faire l'acquisition. Quant à moi, je ne voulus point me mêler de cette affaire. Je me trouvois endettée de près de 1200 livres, et je déclarai que je ne tiendrois plus la maison. Pour faire cesser l'habitude que j'en avois prise, je résolus d'aller faire un voyage sur le continent. Je me proposois d'y voir mon amie Miss Meredith, dont la santé étoit très-menaçante. Je voulois aussi remercier en personne Madame Brillant, de toutes les politesses que j'en avois reçues.

M. Calcraft se persuadoit alors que j'étois devenue un peu moins insensible à son mérite, et par une disposition naturelle à son sexe, si-tôt qu'il crut avoir fait cette découverte, il commença à devenir lui-même plus indifférent. Il montroit même du penchant pour une Dame de vertu facile, nommée Lucy Cooper. Il consentit donc, sans peine, à mon voyage en France, et nous nous séparâmes, sans beaucoup de regrets de part ni d'autre.

Le premier endroit que j'allai voir, en arrivant à Boulogne, fut le couvent des Ursulines, où j'avois passé de si heureux jours dans mon enfance, et dont j'avois si souvent regretté d'être sortie. J'y fus reçue avec autant

de plaisir que je m'y présentois. J'avois toujours entretenu quelque correspondance avec les Dames de la maison, et je n'en étois pas tout-à-fait oubliée. Je restai là quatre jours, que j'employai à causer avec les saintes Sœurs, et à remplir des devoirs, dont ma première éducation me faisoit trouver l'accomplissement facile.

Delà, je me rendis à Paris, où je fus introduite chez la célèbre *Dumesnil.* Mademoiselle *Clairon* et *le Kain* étoient alors en prison, pour avoir refusé de jouer. Je me félicitai d'être née dans un pays où les loix m'auroient protégée contre une détention arbitraire.

Je reçus une invitation très-pressante d'aller à *Ferney*, où se trouvoit alors le Marquis de Verneuil. Le tems ne me permettoit pas de l'accepter, et de jouir d'une satisfaction après laquelle je soupirois depuis long-tems. Je m'en excusai, en m'engageant à y aller l'été suivant. J'annonçai l'époque de mon retour du Midi : c'étoit, à-peu-près, celle où le Marquis de Verneuil devoit revenir à Paris.

A mon arrivée à Toulouse, lieu qu'habitoient mes belles amies Miss *Merediths*, j'eus la douleur d'apprendre que l'aînée, qui avoit paru quitter l'Angleterre, en bonne santé,

étoit morte depuis quelques jours. Je craignois les suites de cet événement pour sa sœur, dont la maladie avoit occasionné leur voyage en France. Mais, quinze jours après, elle se trouva assez forte pour retourner avec moi à Paris, dont les plaisirs firent diversion à sa douleur, et rétablirent son tempérament. Grâce à la gaité inépuisable du Marquis de Verneuil, aux excursions dans les environs, aux petits soupers, qui se succédoient, les trois semaines de notre séjour à Paris s'écoulèrent avec rapidité. Tel fut mon voyage de France, qui suspendit le sentiment de mes peines, et laissa à M. *Calcraft* le tems de choisir une maison.

De retour en Angleterre, je descendis dans la rue *du Parlement*, à notre hôtel, car c'en étoit réellement un, en comparaison de notre demeure de *Brewer-street*. M. Calcraft avoit pour lors quatorze ou quinze commis, ce qui portoit notre maison à plus de trente personnes. Il avoit pris un maître-d'hôtel estimé, nommé *Quince*, qui avoit demeuré chez M. *Pelham* jusqu'à sa mort. Il consentit à passer deux mille cinq cents livres par an pour la table, ce qui, joint au produit de la ferme et aux présens que je recevois,

suffisoit pour soutenir, à cet égard, notre nouvelle magnificence.

D'après cet arrangement dispendieux, je ne doutois pas que M. *Calcraft* ne consentît volontiers à payer une bagatelle, comme celle de douze cents livres, montant des dettes que j'avois contractées pour des dépenses qui nous étoient communes. Mon amie Miss Meredith m'avoit mise en état de payer celles que mes emplettes de France m'avoient coûté. Au départ des deux sœurs pour le continent, leur banquier Sir Joseph Hankey, leur avoit donné un crédit illimité sur une maison de Toulouse, et l'aînée ayant laissé toute sa fortune à la cadette, mon amie avoit à sa disposition plus de vingt mille livres. La somme que je lui empruntai, montoit à six cents livres.

LETTRE LVII.

9 Mars 17 —

A L'OUVERTURE de la saison du théâtre, j'appris que Barry, mécontent de ce que M. Rich n'avoit pas jugé à propos de satisfaire à ses demandes exorbitantes en faveur de Miss Nossiter, s'étoit déterminé à passer en Irlande. M. Shéridan étoit engagé pour quelques représentations. Je n'étois pas très-bien avec lui, et pour plus d'une raison. Je ne pouvois lui pardonner de m'avoir fait payer les billets que j'avois donnés de son aveu pendant que nous étions à Dublin, et encore moins de m'avoir offert une somme d'argent pour faire donner, par M. Calcraft, à un de ses amis, une agence en Irlande. Si la délicatesse que j'ai toujours montrée dans ces sortes d'occasions étoit plus générale, les places seroient moins souvent la proie de l'ignorance et de l'incapacité, à l'exclusion du mérite.

Prévoyant peu d'occasions pour moi d'être employée au théâtre, je pressai M. Rich de me rendre mon engagement, qui portoit que

j'aurois le choix des rôles dans toutes les pièces qui pourroient être jouées sur son théâtre, mais il s'y refusa. Il avoit engagé pour cet hiver un M. Sparks, acteur d'un grand talent, mais dont le principal mérite étoit une gaité féconde en saillie, qui faisoit rechercher sa société.

On monta de bonne heure *the Distressed Mother*. J'arrivois un peu tard, contre ma coutume, à la répétition, et je trouvai que Mrs. Wolfington répétoit le rôle d'Andromaque. Je me plaignis ; ma compagne, venant à moi, me dit que ma jeunesse et mon élégance convenoient mieux au rôle d'Hermione, et que d'ailleurs ce seroit pour moi une belle occasion de montrer les belles choses que j'avois apportées de Paris. Sans daigner répondre à cette insulte de ma rivale, j'envoyai chez M. Rich, pour l'instruire de ce qui se passoit. Le directeur n'hésita pas à me rétablir dans mon emploi ; Mrs. Voffington, à son grand regret, fut obligée de paroître dans le rôle d'Hermione ; et, ce qu'il y eut de plus mortifiant, avec des habits qui n'étoient pas même propres.

Bientôt après, on remit Œdipe. Mrs. Woffington, à raison de sa figure, eut le rôle de

l'héroïne, et je pris celui d'une jeune Princesse. Mais, le soir même de la représentation, saisie d'horreur et d'effroi à la vue de l'ombre de Laïus, malgré ma longue habitude de la scène, je m'évanouis; on m'emporta sans connoissance. J'appris ensuite que le public, presqu'aussi frappé de terreur que moi-même, s'étoit retiré en laissant Œdipe et Jocaste dans leur triste tête-à-tête.

Phèdre et Hippolyte n'eut pas plus de succès. La maladie due au saisissement dont je viens de parler dura long-tems, et ne me permit pas de jouer beaucoup jusqu'à l'époque des bénéfices, où j'eus de fréquentes occasions de paroître.

Après avoir reçu les émolumens de mon bénéfice, je me proposai de liquider mes dettes; dans cette vue, je montrai à M. Calcraft les mémoires qui n'avoient pas été soldés avant de quitter Brewer-street, et qui se trouvoient monter à plus de treize cents livres. Il les prit, les parcourut froidement, et me déclara nettement qu'il ne les paieroit pas. Ses dépenses, dit-il, étoient très-fortes, mon revenu très-considérable; avec de l'économie, il auroit dû suffire pour soutenir une si petite maison, joint aux quatre cents livres

par an qu'il avoit allouée pour cet objet. Qu'avois-je fait des mille livres en billets de banque que j'avois reçues à l'époque de ma rupture avec M. Metham ? c'étoit lui, m'avoua-t-il alors, qui me les avoit données, ainsi que les cinquante livres qui avoient servi à payer mes chevaux au retour de Tunbridge. Je fus confondue d'un refus si positif : je m'étois toujours flattée qu'il paieroit ces dettes, ainsi que les six cents livres empruntées à Miss Meredith.

Revenue de ma première surprise, je me levai pour quitter la chambre ; mais il me retint, dans la crainte que je ne sortisse de la maison, ce que je n'eusse pas manqué de faire, tant sa bassesse le rendoit méprisable à mes yeux. J'avoue pourtant qu'au milieu du chagrin que me causoit la conduite de M. Calcraft, j'éprouvai un vrai plaisir en apprenant que je n'étois pas redevable des mille livres au Lord que je soupçonnois, et qui avoit paru se croire en droit de me faire la cour depuis ma séparation d'avec M. Metham.

M. Calcraft, après m'avoir retenue, finit par me dire que si je pouvois jamais le convaincre que je connusse le prix de l'argent, il me donneroit autant de mille livres que je

lui en demandois de cents. Fatiguée de ces débats pécuniaires, et ne le jugeant plus désormais digne que d'un souverain mépris, je lui répondis que j'abandonnois volontiers ce mérite à des misérables comme lui, qui n'en avoient point d'autre. A ces mots, il tira son porte-feuille, et déposa sur la table trois cents livres et quelques guinées, qui, jointes aux mille cinquante déja reçues, formoient le montant des mémoires réclamés. Il descendit ensuite tranquillement à son bureau, où sans doute il fit son oraison à Mammone, dont la faveur devoit un jour le mettre en état d'acheter un titre, ou de jouer un rôle dans la Chambre des Communes.

Je m'étois à peine remise de l'agitation que m'avoit causée cette ridicule scène, qu'une personne qui s'étoit présentée plusieurs fois, demanda à me parler; j'ordonnai de l'introduire; c'étoit une grande femme maigre, pâle, abattue, dont chaque trait exprimoit l'affliction. Cependant, à travers cette détresse, perçoit quelque chose qui sembloit dire qu'elle avoit joui d'un sort moins rigoureux. Je la fis asseoir; je lui demandai ce qui me procuroit sa visite; elle m'apprit qu'ayant perdu l'usage de

la main, elle avoit été obligée d'emprunter un secours étranger pour m'écrire.

Comme je la pressois de prendre une tasse de chocolat, elle me pria de lui permettre de me parler en particulier; aussi-tôt ma femme-de-chambre sortit, et l'inconnue, ouvrant le vêtement décent qui la couvroit, offrit à mes regards un spectacle de misère au dessus de toute expression.

Elle étoit la veuve de Sir James Lindsay, qui, premier lieutenant d'un vaisseau de ligne, avoit été emporté d'un coup de canon dans une action. Son union avec lui ayant été l'effet de l'amour plutôt que de la prudence, le père de son mari ne lui avoit, à sa mort, laissé qu'un très-petit bien, avec un titre plus onéreux qu'utile.

De ses cinq enfans, son fils aîné avoit été pris par son oncle, négociant distingué, qui promettoit de le soutenir. La plus âgée de ses filles, pendant une des couches de sa mère, étoit tombée d'une fenêtre, par la négligence d'une servante, et s'étoit cassé la jambe. Il avoit fallu en venir à l'amputation; l'enfant étoit restée boîteuse. Mère affligée, plus malheureuse épouse, en apprenant la mort de son mari, elle étoit accouchée avant terme d'un

garçon qui avoit déja quatre ans, mais qui menaçoit d'être idiot pour le reste de sa vie.

Ces chagrins accumulés avoient ruiné sa santé, et lui avoient ôté l'usage de ses membres. Insensiblement, elle l'avoit recouvrée, excepté celui de ses mains, qui lui auroient été bien nécessaires pour l'entretien de sa petite famille ; car quinze livres par an, mal payées, pouvoient à peine suffire à son loyer. Obligée de vendre ses meubles et effets pièce à pièce, elle avoit emprunté le chapeau et le mantelet qu'elle avoit sur elle, seule partie de son habillement qui ne tombât point en lambeaux. Elle finit par dire que la réputation d'humanité dont je jouissois, l'avoit enhardie à venir elle-même solliciter ma compassion.

L'argent que M. Calcraft m'avoit laissé étoit encore sur ma toilette; je lui donnai les guinées : c'étoit peu de chose, mais la somme étant fort au-dessus de ses espérances, la pauvre femme fut prête à s'évanouir de joie. Elle commençoit à peine à balbutier quelques mots de reconnoissance, quand M. Fox entra ; je lui parus si affectée qu'il fut sur le point de se retirer. Je courus à lui, et lui prenant la main : O mon cher Monsieur ! m'écriai-je, vous venez bien à propos. Je n'avois jamais

pris

pris cette liberté avec lui, et comme je lui pressois vivement la main, il imagina, surtout à la vue de l'extrême agitation où j'étois, que c'étoit l'effet de quelqu'événement important, et me demanda en quoi il pouvoit m'obliger. Je lui répétai l'histoire touchante que je venois d'entendre, en lui serrant de nouveau la main sans m'en appercevoir.

Mes larmes couloient, et plaidoient plus éloquemment la cause de ma protégée que n'auroient pu faire de longs discours. Avec un regard où se peignoit l'humanité, le digne homme dont j'invoquois la sensibilité, s'adressa à l'infortunée, prit part à ses malheurs, et lui dit, en la consolant, qu'il verroit ce qu'il pourroit faire pour elle. Ensuite, tirant son portefeuille, il lui donna un billet de banque; je n'en vis pas la valeur, mais j'ai su depuis qu'il étoit de cinquante livres sterling. La pauvre dame, accablée du poids de sa reconnoissance, tomba aux genoux de M. Fox. L'expression de ses regards nous témoigna énergiquement sa gratitude; mais sa langue lui refusant son secours, elle prit congé sans pouvoir proférer une syllabe.

Il étoit tems qu'elle quittât l'appartement; ma sensibilité étoit excitée à un si haut point,

que mon état en étoit devenu pénible. Pour M. Fox, il s'approcha de la fenêtre, et l'usage qu'il fit de son mouchoir me prouva que ses yeux étoient d'accord avec les émotions bienfaisantes de son cœur.

Au mois de Mars suivant, j'eus la satisfaction d'apprendre de Mrs. Lindsay, que ses quatre enfans étoient placés sur la liste des secours, à raison de dix livres chacun par an; et qu'en considération des services et de la mort glorieuse de son mari, le Roi lui accordoit une addition annuelle de cinquante livres à sa pension.

Elle ajouta que la mort venoit de terminer les souffrances de sa fille aînée; et que le garçon dont l'état d'idiotisme l'avoit inquiétée étoit devenu, à sa grande consolation, aussi intelligent qu'aucun enfant de son âge. Elle regrettoit beaucoup qu'il ne fût pas à la maison pour me remercier; mais, ajouta-t-elle, nous prions soir et matin pour vous et pour notre digne bienfaiteur. Au moment même que je lui disois adieu, le petit garçon entra, et me reconnut, apparemment d'après le portrait que sa mère lui avoit fait; car il courut vers moi, se mit à genoux avec grâce, et me baisa la main. Je le relevai, le pris dans mes

bras, le caressai, et priai sa mère de me l'amener de tems en tems. Jamais je n'avois été plus heureuse qu'en devenant l'instrument dont la Providence se servoit pour sauver cette intéressante famille ; et M. Fox trouva sans doute la même récompense dans son cœur.

LETTRE LVIII.

21 Mars 17—

PENDANT que la scène décrite dans ma dernière lettre se passoit dans mon cabinet de toilette, M. Fox, qui avoit un œil d'aigle, apperçut le rôle d'Alzire sur ma table. Je vis qu'il désiroit de m'en parler; mais la compagnie, qui survint presque aussi-tôt après le départ de Mrs. Lindsay, ne lui permit pas d'en trouver l'occasion. Quelqu'un avoit, à ma demande, changé plusieurs passages dans la tragédie, que je me proposois de choisir pour mon bénéfice, et où lui-même devoit jouer le rôle de Zamore. Il avoit des talens pour la scène, mais il étoit meilleur critique qu'acteur; il a quitté depuis le théâtre pour le barreau, où il s'est fait de la réputation. (*a*)

Lorsque le secrétaire de la guerre vint dîner, il y avoit compagnie au sallon : impatient de me parler au sujet de ce rôle d'Alzire, il me

(*a*) M. Murphy.

pria de lui permettre de m'accompagner un moment dans la pièce voisine. M. Calcraft, informé que M. Fox avoit déja passé quelque tems le matin dans mon cabinet de toilette, ne douta pas que je me fusse plainte à lui, et que je l'eusse instruit de la nature de nos liaisons ; c'étoit ce qu'il redoutoit le plus au monde, et ses soupçons lui parurent confirmés, lorsqu'il vit le Ministre rentrer sans moi, d'un d'un air assez mécontent. Lorsque les dames quittèrent la table, ses inquiétudes redoublèrent en voyant M. Fox me retenir par la main, et en l'entendant me dire : « Je vous prie de vouloir bien y faire attention. » A quoi je répondis : « Je n'y manquerai pas. »

Le mépris que j'avois témoigné le matin à M. Calcraft l'avoit vivement allarmé. Ce n'étoit pas le regret de m'avoir trompée, qui l'agitoit ; ce n'étoient ni le remords, ni l'humanité ; il craignoit d'être démasqué, de se voir en butte aux censures du monde, et de perdre sa réputation. Mais le tems n'étoit pas encore venu, et ce ne fut que long-tems après que sa cruelle duplicité fut découverte.

Son insolence et sa bassesse me l'avoient rendu méprisable, quoique je ne fusse pas encore parvenue à le haïr comme je le hais à

présent. Sa passion pour l'argent croissoit chaque jour, et la rapidité de sa fortune lui donnoit un air d'importance qui le rendoit ridicule, même aux yeux de ses domestiques. Il possédoit pourtant, à un degré éminent, deux qualités nécessaires à l'acquisition et à la conservation d'une grande fortune; l'une étoit l'art de tenir un livre de comptes, l'autre un jugement profond sur l'âge et le terroir des vins. Il étoit grand connoisseur en ce genre; et comme l'envie de faire sa cour à son patron, et ses liaisons avec moi, amenoient bonne compagnie à sa table, il avoit là de brillantes occasions de déployer sa profonde érudition.

Aussi-tôt que j'eus quitté la salle à manger, Lord Melcomb plaisanta son ami, M. Fox, sur la petite familiarité qu'il avoit remarquée entre nous. Comme il ne se trouvoit en ce moment que des personnes de confiance, M. Fox répondit que ce qu'il m'avoit dit avoit trait à quelque chose qui les intéressoit tous. Il ajouta qu'ayant des raisons de croire que je connoissois l'auteur d'un morceau inséré dans les papiers publics, parodie très-ingénieuse, très-caustique, annonçant un fonds d'instruction politique, et dont le Gouvernement avoit en vain tenté de découvrir la source, il

avoit essayé de m'amener à le lui nommer. Ce qui avoit, dit-il, excité ses soupçons, étoient des papiers qui se trouvoient sur ma toilette, et sur lesquels il avoit jetté les yeux par hasard.

M. Calcraft, délivré de ses allarmes par cette explication, envoya, d'un ton de maître, chercher le rôle d'Alzire, qui avoit fait naître les soupçons de M. Fox; mais je refusai absolument de le livrer, ignorant si ce ne seroit pas faire tort à l'auteur. Mon refus blessa son orgueil; mais sa seconde tentative ne fut pas plus heureuse que la première. L'entremise du chapelain ne me trouva pas moins inexorable, et je ne cédai que lorsque je fus bien assurée que ma complaisance ne pouvoit avoir aucune suite fâcheuse pour mon ami. Cependant l'anxiété de M. Calcraft n'avoit pas échappé aux yeux clairvoyans de son patron. Le docteur Francis, qui étoit dans mes intérêts, l'attribua à la jalousie. Mais le reste de la compagnie crut y démêler une cause plus importante, et bientôt après M. Fox saisit l'occasion de m'entretenir sur ce sujet.

Nos succès dramatiques ne furent pas cette année plus brillans que la précedente. Miss Nossiter étoit de retour d'Irlande, où elle n'avoit eu que des dégoûts, moins à cause du

peu de talens qu'elle avoit montré, qu'à raison de l'attachement que l'on supposoit à Barry pour elle, la femme de cet acteur étant une des plus estimables personnes de son sexe. A son retour, elle s'engagea à Covent-Garden. La mauvaise santé de Mrs. Woffington ne lui permit pas de jouer cette saison. M. Smith et M. Ross n'étoient pas des acteurs transcendans; le premier n'étoit pas encore aussi habile qu'il l'est devenu depuis.

Ma partialité pour Miss Nossiter établit bientôt entre nous deux une grande intimité. Malheureuse par son imprudent attachement, cette jeune personne étoit infiniment plus agréable dans un sallon que sur le théâtre. Elle étoit douce et aimable; et quand elle pouvoit un moment oublier ce qui lui déchiroit le cœur, sa conversation étoit vive et pleine de saillies. Miss Meredith, devenue ma compagne, étoit enchantée de la voir, ce qui l'amenoit souvent chez moi.

M. Rich, fatigué des mauvaises chambrées qui se succédoient, dues aux pièces qu'on jouoit alors, entreprit de faire revivre *la Prophétesse*, de Beaumont et Fletcher. Son motif déterminant étoit qu'il pouvoit y introduire beaucoup de machines, ce qui, comme on sait,

étoit son grand cheval de bataille. Il imagina, entr'autres raretés, d'y faire paroître nombre de chaises dansantes.

Je ne fus pas fâchée de n'avoir pas à figurer dans cette pièce, d'après l'occupation que j'avois chez moi. L'agence de M. Calcraft avoit pris une si grande extension, qu'il ne pouvoit plus transcrire toutes ses lettres particulières. Comme j'écrivois fort vîte, je me trouvai honorée de l'emploi de copiste du secrétaire de la guerre et de son commis.

Ce nouveau travail me donna plus d'occasion d'être seule avec M. Fox, que je n'en avois eu jusqu'alors. Un soir que nous étions tête à tête, il ramena la conversation sur les circonstances du jour où il avoit trouvé Mrs. Lindsay chez moi. Il avoit observé l'embarras de M. Calcraft, ainsi que les billets de banque placés près du rôle qui avoit attiré ses regards. Ces particularités avoient excité sa curiosité : il n'ignoroit pas que ma bonne Clifford étoit la trésorière de mes petits fonds, à l'exception des émolumens que je retirois du théâtre.

Je l'informai de tout ce qui s'étoit passé ce jour-là entre M. Calcraft et moi, aussi fidèlement que ma mémoire put me le permettre. A peine avois-je fini mon récit, qu'il me té-

moigna sa surprise de ce que M. Calcraft ne me reconnoissoit pas publiquement pour sa femme. Un éclat de tonnerre ne m'auroit pas porté un coup plus terrible ; la parole expira sur mes lèvres, et je fondis en larmes. Quand je fus un peu remise, je lui demandai s'il n'avoit pas été, et s'il n'étoit pas encore un obstacle à cette union? Il m'assura le contraire, et ajouta qu'il avoit toujours cru, ainsi que Lady Caroline, que nous étions réellement mariés ; sur quoi je lui racontai tout ce qui s'étoit passé chez M. Gansel. A ce récit, il parut aussi confondu que je l'avois été moi-même. Il me conseilla, cependant, de ne rien laisser transpirer de notre conversation ; je devois prendre patience, éviter un éclat qui pourroit avoir dans ma situation de fâcheuses suites (j'étois grosse alors) ; il finit par m'assurer que, comme on lui avoit fait à son insçu jouer un rôle dans cette affaire, il pourroit un jour en prendre un de lui-même.

Je témoignai à M. Fox toute ma reconnoissance de l'intérêt qu'il me marquoit, et promis de me guider par ses conseils, dans un point si délicat. Quant à M. Calcraft, l'indifférence que j'avois eue pour lui jusqu'alors, fit place à l'indignation. Je méprisois sa bassesse ; sa

duplicité me fit horreur. Nous eûmes heureusement peu d'occasions d'en venir à une explication, son tems étoit pris par les affaires, et le mien par mon nouvel emploi et par la société. Mais quelle que fût mon antipathie pour lui, je ne montrai pas moins de zèle à le seconder dans ses occupations.

A cette époque, la popularité de M. Fox, sur-tout depuis son opposition à l'acte de mariage, étoit arrivée à un si haut degré, que sa voiture fut plusieurs jours de suite traînée par le peuple, depuis le Parlement jusques dans Conduit-street. M. Grierson, Curé de M. Wilkinson, fut la première, et je crois la seule victime des dispositions peu sages de cet acte, qui a eu les plus funestes effets sur la société; car c'est aux obstacles qu'il a semés autour des autels de l'hyménée, qu'on peut attribuer le nombre scandaleux d'infortunées qui infestent les rues de cette Métropole.

M. Grierson avoit violé cette loi en mariant M. Vernon, le chanteur, à Miss Poiter, la danseuse, infraction qui le conduisit à Newgate, et le fit condamner à la déportation. Un soir M. Ridout vint nous voir, et nous apprit qu'ayant été en prison voir cet Ecclésiastique, il l'avoit trouvé confondu avec les derniers

des hommes, et privé même du strict nécessaire. Ce récit émut ma sensibilité ; je résolus de faire les derniers efforts pour venir au secours de cet infortuné. A cet effet, je commençai par prier M. Ridout de retourner sur ses pas, de conjurer en mon nom M. Alkerman de prendre le vieillard sous sa protection, et de le placer dans une situation aussi commode que sa detention pourroit le permettre. M. Alkerman se prêta, de la meilleure grâce du monde, à ce que je désirois, ce dont je lui ai toujours su gré, retira le prisonnier dans sa maison, lui donna sa table, et prit de lui le plus grand soin, jusqu'au moment de son départ. En même-tems, nous lui recueillîmes une somme assez forte, et M. Fox lui donna des lettres qui lui assuroient un bénéfice, quand il seroit arrivé à sa destination. Mais le pauvre vieillard avoit trop souffert pour tirer aucun fruit de ces bontés de M. Fox : les chagrins, les fatigues du voyage mirent un terme à ses malheurs et à son existence, avant qu'il eût touché la côte d'Amérique.

LETTRE LIX.

30 Mars 17 —

Pendant qu'on montoit la pièce de la Prophétesse, il arriva un incident ridicule, mais qui peint trop bien l'absurdité du tems où j'ai vécu pour que je le passe sous silence. M. Ross me fit l'honneur de me consulter sur le costume d'un Empereur Romain. Je lui donnai mes idées, et entr'autres avis, je lui recommandai d'avoir une perruque qui ressemblât, autant qu'il seroit possible, à la chevelure naturelle. M. Rich, me dit-il, avoit pensé qu'elle devoit être à larges faces. Je ne pus m'empêcher de sourire; mais prenant un air grave : En ce cas, répliquai-je, prenez-la le plus étoffée que vous pourrez; et pour faire encore plus d'effet, à votre place je mettrois un panier sous ma tunique.

Le sérieux avec lequel je lui débitai ces folies, trompa mon héros; il me quitta, résolu à se conformer à mes avis. Quand il parut ainsi affublé, ce fut la figure la plus grotesque que l'on eût jamais vue sur le théâtre : le brouhaha

ne finissoit pas; mais personne ne jouit de cette scène ridicule plus que moi, à qui le public en avoit, sans le savoir, l'obligation. Elle eut au moins le bon effet de faire tomber un des usages les plus absurdes qui se fussent jamais introduits sur le théâtre Anglais, celui de costumer les héros Grecs et Romains en perruques in-folio.

Ce fait me rappelle un usage de la même force, qui n'est pas rare sur la scène Française : je me souviens d'y avoir vu le Kain, dans le rôle d'Oreste, roulant entre ses mains, au lieu de casque, un petit chapeau garni de plumes à l'Espagnole, pendant que le reste de son costume étoit Grec.

Mon bénéfice fut cette année aussi brillant qu'à l'ordinaire, et extrêmement lucratif; mais Alzire offroit trop peu d'incidens et trop de déclamation pour être fort au goût d'un public Anglais. Les pièces qu'on jouoit n'étant pas dans mon emploi, je ne fus pas très-occupée au théâtre pendant cette saison. Cette inaction étoit d'ailleurs peu désagréable pour moi, et je ne m'en trouvai que plus heureuse.

L'été suivant, notre société de Hollwood fut si nombreuse, qu'elle me devint réellement pénible. J'avois, quelque tems au-

paravant, fait à Lord Granby présent d'un fort beau cheval, que Lord Tyrawley m'avoit envoyé de Gibraltar; c'étoit un arabe, d'une vitesse extraordinaire et d'une force proportionnée, ce qui le rendoit sans prix. Ce fut une vraie jouissance pour moi de me voir en état de faire un pareil présent à un si respectable homme.

M. Calcraft, qui avoit toujours désiré de me voir bien montée, pria le capitaine Shaftoe de me chercher un bon cheval. Le capitaine avoit, lui dit-il, une des plus belles jumens qu'il eût jamais montées; mais elle étoit si fougueuse, qu'il n'en pouvoit par-fois être le maître; en conséquence, il étoit sûr qu'aucune femme ne pourroit la conduire. L'honnête Calcraft avoit une haute idée de mon habileté; peut-être aussi avoit-il l'espoir de me voir rompre le col: il paria une somme considérable que je saurois non-seulement la monter, mais en être absolument maîtresse. Il vint ensuite à dîner m'apprendre qu'il m'avoit acheté une des plus belles jumens qu'on eût jamais vues.

Le lendemain, elle fut amenée à Hollwood; nous l'admirâmes tous; mais on eut mille peines à me résoudre à la monter: ma répugnance parut extraordinaire; car on me regardoit

comme une des plus hardies écuyères du Royaume.

Mes pressentimens ne m'ont jamais trompée : cette fois j'en eus de sinistres, qui ne furent que trop cruellement justifiés. Il fut question de prendre l'air à cheval : d'abord nous allâmes un trot modéré ; mais comme nous approchions d'une pièce labourée, un paysan courut officieusement pour nous en ouvrir la barrière : l'instrument de labour qu'il tenoit à la main, venant à réfléchir les rayons du soleil, effaroucha ma monture, qui partit comme l'éclair ; toute mon habileté ne put la maîtriser. Les personnes qui m'accompagnoient courant avec empressement pour l'arrêter, ne faisoient que l'animer et redoubler sa vitesse.

Mon poignet gauche étoit presque démis par les efforts que j'avois faits pour retenir l'indocile animal ; observant que nous étions sur le bord d'une carrière de pierres, dont il n'étoit pas en mon pouvoir de le détourner, je me jettai à bas ; mais en ce moment j'étois si près du précipice, que j'y tombai, et l'on me crut fracassée.

Avant que mes compagnons fussent arrivés, j'étois revenue du premier évanouissement, causé

causé par ma chute, et je m'efforçai de me lever; mais c'étoit la chose impossible; mon épaule étoit disloquée, les deux os de mon bras gauche étoient rompus, et on voyoit pendre la main, comme si elle eût été séparée. Un officier de la compagnie, qui, dans les combats, avoit eu souvent occasion de rendre ces sortes de bons offices, banda mon bras avec son mouchoir, et une voiture qu'on se procura me ramena chez moi.

Un domestique fut dépêché sur le malencontreux animal qui m'avoit mise dans cet état, pour appeller M. Adair à mon secours. Ce chirurgien étoit à Richmond, ce qui retarda son arrivée de quelques heures, et me fit rester tout ce tems dans la plus pénible situation. Pendant qu'il me remettoit le poignet, surpris de ne pas m'entendre jetter un seul cri, il se retourna pour voir si je n'avois pas perdu tout sentiment, mouvement qui fit glisser l'os hors de son emboîture : depuis ce tems, il ne m'a plus été possible de tourner cette main.

Les malheurs viennent rarement seuls. Pendant que je gardois la chambre, je reçus un des coups les plus sensibles que j'aie jamais éprouvés. M. Calcraft entrant un jour chez moi pour

demander des nouvelles de ma santé, me parut plus pensif que de coutume : sur-le-champ, inspirée par ma prescience ordinaire, je m'écriai : Mauvaises nouvelles d'Amérique ! Comme il ne répondoit qu'en secouant la tête, je repris : Mes craintes ne sont que trop prophétiques, et j'ai perdu un second père. Il m'apprit alors tous les détails de la défaite et de la mort du meilleur de mes amis, le Général Braddock. A cette déchirante nouvelle, je m'abandonnai à une douleur sans bornes, qui me donna la fièvre ; ces maux compliqués firent quelque tems craindre pour ma vie.

Comme on a souvent reproché à ce brave guerrier de la dureté, on me pardonnera de placer ici une anecdote qui prouve le contraire.

Un jour que nous nous promenions au parc, nous apprîmes qu'on alloit punir un pauvre soldat ; sur quoi je priai le général d'intercéder pour le coupable. L'officier général, nommé Dury, auquel il s'adressa, lui demanda s'il y avoit long-tems qu'il s'étoit corrigé lui-même de la brutalité de ses manières. « Jamais, ré-
» pondit Braddock, je n'ai été insolent envers
» mes inférieurs. Ce n'est qu'avec les gens
» qui vous ressemblent, que je prends le ton
» qu'ils méritent. »

Durant le même intervalle de tems, je reçus des nouvelles d'une toute autre nature; et qui, si elles n'eussent pas été illusoires, m'auroient mise en état de me venger à mon gré de la perfidie de M. Calcraft, en assurant mon indépendance.

Peu de jours après que la fièvre m'eut quittée, il entra dans ma chambre, en criant comme un fou : Votre fortune est faite, votre fortune est faite. Je n'entendis rien d'abord à ce langage. Alors il tira un papier public, et me lut un paragraphe qui me concernoit. C'étoit un avis portant que, depuis peu, Thomas Sykes, Ecuyer, étoit mort dans une province méridionale de France, et avoit laissé à M^rs. Bellamy, actrice de l'un des théâtres de Londres, son intérêt dans les fonds publics d'Angleterre, et ses propriétés de la Haye; articles qui passoient tous deux pour être très-considérables. Pour les autres particularités, on devoit s'adresser à M. Loyd, Garden-Court, au Temple.

Je ne me souvins pas d'abord d'avoir jamais eu connoissance d'une personne de ce nom; les affaires publiques absorboient alors toutes mes pensées, et m'avoient fait oublier tout ce qui ne les concernoit pas. Enfin, au bout de

quelque tems, ma mémoire me rappella un homme que le hasard m'avoit fait rencontrer chez mon cousin Crawford, à Watford, et qui étoit beau-frère du Capitaine Bellamy, mari de ma mère. Ce dernier acte de sa vie me parut parfaitement répondre à la singularité de son caractère.

M. Calcraft qui n'adoroit d'autre Divinité que Plutus, courut au Temple. M. Loyd l'informa qu'un testament, d'accord avec le paragraphe des papiers publics, avoit été depuis quelques mois, soumis à son examen. Il en montra une copie à M. Calcraft, en ajoutant que l'original, s'il n'étoit pas dans les mains de M. Sykes, au moment de sa mort, seroit probablement entre celles de M. Crawford, qui avoit un logement dans la même cour, mais dont la résidence habituelle étoit à Watford.

Aussi-tôt mon zélé négociateur prend la poste pour Watford. Là il apprend de M. Crawford, que M. Sykes, avant de quitter l'Angleterre, avoit beaucoup demandé de mes nouvelles, et, qu'informé que j'étois alors à Paris, il s'étoit flatté de m'y retrouver dans quelqu'endroit public. Qu'au reste, le valet-de-chambre qui l'avoit suivi au midi de la France,

devoit bientôt rapporter en Angleterre, le testament avec les restes de son maître. Celui-ci avoit exprimé le désir qu'ils fussent déposés dans l'Eglise de Sainte Marguerite, quartier de Westminster. M. Crawford finit par assurer M. Calcraft qu'il avoit raison de croire que ce legs me vaudroit au moins 50 mille livres, dont la majeure partie étoit alors dans les fonds Anglais.

De nouvelles recherches confirmèrent l'exactitude des renseignemens donnés par M. Crawford. Mais le malheur fut que le valet-de-chambre de M. Sykes, voulant s'assurer la possession des effets de son maître, et trouvant les restes du défunt tout aussi-bien dans l'endroit où il étoit mort, que dans le lieu saint où celui-ci avoit demandé qu'on les déposât, n'avoit jugé à propos de rapporter ni le testament, ni le corps en Angleterre. En même-tems il se ménagea un asyle qu'on ne put jamais découvrir. Quelques années après, lorsque je fis un voyage en Hollande, j'appris qu'un long espace de tems s'étant écoulé sans qu'il se présentât de réclamant légal, les possessions Hollandaises étoient échues aux Etats-Généraux. Par la même raison, l'argent déposé dans les

fonds Anglais, y est encore. C'est ainsi que la fortune ne fit briller un instant à mes yeux ses faveurs, que pour m'en faire sentir plus cruellement la privation.

LETTRE LX.

8 Avril 17 —

M. Rich me pressoit vivement de retourner à Londres, avant que l'état de mon bras me le permît. Enfin, je me trouvai assez bien rétablie, pour reprendre mes travaux dramatiques. Je reparus par le rôle de la Comtesse Rutland, dans le *Comte d'Essex.* (*a*) Quand je vins à la scène de folie, je me jettai à terre, suivant l'usage; mais de peur que la chute n'affectàt le bras facturé, je tombai sur le côté droit, au lieu du gauche. Mrs. Clive, qui étoit dans une loge, s'en apperçut; son bon cœur lui fit tout oublier; elle s'écria : « Ciel! elle vient de se casser l'autre bras! » Le public

(*a*) Tragédie de Henry Jones. Cet Auteur, né en Irlande, étoit maçon de son métier. Le Comte de Chesterfield, lui trouvant quelque talent, le prit sous sa protection, et l'amena en Angleterre. Il y fit cette tragédie, qui eut un grand succès : on la donna douze fois de suite. Jones, s'étant ensuite éloigné de son patron, tomba dans la misère. Il est mort en 1770, dans le grenier d'un café. *N. du Tr.*

prit l'allarme, et eut la bonté de demander qu'on baissât la toile. Mais ma promptitude à me relever, lui prouvant que je ne m'étois fait aucun mal, il me laissa continuer, et à la fin de la scène, je fus plus applaudie que je ne l'avois jamais été; témoignage d'intérêt que je dus, sans doute, à la saillie involontaire partie du cœur sensible de cette excellente femme.

Nous cherchâmes ensuite à monter des pièces, dans lesquelles Miss Nossiter pût paroître avec moi. Ses progrès étoient rapides, et en auroient fait une acquisition précieuse pour le théâtre; mais ce jeune fruit ne devoit point venir à maturité. L'infortunée étoit frappée au cœur. En apprenant que Barry avoit quitté sa femme, et formé des liaisons avec Mrs. Dancer, elle tomba malade : une mort prématurée mit bientôt fin à sa douleur. Elle laissa, en mourant, à son infidèle, la disposition de sa fortune, et la faculté d'offrir ses diamans à sa rivale.

Ce même hiver, Mrs. Gregory, depuis Mrs. Fitz-Henry, élève de M. Spark, débuta dans le rôle d'Hermione. Elle promettoit d'être une actrice utile, quoiqu'elle ne fût plus dans la fleur de la jeunesse, et que sa tournure eût peu d'élégance. Elle avoit de la fraîcheur,

mais sans délicatesse dans les traits ; sa voix avoit de l'éclat, sans douceur, et cependant l'ensemble la fit paroître quelque tems avec une sorte de réputation.

Elle joua, cette saison, le rôle d'Alicia, pour le bénéfice de M. Spark, ainsi que pour le mien, et ensuite le rôle de Zara, pour le compte de son maître. Je jouai, dans la même pièce, (*a*) celui d'Almeria.

Quelques années après, à son retour d'Irlande, elle reparut au théâtre de Drury-lane, dans le rôle de Calixta, et à mon grand regret, n'y reçut pas beaucoup d'accueil. J'avois mieux auguré de ses progrès, quand nous jouâmes ensemble dans le *the Distressed Mother*. Je prenois un tel intérêt à son succès, que lorsque je repris le rôle d'Andromaque, nous fûmes obligées de nous prêter mutuellement une partie de notre parure, parce qu'elle n'avoit pas encore de diamans. J'ai souvent depuis demandé de ses nouvelles, sans pouvoir jamais apprendre ce qu'elle étoit devenue.

Vers la même époque, Lord Tyrawley revint de son gouvernement de Gibraltar. Bientôt après son arrivée, il fut cité devant la

---

(*a*) The Mourning Bride.

Chambre des Communes, à l'instigation d'un Pair plus distingué par ses talens que par sa bravoure personnelle. L'accusation portoit sur les frais énormes qu'avoient entraînés durant son gouvernement les réparations de la place.

Lorsqu'il fut admis à la barre, il se contenta de répondre que, n'ayant jamais été très-économe de son argent, mais en ayant fait usage quand l'occasion le requéroit, il avoit disposé des fonds publics, toutes les fois qu'il l'avoit jugé nécessaire. Acquitté de la manière la plus honorable, il tira un papier de sa poche, et le fit passer à l'orateur. C'étoit une lettre du Roi, qui contenoit l'approbation de sa conduite, et alloit même jusqu'à remercier le Lord des précautions qu'il avoit prises pour mettre en défense une place de cette importance.

La Chambre parut désirer de savoir pourquoi le Lord n'avoit pas, avant tout, fait mention de cette pièce, qui auroit levé tous doutes, et épargné toute discussion. Il répondit que la faveur dont le Prince l'avoit honoré étoit déja, sans doute, la justification la plus flatteuse; mais que pour montrer qu'il en étoit digne, il avoit voulu être disculpé par la Nation elle-même, dont il étoit le soldat.

Quelque tems après, lord Tyrawley fut nommé président de la cour martiale, par laquelle devoit être jugé le même Pair, qui l'avoit fait citer devant la Chambre des Communes ; mais il s'en excusa. On connoissoit bien, disoit-il, son impartialité, et l'on savoit qu'aucune considération ne pouvoit le porter à voter contre sa conscience. Mais comme les circonstances ne sembloient pas être à l'avantage du noble accusé, son opinion, en cette conjoncture, pourroit être attribuée, par des personnes peu délicates, à des sentimens de vengeance dont il étoit incapable.

Son arrivée en Angleterre me jetta dans un très-grand embarras. S'il avoit refusé de me voir pendant que je vivois avec M. Metham, à plus forte raison se refuseroit-il à toute correspondance avec moi, en me trouvant sur le même pied avec un homme fort inférieur à mon premier amant. Cependant, comme M. Calcraft, lorsqu'il avoit appris la mort de M. Sykes, avoit parlé sérieusement de notre prochain mariage, je résolus de patienter encore, quoiqu'il eût cessé de toucher cette corde. En conséquence, Mylord nous croyant réellement mariés, voulut bien entrer dans notre société : quelque tems après, il me donna son agence.

Son régiment étant celui de Cold-Stream, cette agence ne laissoit pas que d'être lucrative. M. Calcraft promit de m'en abandonner les émolumens; mais je n'en ai jamais touché une guinée.

De toutes les femmes que je voyois, Lady Tyrawley étoit la seule qui connût ma véritable situation. Elle m'honoroit d'une affection aussi tendre que si j'eusse été sa fille. C'est à elle que je dus l'intimité de Lady Powerscourt et de Lady Dillon, la douairière. Comme le contrat que m'avoit donné M. Calcraft étoit à ses yeux une véritable promesse de mariage, elle n'avoit pas fait scrupule de leur donner à entendre que j'étois mariée, et ces deux dames étant connues pour des modèles de vertu et de décence, personne ne pouvoit imaginer qu'elles en violassent les loix au point de visiter une personne engagée dans une liaison irrégulière.

Lord Digby ayant été indisposé, resta quelques jours chez M. Calcraft, de peur de trop allarmer sa mère, dont l'affection pour lui étoit sans bornes. Mais il nous quitta, dès qu'il lui fut possible, pour rejoindre sa mère et ses frères, pour lesquels il avoit la plus tendre affection. Ce jeune homme ne se livroit point

aux excès auxquels s'abandonne notre jeune noblesse. Avec une belle figure, il avoit un excellent cœur. Généreux sans ostentation, et modeste, quoiqu'ayant beaucoup voyagé, il parloit peu, mais ce qu'il disoit annonçoit un sens exquis. On ne lui a jamais rien entendu dire de choquant; on ne l'a jamais rien vu faire de malhonnête : sa mère, et mon estimable ami M. Fox, étoient jumeaux. Ils avoient l'un pour l'autre un attachement aussi rare que la singularité de leur naissance.

Lord Digby venoit souvent dans Parliament-street; et comme ses visites me fournissoient une occasion naturelle d'observer sa conduite, je ne pus m'empêcher de remarquer dans son air et dans sa mise, un singulier changement: aux fêtes de Noël et de Pâques, il étoit plus grave qu'à l'ordinaire, et portoit constamment un vieil habit bleu. J'étois tentée, ainsi que d'autres, d'attribuer cette bizarrerie périodique à quelque affaire de cœur.

M. Fox, qui voyoit ordinairement son neveu fort bien mis, fut curieux de pénétrer le motif de cette altération dans sa toilette. Sur son désir, le Major Vanghan et un autre ami se chargèrent d'épier les pas du jeune Lord. Le voyant prendre la route de Saint-George-

Fields, ils le suivirent de loin, et ne le perdirent de vue qu'à la porte de la prison de Marshalsea.

N'imaginant pas quel motif pouvoit conduire dans un pareil séjour un jeune homme de son rang et de sa fortune, ils s'enquirent du geolier, si tel homme qu'ils lui dépeignoient n'étoit pas entré dans la prison? — Oui, Messieurs, répliqua le porte-clefs ; mais ce n'est pas un homme, c'est un ange : il vient ici deux fois l'an, quelquefois plus souvent, et délivre nombre de prisonniers. Non content de cette bonne œuvre, il leur donne de quoi se soutenir eux et leurs familles, jusqu'à ce qu'ils puissent trouver de l'occupation.

Ces nouvelles furent bientôt portées à M. Fox, et causèrent un vif plaisir à son cœur humain et sensible. Mais dans la crainte que son neveu ne fût blessé de la manière dont on s'étoit procuré ces renseignemens, il nous pria de garder, sur la découverte, le secret le plus profond.

Ma curiosité l'emporta sur cette injonction. La première fois que je vis le jeune Lord avec son habit de *bonnes fortunes*, je lui demandai la cause de cette singularité. Il me promit, avec un regard où se peignoit toute la sensi-

bilité de son âme, de satisfaire bientôt ma curiosité. Comme nos âmes, dit-il, étoient à l'unisson, il ne craindroit point de me conduire dans le lieu auquel convenoit son costume.

La veille du jour pris pour cette visite, il vint me prier de me tenir prête pour le lendemain. Nous nous rendîmes au séjour de misère où il avoit si souvent porté la consolation. Mais de peur que je ne fusse incommodée de l'humidité, il me fit conduire à une auberge du village, où un dîner étoit déja commandé pour les objets de son humanité. Là, j'eus le plaisir de voir près de trente personnes arrachées aux horreurs d'une prison mal saine, au moment le plus rigoureux de l'année.... Je n'entreprendrai pas de décrire l'effusion de tous ces cœurs reconnoissans, ni de peindre la douce émotion du bienfaiteur. Pour moi, je n'ai de ma vie été témoin d'une scène si touchante.

Mon récit devient pénible, et mes larmes me permettent à peine de l'achever. Cet intéressant jeune homme, qui devoit faire l'honneur de l'Angleterre, passa quelque tems après en Irlande pour visiter ses terres : obligé, par la prétendue hospitalité du pays, de boire plus qu'il n'avoit coutume de faire, et cela au mo-

ment où il étoit indisposé, il contracta une esquinancie qui l'emporta dans la fleur de son âge.

Sa mort priva les pauvres d'un généreux bienfaiteur, ses connoissances d'un compagnon aimable, et son pays d'un de ses plus beaux ornemens. Mais celui pour qui sa perte fut le plus sensible, fut le Major Vaughan, dont il étoit le protecteur inconnu. Le Major recevoit régulièrement, à chaque quartier, une gratification de 50 livres, dont il faisoit honneur au Comte Fitz-William, qui, élevé avec lui, l'avoit toujours beaucoup estimé. La mort du Lord Digby lui révéla la main délicate qui savoit obliger avec tant de grâce.

Le Major avoit, en effet, l'estime de tous ceux qui le connoissoient. Son père l'avoit élevé dans l'espoir d'une grande succession; mais le vieillard, venant à mourir subitement, ne laissa à son fils d'autre héritage qu'une bonne éducation jointe à un excellent cœur. Ce renversement de toutes ses espérances n'avoit rien changé à son caractère; son âme étoit aussi contente et son front aussi serein que s'il avoit possédé des millions.

LETTRE

LETTRE LXI.

15 Avril 17 —

L'INDISPOSITION de Lady Caroline, l'obligeant d'aller à Bath, le Secrétaire de la guerre passoit avec nous la majeure partie de son tems. Ce fut alors que M. Pitt attaqua, dans la Chambre des Communes, la mémoire du feu Comte d'Oxford (Sir Robert Walpole), qui avoit été son patron et celui de M. Fox : le dernier défendit la cause d'un ami qui n'étoit plus : ce fut le premier différend qui s'éleva entre ces deux hommes célèbres. Le Ministre de la guerre y gagna l'affection et les remerciemens personnels de son Souverain, qui conservoit un tendre attachement pour un si fidèle serviteur.

Je suis tentée de vous esquisser ici le caractère de ces deux grands rivaux de gloire. Leurs qualités étoient aussi différentes que leurs personnes. Les talens de M. Pitt, comme orateur, étoient véritablement étonnans ; mais ses discours, mis sur le papier, paroissoient quelquefois superficiels, et la satyre y dégénéroit en outrages. Sa personne attiroit l'ad-

miration. Doué d'une grâce et d'une élégance qui captivoient les esprits, il commençoit d'un ton grave et très-bas; mais, haussant la voix par dégrés, il s'échauffoit, s'élevoit jusqu'à l'enthousiasme, et finissoit par en inspirer à ses auditeurs. Sa voix étoit en même tems harmonieuse et forte, sur-tout dans son médium; aussi son articulation étoit-elle assurée, et ne perdoit-on jamais ses finales. C'étoit, de plus, un des meilleurs acteurs que j'aie jamais vus, sans en excepter Garrick. Une scène dont j'eus le plaisir d'être témoin, vous donnera une idée de son talent en ce genre.

Un parent de M. Pitt (*a*) s'avisa, un jour, de se donner les plus grands éloges au milieu de la Chambre des Communes, et répéta fréquemment, dans son discours, le mot *where* (où). M. Pitt, perdant patience, se lève, et semble vouloir sortir de la Chambre; mais quand il est près du Ministre, qui parloit encore, il tourne court, et se met à chanter assez haut ce refrein de chanson :

Gentle shepherd, tell me where, where, where, etc.
(Gentil berger, dites-moi où, où, où, etc.)

et continue jusqu'à ce qu'il ait atteint la ga-

(*a*) M. George Grenville.

lerie. Cette saillie de gaité excita un éclat de rire universel, et l'orateur baffoué garda, pour la vie, le sobriquet de Gentil Berger (*a*).

Soit indisposition, soit pour convaincre ses auditeurs qu'il pouvoit les mener d'une main, M. Pitt tenoit souvent sa main gauche en écharpe ; mais l'aisance qui lui étoit naturelle, faisoit qu'aucune de ses attitudes ne paroissoit ni gauche, ni pénible.

Son contemporain, M. Fox, n'avoit ni sa voix, ni ses manières, ni ses grâces personnelles ; mais il le surpassoit en jugement, en discernement, et sur-tout par un véritable amour de son pays. Moins familier que M. Pitt avec les fleurs, ses discours avoient moins d'éclat, au premier coup d'œil ; mais ils étoient

---

(*a*) Cette espiéglerie ne paroît pas très-propre à prouver ce qu'avance Miss Bellamy ; mais les derniers momens de M. Pitt, devenu Lord Chatam, qui se fit porter expirant à la Chambre des Pairs, pour y plaider la cause de la liberté naissante en Amérique, prouvent qu'il savoit quel est sur les hommes rassemblés le pouvoir d'un spectacle nouveau. Dans cette belle scène, l'orateur fut vraiment un grand acteur, puisqu'il joignit au charme de l'éloquence, la magie des circonstances extérieures. Tel peut-être n'entendît point son *discours*, qui fut séduit, entraîné par son *action*. *N. du Tr.*

fondés sur une base plus solide, la vérité. Sa voix étoit sonore, mais de tems en tems désagréable.

Les débats qu'entraînoit leur rivalité, prolongeoient quelquefois les séances de la Chambre, jusqu'à une heure de la nuit fort avancée. Souvent nous ne pouvions uous mettre à table que le lendemain matin, et rarement étions-nous, même à cette heure, moins de vingt personnes. Cette nombreuse société augmentoit la fortune du maître de la maison, sans orner son esprit, polir ses manières ni annoblir son cœur. Son avarice n'en étoit pas moins sordide, excepté sur le chapitre de la table, pour laquelle il n'épargnoit aucune dépense; car c'étoit un franc Epicurien, dans toute la force du mot.

Il avoit un frère, M. Thomas Calcraft, qui avoit été élevé comme lui, et dans la même école, à Leicester; mais, persuadé, en sa qualité d'aîné et de chef de son auguste famille, que ce jeune homme ne devoit pas être plus savant que lui, il me querella, pour avoir insisté sur ce qu'il le mît quelque tems dans la pension de Soho-Square. C'étoit le parfait contraste de *l'honnête Jacques*, devenu l'Ecuyer *Jean Calcraft*. Ses traits étoient doux;

sans les ravages de la petite vérole, il eût été d'une fort jolie figure. Il avoit, d'ailleurs, un bon cœur, une â megénéreuse, et, à cela près, d'un certain goût pour la bouteille, il différoit autant de son frère, que deux hommes peuvent différer entre eux.

Quand il fut en âge, M. Calcraft lui acheta une commission dans l'armée, où le crédit de son frère rendit son avancement très-rapide. Lorsque le jeune officier prit congé, pour aller rejoindre son régiment en Ecosse, son frère lui fit noblement cadeau de deux guinées, en sus des frais de voiture. Mes représentations m'attirèrent, pour toute réponse, que mon indulgence rendroit le drôle aussi extravagant que je l'étois moi-même.

M. Fox s'étoit fait un point d'honneur de procurer à son commis tout ce qui pouvoit dépendre du pouvoir de sa place, ou même de son crédit, alors fort grand, sur l'esprit du Roi. Outre les neuf régimens et les six compagnies indépendantes, dont M. Calcraft étoit l'agent; outre les fournitures de charbon de terre et d'habits pour les Colonies, il venoit d'être nommé payeur général au bureau du Génie, et commissaire des Revues. Sa Majesté, ayant de fréquentes occasions de signer

des papiers où il étoit question du personnage, avoit eu la curiosité de demander ce que c'étoit que son cher cousin John Calcraft (*a*). Flatté d'avoir attiré l'attention de son Souverain, et glorieux d'une fortune qui l'égaloit aux plus grands Seigneurs, il prit une haute idée de son importance; en conséquence, il se détermina à satisfaire la curiosité du Roi, et à commencer, au premier jour de naissance, son apprentissage du métier de courtisan.

Hommes et femmes me consultoient assez généralement sur leur parure; aussi M. Calcraft me fit-il l'honneur de me demander mon avis, en cette grande occasion. Je lui conseillai de prendre un habit brun, couleur alors fort en vogue, doublé de satin blanc, avec des boutons d'or. Cet habit convenoit à sa profession de financier; il pouvoit dissimuler sa tournure commune et son masque de charetier; mais mes conseils ne flattant point sa fantaisie, il s'en rapporta à son propre goût, et nous apprêta fort à rire.

Le grand jour arrivé, tous ceux qui m'avoient consultée, tous ceux que je recevois

---

(*a*) Terme usité dans toutes les patentes.

habituellement, vinrent nous voir, en passant pour se rendre à la Cour, afin de nous montrer leurs habits. Lady Rochfort n'y allant pas, parce qu'elle étoit alors en deuil de son père, m'avoit fait l'honneur de venir passer la journée avec moi, pour partager le plaisir de cette espèce de revue. L'affluence des élégans et des merveilleuses fut assez considérable. Mais, au milieu de cette volée, quelle fut ma surprise, de voir paroître mon petit-maître de fraîche date, affublé d'un habit blanc, à paremens de velours bleu, veste et culotte pareilles, et brodé en grenouilles d'argent!

A l'apparition de cette grotesque figure, la Comtesse ne put retenir un cri d'effroi, qui le déconcerta, au point de lui faire faire une prompte retraite, et il nous laissa la liberté de rire à ses dépens, et de faire des réflexions sur son absurdité. J'ignore s'il parut à la Cour, dans toute la pompe de sa gloire; je ne me suis jamais donné la peine de m'en informer. Mais, à dîner, il reparut avec son frac bleu, et jusqu'à ce que le champagne lui eût rendu quelque assurance, il parut très-mortifié d'avoir fait, le matin, la risée de la compagnie.

Quelque tems après, il me donna son por-

trait en miniature, peint avec le costume du jour de naissance. Mais, ici même, sa vilenie ne lui permit pas de faire un présent passable : des brillans lui paroissoient trop chers, et l'entourage n'étoit qu'en roses. Je fis, de cette misère, le cas qu'elle valoit; car je n'ai jamais porté ce beau portrait ; je ne sais même ce qu'il est devenu.

Notre frère Tom revint bientôt d'Ecosse, et obtint une commission dans le régiment des Gardes. Il devint mon Sigisbé ; je l'aimai comme un frère, et je pris pour le polir, des peines qui ne furent pas infructueuses. Pour l'Ecuyer, il n'étoit pas susceptible de culture : son ignorance étoit telle, qu'un jour, dans une promenade à Cliefden, nous voyant admirer le Gladiateur, il demanda ce que ce mot vouloit dire. Depuis, j'exigeai et j'obtins qu'il se tût en pareil cas, au moins quand je serois présente. C'étoit exactement l'homme que Shakespeare a tracé dans ces vers de son Marchand de Venise (*a*) :

« L'homme dont l'oreille est insensible aux » charmes de la musique, dont le cœur n'est

---

(*a*) Acte V, scène Iere.

» à l'unisson avec aucun accord, est fait pour
» la fraude et la trahison ; les mouvemens de
» son esprit sont pesans comme la nuit, et ses
» affections noires comme l'Erebé : défiez-
» vous d'un pareil homme. »

J'ai déja observé que la nature lui avoit donné un jugement solide et une intelligence forte : heureusement ces facultés n'avoient pas reçu de l'éducation un développement qui eût pu faire de lui un homme très-dangereux ; car son ambition étoit sans bornes, et ni les périls, ni la dépense ne l'effrayoient, quand il étoit question de la satisfaire ; mais en toute autre occasion, il étoit froid jusqu'à la lâcheté ; de plus, rapace, insolent, et de la plus sordide économie.

Tel étoit le misérable avec qui j'étois condamnée à passer le reste de ma vie. Je ne me serois pas permis de faire un portrait si hideux d'un homme depuis si long-tems méprisé et oublié, si, dans un tems postérieur, il n'avoit pas arrêté la publication d'une lettre que je lui adressois, et qui l'auroit fait repentir de l'insolence qu'il avoit alors, d'offrir ses vœux à une personne d'une des premières familles du Royaume.

J'avoue pourtant lui avoir dû une seule fa-

veur pécuniaire durant les neuf ans et demi que nous avons vécu sous le même toît. Le capitaine Frank O'Hara, mon frère, dont je n'entendois parler que quand il avoit besoin d'argent, ou quand il étoit en prison, m'apprit, par un billet, qu'il étoit arrêté et détenu dans la maison de l'officier du Shériff, dans la rue Stanhope, Clare-Market, pour une dette de soixante livres, que son père, Lord Tyrawley, avoit refusé de payer pour lui. M. Calcraft, à qui je montrai sa note, se rendit sur-le-champ à la prison, acquitta la dette, et ramena mon frère. C'est la seule fois qu'il m'ait paru presque aimable.

Fin du premier volume.

